

SENATE



SÉNAT

CANADA

First Session
Forty-first Parliament, 2011-12

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

OFFICIAL LANGUAGES

Chair:
The Honourable MARIA CHAPUT

Monday, May 28, 2012
Monday, June 4, 2012
Monday, June 18, 2012

Issue No. 11

*Seventeenth, eighteenth
and nineteenth meetings on:*

The use of the Internet, new media and social media and
the respect for Canadians' language rights

and

Fifth meeting on:

CBC/Radio-Canada's obligations under
the Official Languages Act and some aspects
of the Broadcasting Act

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
quarante et unième législature, 2011-2012

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

LANGUES OFFICIELLES

Présidente :
L'honorable MARIA CHAPUT

Le lundi 28 mai 2012
Le lundi 4 juin 2012
Le lundi 18 juin 2012

Fascicule n° 11

*Dix-septième, dix-huitième
et dix-neuvième réunions concernant :*

L'utilisation d'Internet, des nouveaux médias, des médias
sociaux et le respect des droits linguistiques des Canadiens

et

Cinquième réunion concernant :

Les obligations de CBC/Radio-Canada en vertu de
la Loi sur les langues officielles et de certains aspects
particuliers de la Loi sur la radiodiffusion

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE
ON OFFICIAL LANGUAGES

The Honourable Maria Chaput, *Chair*

The Honourable Andrée Champagne, P.C., *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

* Cowan (or Tardif) De Bané, P.C. Fortin-Duplessis	Mockler Nolin Poirier Robichaud, P.C. Segal Tardif
* LeBreton, P.C. (or Carignan)	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Nolin replaced the Honourable Senator Champagne, P.C. (*June 18, 2012*).

The Honourable Senator Robichaud, P.C., replaced the Honourable Senator Losier-Cool (*June 5, 2012*).

The Honourable Senator Tardif replaced the Honourable Senator Ringuette (*May 30, 2012*).

The Honourable Senator Ringuette replaced the Honourable Senator Tardif (*May 28, 2012*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES LANGUES OFFICIELLES

Présidente : L'honorable Maria Chaput

Vice-présidente : L'honorable Andrée Champagne, C.P.
et

Les honorables sénateurs :

* Cowan (ou Tardif) De Bané, C.P. Fortin-Duplessis	Mockler Nolin Poirier Robichaud, C.P. Segal Tardif
* LeBreton, C.P. (ou Carignan)	

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Nolin a remplacé l'honorable sénateur Champagne, C.P. (*le 18 juin 2012*).

L'honorable sénateur Robichaud, C.P., a remplacé l'honorable sénateur Losier-Cool (*le 5 juin 2012*).

L'honorable sénateur Tardif a remplacé l'honorable sénateur Ringuette (*le 30 mai 2012*).

L'honorable sénateur Ringuette a remplacé l'honorable sénateur Tardif (*le 28 mai 2012*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, May 28, 2012
(25)

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5:02 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Maria Chaput, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Fortin-Duplessis, Losier-Cool, Mockler, Poirier and Ringuette (6).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, October 5, 2011, the committee continued its study on the use of the Internet, new media and social media, and the respect for Canadians' language rights. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Hudson St. Lazare Gazette:

Jim Duff, Editor;

Louise Craig, Publisher.

Quebec English School Boards Association:

Frank Verrillo, Vice-President;

David Birnbaum, Executive Director.

LEARN Quebec:

Michael Canuel, Chief Executive Officer;

Suzanne Longpré, Director, Communications and Public Relations.

Mr. Duff and Ms. Craig made a statement and answered questions.

At 6 p.m., the committee suspended.

At 6:07 p.m., the committee resumed.

Mr. Verrillo, Mr. Birnbaum and Mr. Canuel made statements and, with the assistance of Ms. Longpré, answered questions.

At 7 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 28 mai 2012
(25)

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui à 17 h 2 dans la salle 9 de l'édifice Victoria sous la présidence de l'honorable Maria Chaput (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Fortin-Duplessis, Losier-Cool, Mockler, Poirier et Ringuette (6).

Aussi présente : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 5 octobre 2011, le comité continue son étude concernant l'utilisation d'Internet, des nouveaux médias, des médias sociaux et le respect des droits linguistiques des Canadiens. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Hudson St. Lazare Gazette :

Jim Duff, rédacteur en chef;

Louise Craig, éditrice.

Association des commissions scolaires anglophones du Québec :

Frank Verrillo, vice président;

David Birnbaum, directeur exécutif.

LEARN Quebec :

Michael Canuel, président-directeur général;

Suzanne Longpré, directrice, Communications et Relations publiques.

M. Duff et Mme Craig font des déclarations et répondent aux questions.

À 18 h, la séance est suspendue.

À 18 h 7, la séance reprend.

MM. Verrillo, Birnbaum et Canuel font des déclarations et, avec Mme Longpré, répondent aux questions.

À 19 heures, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Monday, June 4, 2012
(26)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5:10 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Maria Chaput, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, De Bané, P.C., Fortin-Duplessis, Poirier, Segal and Tardif (6).

Other senator present: The Honourable Senator Comeau (1).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, October 5, 2011, the committee continued its study on the use of the Internet, new media and social media, and the respect for Canadians' language rights. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 17, 2011, the committee continued its study on CBC/Radio-Canada's obligations under the Official Languages Act and some aspects of the Broadcasting Act. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 8.*)

WITNESSES:

Fédération culturelle canadienne-française:

Marie-Claude Doucet, President;
Éric Dubeau, Executive Director;
Simone Saint-Pierre, Chief of Communications.

Collège Éducacentre:

Yvon Laberge, Executive Director.

Centre d'apprentissage du Haut-Madawaska:

Roberto Gauvin, Director.

Ms. Doucet made a statement and, with the assistance of Mr. Dubeau and Ms. Saint-Pierre, answered questions.

At 6:07 p.m., the committee suspended.

At 6:15 p.m., the committee resumed.

Mr. Laberge and Mr. Gauvin made statements and answered questions.

At 7:32 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, le lundi 4 juin 2012
(26)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui à 17 h 10 dans la salle 9 de l'édifice Victoria sous la présidence de l'honorable Maria Chaput (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, De Bané, C.P., Fortin-Duplessis, Poirier, Segal et Tardif (6).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Comeau (1).

Aussi présente : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 5 octobre 2011, le comité continue son étude concernant l'utilisation d'Internet, des nouveaux médias, des médias sociaux et le respect des droits linguistiques des Canadiens. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 17 novembre 2011, le comité continue son étude sur les obligations de CBC/Radio-Canada en vertu de la Loi sur les langues officielles et de certains aspects particuliers de la Loi sur la radiodiffusion. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 8 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Fédération culturelle canadienne-française :

Marie-Claude Doucet, présidente;
Éric Dubeau, directeur général;
Simone Saint-Pierre, chef des communications.

Collège Éducacentre :

Yvon Laberge, directeur général.

Centre d'apprentissage du Haut-Madawaska :

Roberto Gauvin, directeur.

Mme Doucet fait une déclaration et, avec M. Dubeau et Mme Saint-Pierre, répond aux questions.

À 18 h 7, la séance est suspendue.

À 18 h 15, la séance reprend.

MM. Laberge et Gauvin font des déclarations et répondent aux questions.

À 19 h 32, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Monday, June 18, 2012
(27)

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 4:35 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Maria Chaput, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, De Bané, P.C., Fortin-Duplessis, Mockler, Nolin, Poirier and Robichaud, P.C. (7).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament, and David Charbonneau, Communications Officer, Senate Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, October 5, 2011, the committee continued its study on the use of the Internet, new media and social media, and the respect for Canadians' language rights. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESS:

CloudScout Information Services:

Erin O'Halloran, Information Specialist.

Ms. O'Halloran made a statement and answered questions.

At 4:56 p.m., the committee suspended.

At 4:58 p.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee resumed in camera to consider a draft agenda (future business).

At 5:06 p.m., the committee suspended.

At 5:07 p.m., the committee resumed in public.

Ms. O'Halloran continued to answer questions.

At 5:35 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Danielle Labonté

Clerk of the Committee

OTTAWA, le lundi 18 juin 2012
(27)

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui à 16 h 35 dans la salle 9 de l'édifice Victoria sous la présidence de l'honorable Maria Chaput (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, De Bané, C.P., Fortin-Duplessis, Mockler, Nolin, Poirier et Robichaud, C.P. (7).

Aussi présents : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement et David Charbonneau, agent de communications, Direction des communications du Sénat.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 5 octobre 2011, le comité continue son étude concernant l'utilisation d'Internet, des nouveaux médias, des médias sociaux et le respect des droits linguistiques des Canadiens. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOIN :

CloudScout Information Services :

Erin O'Halloran, spécialiste de l'information.

Mme O'Halloran fait une déclaration et répond aux questions.

À 16 h 56, la séance est suspendue.

À 16 h 58, conformément à l'article 92(2)e) du Règlement, la séance reprend à huis clos pour examiner un projet d'ordre du jour (travaux futurs).

À 17 h 6, la séance est suspendue.

À 17 h 7, la séance reprend en public.

Mme O'Halloran continue à répondre aux questions.

À 17 h 35, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, May 28, 2012

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5:02 p.m. to examine the use of the Internet, new media and social media and the respect for Canadians' language rights.

Senator Maria Chaput (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to our meeting of the Standing Senate Committee on Official Languages. I am Senator Maria Chaput, from Manitoba, Chair of the committee.

Before I introduce the witnesses appearing today, I would like to invite the members of the committee to introduce themselves.

Senator Fortin-Duplessis: I am Senator Suzanne Fortin-Duplessis, from the Quebec City region.

Senator Poirier: I am Senator Rose-May Poirier, from New Brunswick.

Senator Losier-Cool: I am Senator Rose-Marie Losier-Cool, from New Brunswick.

Senator Ringuette: I am Senator Pierrette Ringuette, from New Brunswick.

[*English*]

The Chair: The committee continues its study on the use of the Internet and social media and respect for Canadians' language rights. It will hear today from a local English-language newspaper as part of this study. It is a pleasure to welcome Mr. Jim Duff, Editor, and Ms. Louise Craig, Publisher of the *Hudson St. Lazare Gazette*.

On behalf of the members of the committee, I thank both of you for appearing today. You now have the floor, and senators will follow with questions.

Jim Duff, Editor, Hudson St. Lazare Gazette: We are here to talk about our perspective on the Internet and how we see our little world connecting with the rest of it. For those of you who are not familiar with weekly newspapers, we publish a weekly newspaper for a region called Vaudreuil-Soulanges. It is expanding. Vaudreuil-Dorion has expanded 29 per cent since the 2006 Census. From 2006 to 2011 it has jumped from 25,000 to 33,000 people.

We serve those people with a weekly regional newspaper in English, but we also serve a huge diaspora of former residents of our original core community, which is called Hudson-St. Lazare. Collectively, Hudson has about 5,300 people and St. Lazare has about 19,000. The diaspora is probably three times that size. It is a transient population that moves in and out. The anglophones are more transient than the French-speaking counterparts. They come, live for a while, and move on. They are very flexible. They

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 28 mai 2012

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui à 17 h 2 pour étudier l'utilisation d'Internet, des nouveaux médias, des médias sociaux et le respect des droits linguistiques des Canadiens.

Le sénateur Maria Chaput (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Je vous souhaite la bienvenue à notre réunion du Comité sénatorial permanent des langues officielles. Je me présente, sénatrice Maria Chaput, du Manitoba, présidente du comité.

Avant de présenter les témoins qui comparaissent aujourd'hui, j'invite les membres du comité à se présenter.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Je suis la sénatrice Suzanne Fortin-Duplessis, de la région de Québec.

Le sénateur Poirier : Je suis la sénatrice Rose-May Poirier, du Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Losier-Cool : Je suis la sénatrice Rose-Marie Losier-Cool, du Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Ringuette : Je suis la sénatrice Pierrette Ringuette, du Nouveau-Brunswick.

[*Traduction*]

La présidente : Le comité poursuit son étude sur l'utilisation d'Internet et des médias sociaux et le respect des droits linguistiques des Canadiens. Nous entendrons aujourd'hui les représentants d'un journal local anglophone pour nous aider avec cette étude. Nous avons ainsi le plaisir d'accueillir M. Jim Duff, rédacteur en chef, et Mme Louise Craig, éditrice, du *Hudson St. Lazare Gazette*.

Au nom des membres du comité, je vous remercie tous les deux de votre présence aujourd'hui. Vous avez la parole. Les sénateurs pourront ensuite vous poser des questions.

Jim Duff, rédacteur en chef, Hudson St. Lazare Gazette : Nous sommes ici pour vous donner notre point de vue sur l'utilisation d'Internet et la façon dont cadre notre petit monde dans tout cela. Pour ceux qui ne nous connaissent pas, je précise que nous publions un journal hebdomadaire dans la région de Vaudreuil-Soulanges. C'est une région en pleine expansion. La ville de Vaudreuil-Dorion a connu une croissance de 29 p. 100 depuis le recensement de 2006. Entre 2006 et 2011, la population est passée de 25 000 à 33 000 habitants.

Nous offrons un journal régional hebdomadaire de langue anglophone aux habitants de cette région, mais aussi à une vaste diaspora d'anciens résidents de notre collectivité mère, c'est-à-dire Hudson-St-Lazare. Au total, Hudson compte quelque 5 300 habitants, et St-Lazare environ 19 000. La diaspora regroupe probablement trois fois plus de gens. Il s'agit d'une population de passage, qui part et revient. Les anglophones sont plus mobiles que leurs homologues francophones. Ils s'installent

see Hudson and St. Lazare as a kind of spiritual home, a place where they have always had roots, always will have roots, a place they would like to return to for retirement and so on. Many do come back to retire.

We have become a virtual community as well as a real community. The real community is about 50,000 English speakers of a region called Vaudreuil-Soulanges, which has just over 130,000 people now. About 35 or 40 per cent are English speaking.

As a weekly newspaper, one of our problems is to find the critical mass to serve both that virtual and real community that we publish to every week, which is easy. In the real community, it is on paper. It is printed. It is available. However, for a virtual community, you have to build a habit. People come to the Internet because they know they will find something they are looking for. They will come back on a weekly or daily basis. However, if you do not supply it on a daily basis, do not try to pretend that you can supply them a daily content. The Web is strange that way. You cannot promise what you cannot deliver. You will suffer. Your core product will suffer if you do not deliver.

One of the problems we have had is how far we go in developing a Web presence.

We have a website and we have a Facebook page. We are not going to get into Twitter. We even find Facebook difficult to maintain. When I started blogging in radio in Montreal five or ten years ago once a day was plenty. Today, it is five or ten times a day. I have colleagues at *La Presse* who blog every hour. We cannot begin to do that. We do not have the staff.

We have to be careful in not promising to our virtual community what we cannot deliver, literally, on paper. How far do you go? The publisher and I have been talking about this. It is just not feasible to become more of a presence than you can reasonably supply.

Louise Craig, Publisher, Hudson St. Lazare Gazette: The beauty of using the Internet, the Web, when you are talking about community newspapering, is that we can access any information as quickly need be to the readers. If there is an accident, something to do with water contamination or a problem with one of the schools, we can immediately post the information. It is not a problem for us to post it in French or in English. I know this has to do with language when it comes to the Web, but that is such a complicated issue when you start looking at language. How do you police language when it comes to the Web? There are almost a billion sites in the world right now. Can you possibly monitor where the information is coming from at this point?

dans la région, y restent un moment, puis repartent. Ils s'adaptent très facilement. Ils considèrent Hudson et St-Lazare un peu comme un chez-soi spirituel, là où se trouvent et où vont demeurer leurs racines, un endroit où passer leurs vieux jours. Beaucoup reviennent s'y installer à leur retraite d'ailleurs.

Nous sommes devenus une communauté virtuelle autant qu'une communauté réelle. La communauté réelle est formée d'environ 50 000 anglophones de la région de Vaudreuil-Soulanges, qui a une population d'un peu plus de 130 000 habitants à l'heure actuelle. Entre 35 et 40 p. 100 de la population est anglophone.

Pour un journal hebdomadaire, une des difficultés consiste à trouver la masse critique nécessaire pour servir tant la communauté virtuelle que la communauté réelle pour lesquelles nous publions notre journal chaque semaine. Pour la communauté réelle, c'est facile, le journal est publié sur papier. Les copies imprimées sont distribuées. Mais pour la communauté virtuelle, il faut établir une habitude. Les gens consultent Internet en sachant qu'ils trouveront ce qu'ils cherchent. Ils vont revenir toutes les semaines ou tous les jours. Cependant, si vous ne pouvez pas actualiser votre contenu tous les jours, il ne faut pas prétendre le contraire. Le Web est aussi étrange que cela. Les promesses non tenues sont mauvaises pour les affaires. Votre produit de base va en souffrir si vous ne remplissez pas votre contrat.

Une des questions que nous avons eu à nous poser est « jusqu'à quel point devons-nous étendre notre présence sur le Web? ».

Nous avons un site Web et une page sur Facebook. Nous n'allons pas nous lancer sur Twitter. C'est déjà difficile de suivre le fil avec Facebook. Quand j'ai commencé à écrire un blog pour la radio à Montréal, il y a 5 ou 10 ans, une fois par jour suffisait. Aujourd'hui, il faut intervenir 5 ou 10 fois par jour. J'ai des collègues à *La Presse* qui publient dans leur blog toutes les heures. Nous ne pouvons pas commencer à faire cela. Nous n'avons pas le personnel nécessaire.

Nous devons faire attention de ne pas promettre à la communauté virtuelle des choses que nous ne pouvons pas offrir sur papier. Jusqu'où pouvons-nous aller? L'éditrice et moi en avons discuté. Nous ne pouvons pas assurer une présence plus grande que ce que nous permettent raisonnablement nos moyens.

Louise Craig, éditrice, Hudson St. Lazare Gazette : La beauté d'utiliser Internet ou le Web pour publier des journaux communautaires, c'est que cela nous permet de diffuser l'information aux lecteurs aussi rapidement qu'il le faut. S'il y a un accident, un avertissement d'eau contaminée ou un problème à signaler avec une des écoles, nous pouvons afficher les renseignements sur-le-champ. Cela ne pose pas de problème pour nous d'afficher l'information en français ou en anglais. Je sais que l'étude porte sur le respect des droits linguistiques et l'utilisation du Web, mais les choses se compliquent grandement quand on ajoute l'aspect linguistique à l'équation. Comment régir l'utilisation des langues sur le Web? Il existe près d'un milliard de sites dans le monde en ce moment. Est-il vraiment possible de surveiller d'où arrive l'information dans ce contexte?

If a website is uploaded in another country for you here, which is very possible, who controls that? Is it the country here? Is it the country it is posted from? The beauty of something that would be in French or in English is if you were to have some information in Quebec that is mandated or regulated by Bill 101, we have the ability, through an English newspaper, of publishing that resource information in English, and it is a real problem. It is a serious problem. Our regional board, the MRC, represents 23 municipalities, and I am their representative when it comes to health and social services. A lot of those services are not available in English. The law mandates that they should be, but the law is only where services are available. If the services are not available, through no fault, just because the staff is not bilingual, would it not be nice to have a reference centre that can do this in English? This is what we are able to do. We are able to give them that information. It gives us that opportunity to do so. I think it would be difficult to mandate one as being French or English. That becomes very difficult to do.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: I am happy to hear that the English-speaking population in your region has increased significantly. I also think it is wonderful that you promote English-speaking activities in your region as much as possible. In other words, you are bridging the two cultures. You make it your responsibility to publish high-quality information, in English, about social and political activities.

Though I should not be asking you this, I have a question that follows on your previous appearance before the committee. You said you were facing big challenges in terms of distribution and competition with the major newspaper chains. Has the situation improved?

Ms. Craig: The situation is still there and it will continue to exist. It is clear that there is a debate between Transcontinental and Quebecor. It is a matter of finding out who will hold onto the publishing and distribution markets. They are either creating competition that did not used to be there in the past, or they are buying newspapers to have competition.

Will newspaper publishing as we know it continue to exist? It is hard to tell. In the U.S., large cities now have daily newspapers that are no longer daily because they are published only three times per week. What does that say for community newspapers?

In our industry, printing, distribution and Canada Post are very expensive and we have no access to any funding, be it government funding or not. The only source of revenue for newspapers is advertising, in an economy that is not growing at the moment.

Senator Fortin-Duplessis: Mr. Duff, do you have anything to add?

Si un site Web est chargé pour vous ici à partir d'un autre pays, ce qui peut très bien arriver, qui va contrôler tout cela? Le Canada? Le pays d'où l'information a été téléchargée? Il faut penser que si on devait choisir cette avenue, cela pourrait poser problème pour un journal anglophone de publier de l'information assujettie à la loi 101. C'est un réel problème. Notre MRC représente 23 municipalités, et je suis leur porte-parole en ce qui concerne la santé et les services sociaux. Beaucoup de ces services ne sont pas offerts en anglais. Selon la loi, ils devraient l'être, mais seulement là où ils sont disponibles. Si les services ne sont pas disponibles, sans que ce ne soit la faute à personne, mais simplement parce que le personnel n'est pas bilingue, ne serait-ce pas bien d'avoir un centre de référence qui peut offrir l'information en anglais? C'est ce que nous pouvons faire. Nous sommes en mesure de fournir ces renseignements. Cela nous donne l'occasion de le faire. Je pense qu'il serait difficile de donner un mandat francophone ou anglophone. Cela devient très compliqué.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Je suis heureuse d'apprendre que la population anglophone de votre région a augmenté de façon très importante. Aussi, je trouve extraordinaire le fait de promouvoir le plus possible les activités anglophones qui se déroulent dans votre région. En d'autres mots, vous faites le pont entre deux cultures. Vous vous faites un devoir de publier une information de qualité, en anglais, sur les activités sociales et politiques.

Il y a une question que je ne serais pas supposée vous poser et qui fait un suivi de votre dernière comparution devant le comité. Vous aviez dit que vous aviez de grands défis à relever en matière de distribution et de concurrence avec les grandes chaînes de journaux. Est-ce que ça s'est amélioré?

Mme Craig : Ça existe toujours et ça va continuer d'exister. C'est clair qu'il y a un débat entre Transcontinental et Quebecor. Il s'agit de savoir qui conservera le marché de la publication et de la distribution. Soit qu'ils forment une concurrence qui n'était pas là auparavant, soit qu'ils achètent des journaux pour former une concurrence.

La publication des journaux telle qu'on la connaît aujourd'hui va-t-elle continuer? C'est difficile de le savoir. Aux États-Unis, les grandes villes ont maintenant des quotidiens qui n'en sont plus parce qu'ils ne sont publiés que trois jours par semaine. Qu'est-ce que cela indique pour les journaux communautaires?

Dans notre secteur d'activité, l'imprimerie, la distribution et Postes Canada coûtent très cher et nous n'avons accès à aucun fonds, qu'il soit gouvernemental ou d'assistance. Tout ce qui constitue une source de revenu du journal provient uniquement de la publicité, dans une économie qui n'est pas en croissance présentement.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Monsieur Duff, avez-vous quelque chose à ajouter?

Mr. Duff: How can we monetize the Internet? How can we apply a sustainable model that can evolve over time? What is the future of a newspaper like ours? Will it still be published on paper or will it only be available online or through an iPhone app?

Since there are more and more smart phone users, different application platforms have to be developed, which is expensive. Is that how our future is going to be? We do not know.

Senator Fortin-Duplessis: Do you feel that a newspaper like yours is at a disadvantage in this day and age of instant and interactive communications, where people use the web and new media a lot more?

Ms. Craig: I would say that we are more at an advantage than a disadvantage. We are ultra local. People want to know what is going on in their communities. It is important for them to know what will happen if there is a problem in a school or somewhere else. They want to know if their municipalities will increase fees. That is what is important for the people.

I think it would be an asset for us to be visible and to compete on the web. As Jim explained earlier, employees from large daily newspapers can blog and take pictures. Every five minutes, they publish information to try to keep people interested in their site.

How can we bring people to our site when there are almost one billion websites in the world? What can we do to keep our readership? For example, will we be able to survive financially if we only have one source of funding for a website? How will we be able to pay the bills?

If that is in fact how things are going to be in the future, there will be a drastic drop in the number of people working for newspapers. We will be seeing more technical people who will be able to distribute information for large newspaper chains. It will be possible to use the information from a province or a city and send it to the whole world.

Mr. Duff: The quality of information is another concern. I see more and more that some media such as radio and TV are taking information from our newspaper. That is why we have decided to set a 24-hour timeframe for the information to be published on our site in order to prevent people from stealing our information.

We have no choice. Otherwise, on the very day our newspaper comes out, the information will be already stolen. A couple of other newspapers wait 24 hours to publish so that they can get the information from our newspaper and from other newspapers that are published on Wednesday. It is called information piracy. It is a major problem because we are losing the value of our information. Second, there is no journalistic rigour in terms of checking the source of information.

M. Duff : Comment valoriser Internet? Comment appliquer un modèle qui soit durable et qui puisse grandir avec le temps? Quel est l'avenir d'un journal comme le nôtre? Sera-t-il encore publié sur papier ou sera-t-il seulement disponible via Internet ou via une application iPhone?

Puisqu'il y a de plus en plus d'utilisateurs de téléphones intelligents, il faut développer différents modèles d'application et cela coûte cher. Est-ce que ce sera notre futur? On ne sait pas.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Sentez-vous qu'un journal comme le vôtre est désavantagé dans cette ère de communications instantanées et interactives, dans laquelle les gens utilisent davantage le Web et les nouveaux médias?

Mme Craig : Je dirais qu'on a plus un avantage qu'un désavantage. On est ultra local. Les gens veulent savoir ce qui se déroule dans leur communauté. C'est important pour eux de savoir ce qui va se passer s'il y a un problème avec une école ou quelque part d'autre. Ils veulent savoir si leur municipalité augmentera les frais. Voilà ce qui est important pour la population.

Pour nous, je crois que ce sera un atout d'être visible et de concurrencer sur le Web. Comme Jim l'expliquait tantôt, les grands quotidiens ont des employés qui bloguent et qui prennent des photos. Toutes les cinq minutes, ils publient de l'information et ce, pour essayer de conserver l'intérêt des gens intéressés sur leur site.

Comment amène-t-on les gens sur notre site alors qu'il y a près d'un milliard de sites Web dans le monde? Comment faire pour garder notre population? Par exemple, est-ce qu'on pourra survivre fiscalement en ayant seulement un mode d'entrée d'argent pour un site Web? Comment pourra-t-on payer les comptes?

Si c'est bel et bien ce qu'on va voir dans le futur, il y aura une très forte diminution du nombre de gens qui vont travailler pour les journaux. On verra davantage de gens qui sont techniques, qui pourront monter l'information pour les grandes chaînes de journaux. Il sera possible de se servir de l'information sur la base d'une province ou d'une ville et d'envoyer la même information à tout le monde.

M. Duff : La qualité de l'information est une autre préoccupation. De plus en plus je remarque que certains médias tels la radio et la télé prennent de l'information de notre journal. C'est pourquoi nous avons décidé de fixer un délai de 24 heures pour la publication de l'information sur notre site, simplement pour empêcher les gens de voler l'information que l'on publie.

On n'a pas le choix. Sinon, la journée même de notre parution, l'information sera déjà volée. Il y a deux ou trois autres journaux qui attendent 24 heures avant de publier pour pouvoir capturer l'information de notre journal et celle des autres qui publient le mercredi. On parle de piratage d'information. C'est un problème majeur qui fait que l'on perd la valeur de l'information. Deuxièmement, il manque la rigueur journalistique sur le plan de la vérification de la source de l'information.

I make errors; I admit that I am not always performing at 100 per cent. But at least once a month, I see an error I made but I see it in another newspaper. I find it odd. And on the Internet, piracy is a thousand times worse.

Senator Fortin-Duplessis: This is the first time we hear a witness talk about information piracy. I am very happy to learn something new. Thank you for answering my questions.

[English]

Senator Poirier: Thank you for your presentation. I will ask you questions in English, if that is okay.

First, is it a daily or a weekly newspaper in the community?

Ms. Craig: It is a weekly newspaper, every Wednesday.

Senator Poirier: How does your newspaper receive its funding? Is it basically from advertising?

Ms. Craig: It is 100 per cent from advertising.

Senator Poirier: Do people pay to receive your newspaper?

Ms. Craig: No, they do not. It is free, unless it is out of province. We have a minimal fee for that.

Senator Poirier: If this newspaper were sold, would you have access to funding someplace? Is there a way to get funding to help?

Ms. Craig: It would be still minimal in comparison to the cost of publication. It would not be enough to survive on.

Senator Poirier: Right now, the local people are supporting you, so advertising is doing well?

Ms. Craig: It is only the advertising. Fortunately, we are in an area that is in growth. We have seen a lot of growth within the Montérégie. It is the fastest-growing segment and certainly the fastest-growing English segment of the Montérégie we are in, so it is important towards all of Quebec. We receive funding at the health and social services because of this great increase that we had in the population. The services are not available right now, so we need to give some kind of information road map for the people who have moved to that region.

Senator Poirier: The newspaper you are doing right now in the community is solely an anglophone newspaper?

Ms. Craig: It has a small part that is in French also.

Senator Poirier: Do you do a copy of that English newspaper in French for francophone people in the area, or you do not service the francophone population at all?

Je fais des erreurs, j'avoue que je ne suis pas toujours efficace à 100 p. 100. Mais une fois par mois au moins, je vois une erreur que j'ai commise mais je la vois dans un autre journal. Je trouve ça bizarre. Et sur Internet, le piratage est multiplié par 1 000.

Le sénateur Fortin-Duplessis : C'est la première fois que nous avons un témoin qui nous parle de piratage d'information. Je suis bien contente d'apprendre quelque chose de nouveau. Merci d'avoir répondu à mes questions.

[Traduction]

Le sénateur Poirier : Merci pour votre présentation. Je vais vous poser mes questions en anglais, si ça ne vous dérange pas.

Premièrement, s'agit-il d'un journal quotidien ou hebdomadaire?

Mme Craig : C'est un journal hebdomadaire. Il paraît tous les mercredis.

Le sénateur Poirier : Comment est financé votre journal? S'appuie-t-il essentiellement sur des revenus publicitaires?

Mme Craig : La totalité du financement provient des ventes publicitaires.

Le sénateur Poirier : Est-ce que les gens paient pour recevoir votre journal?

Mme Craig : Non, c'est gratuit; sauf hors province, où on exige des frais minimes.

Le sénateur Poirier : Si votre journal était vendu, est-ce que vous pourriez obtenir du financement quelque part? Y a-t-il un moyen d'obtenir de l'aide financière?

Mme Craig : Ce serait encore trop peu en comparaison aux coûts de publication. Ce ne serait pas suffisant pour survivre.

Le sénateur Poirier : En ce moment, la population locale finance vos activités. J'en conclus que les ventes publicitaires vont bien?

Mme Craig : Tout notre financement provient des ventes publicitaires. Heureusement, nous sommes dans une région en pleine expansion. On observe une bonne croissance en Montérégie. C'est le segment qui grandit le plus rapidement, et c'est certainement le segment anglophone qui se développe le plus rapidement au cœur de la Montérégie. C'est donc important pour l'ensemble du Québec. Le secteur de la santé et des services sociaux reçoit un financement accru en raison de la forte croissance de la population. Les services ne sont pas disponibles en ce moment, alors nous devons en quelque sorte guider les gens qui sont venus s'installer dans la région.

Le sénateur Poirier : Le journal communautaire que vous publiez en ce moment est exclusivement anglophone?

Mme Craig : Il comporte également une petite section francophone.

Le sénateur Poirier : Est-ce que vous distribuez une version française de votre journal pour la population francophone de la région? Desservez-vous aussi la population francophone?

Ms. Craig: We do not. There are already two French newspapers in our region and those are enough.

Senator Poirier: Mr. Duff, you mentioned in your comments that because you were small it was hard to keep up with everything, to be able to offer what the people would want and be able to advertise and update your newspaper web page every day. Are you actually getting requests to have more social media from the client population you represent with your newspaper?

Mr. Duff: Yes, absolutely. We have a small, loyal following — 500 or 600 “likes” on our Facebook site. We use Facebook as a first line of information. We are posted on Facebook right away, as quickly as possible, because of the mechanism of posting on Facebook; we can open it anywhere with an iPad or any technology and post right there. We get an immediate response. It is within minutes.

With the website, it is much more complicated, and I do not have the technology — and neither does Ms. Craig — to be able to open that and do it ourselves; we need a technician to do that for us. It becomes more labour-intensive, more costly and it takes more time.

We have learned that we are better off trying to use social media to become the immediate voice that Ms. Craig was talking about. The downside of that is whether we go to something like Twitter, where you become an addict; you become addicted to Twitter both as a purveyor and a receiver of information.

That is where we do not want to go, because it will suck up all our time. We spend hours — we all do. What do you get? You might get a thousand emails a week and you have to deal with this enormous deluge of emails, 90 per cent of which you do not care about, but you still have to triage them.

It is the same thing. How do we deal with that information overload and try to keep it sustainable? That is always the question: What is sustainable?

Senator Poirier: I also noticed in your comments that were distributed to us the problems that you faced when you were asked by representatives to deal with the health and social services for the anglophones in the area. You talk about the lack of bilingual volunteers in the area.

Has that been resolved?

Ms. Craig: It is a serious problem that we have. We had to resolve it ourselves. This was a suicide hotline. In our area, just over a hundred people a year attempt suicide. I think it is up to 18 a year who actually do commit suicide within our region. Most of them are men between 45 and 55 years old.

Mme Craig : Nous ne desservons pas la population francophone. Il existe déjà deux journaux de langue française dans la région, et c'est suffisant.

Le sénateur Poirier : Monsieur Duff, vous avez dit tout à l'heure qu'il était difficile pour votre petite organisation de suivre le fil et de répondre aux attentes des gens, en plus de faire de la promotion et de mettre à jour la page Web de votre journal chaque jour. Est-ce que la population que vous desservez réclame vraiment une plus grande interaction avec le journal dans les médias sociaux?

M. Duff : Oui, absolument. Nous avons un petit groupe de 500 ou 600 loyaux lecteurs qui « aiment » notre page sur Facebook. Nous utilisons Facebook comme première ligne d'information. L'interface de Facebook nous permet de publier de l'information instantanément. Il est possible d'ouvrir la page d'un peu partout, grâce à un iPad ou à un autre appareil, et d'afficher les renseignements immédiatement. Nous obtenons une réponse immédiate, dans les minutes qui suivent.

Avec le site Web, c'est beaucoup plus compliqué. Je n'ai pas les outils qu'il faut, et Mme Craig non plus d'ailleurs, pour le mettre à jour moi-même. Il faut faire appel à un technicien. Cela demande donc plus de travail, d'argent et de temps.

Nous avons appris qu'il est préférable d'utiliser les médias sociaux pour assurer une présence immédiate, comme le mentionnait Mme Craig. L'inconvénient avec les outils comme Twitter, c'est qu'on peut difficilement s'en passer après un certain temps. C'est vrai autant pour les journalistes que pour les lecteurs.

C'est la ligne que nous ne voulons pas franchir, car nous allons y consacrer tout notre temps. Nous passons tous des heures là-dessus. Qu'est-ce que cela signifie? On parle d'un millier de courriels par semaine, un déluge de messages qu'il faut passer au crible, même si 90 p. 100 d'entre eux ne s'avèrent pas importants.

C'est la même chose. Comment gérer une telle surcharge d'information de façon viable? C'est toujours la question qu'on se pose : qu'est-ce qui est viable?

Le sénateur Poirier : Vous parlez aussi dans les notes qui nous ont été distribuées des problèmes que vous avez rencontrés lorsqu'on vous a demandé de représenter la population anglophone de la région à l'égard de la prestation des services de santé et des services sociaux. Vous avez souligné le manque de bénévoles bilingues dans la région.

Est-ce que la situation s'est améliorée?

Mme Craig : Nous sommes aux prises avec un grave problème. Nous avons dû y voir nous-mêmes. Il s'agit d'une ligne de prévention du suicide. Dans notre région, un peu plus d'une centaine de personnes tentent de se suicider chaque année. Je pense que les statistiques en sont à 18 suicides par année dans la région. La plupart des victimes sont des hommes âgés entre 45 et 55 ans.

One of the problems that I encountered sitting on this board, and when I went through the different social groups that were available, was the lack of English service. There is lack of social services in mental health care, also, for seniors with Alzheimer's. However, as far as suicide goes, the hotline was only manned by francophones. Once in a while, there would be someone bilingual who could take the call, but that could be three days between the calls.

We talked about this several times within our committee that something had to be done. Finally, the newspaper, after a year and a half of waiting for the board to do something, decided to take matters into our own hands. Mr. Duff phoned the coordinator of the suicide prevention line and said, "Do you know this service is not available 24 hours a day to anglophones?"

Mr. Duff: We tested it. We are finding that more and more of what we have to do is test the system and phone, pretending to need that service and to see if that service is available.

It is not for want of will. It is not because the authorities do not want there to be English services. However, for instance, for our area, the telephone system uses the 450 area code, which is all of the Montérégie, but it also includes the Côte-Nord and Laval. Most of the belt around Montreal is 450.

They have to figure out automatically how to sort the calls. They have this technology that allows them to route the call to here or to there, but the technology does not say whether that is an English or French caller. Therefore, you will get a suicide prevention crisis centre, for example, in Valleyfield that is mandated to receive those calls, but they will not get that call when they are on break. That call will go to Saint-Jean-sur-Richelieu or somewhere like that, where there is no one on duty who speaks English.

We run into those problems all the time, and it is not because there is not a will to supply it; it is simply because they do not check their own technology to ensure it does what it is supposed to do.

We find ourselves doing that. We do ambulance survival rates, for instance. Through access to information, we have to find out why it takes 36 minutes for a 911 emergency medical call in Rigaud and 20 minutes in Vaudreuil-Dorion. Neither of those places have EMS, so those people will die. Those people's hearts will fail; they will not be defibrillated in time. They will die.

Our job is to constantly police, to sensitize the people in our region. No one else does that. The *Montreal Gazette* does not do that. That is not their job. That is our job. That is what a regional weekly newspaper has to do.

Senator Poirier: You go far above and beyond what a newspaper actually does.

Un des problèmes que j'ai constatés depuis que je siège au conseil, et lorsque j'ai passé en revue les différents groupes sociaux en place, c'est qu'il manque de services offerts en anglais. Il manque aussi de services sociaux et de services en santé mentale pour les personnes âgées atteintes d'Alzheimer. Toutefois, pour ce qui est des suicides, il n'y avait que des bénévoles francophones à la ligne d'aide. À l'occasion, un bénévole bilingue pouvait retourner l'appel, mais il pouvait s'écouler trois jours entre les deux.

Notre comité a souvent parlé de la nécessité d'agir. Finalement, après avoir attendu une résolution de la part du conseil pendant un an et demi, nous avons décidé de prendre la situation en main. M. Duff a téléphoné au coordonnateur de la ligne de prévention du suicide et lui a demandé s'il était au courant que ce service n'était pas offert aux anglophones 24 heures sur 24.

M. Duff : Nous avons fait le test. On remarque de plus en plus que la chose à faire est de tester le système et de téléphoner en prétendant avoir besoin d'aide pour savoir si le service est disponible.

Ce n'est pas une question de mauvaise volonté. Ce n'est pas non plus parce que les autorités refusent d'offrir des services en anglais. Cependant, dans notre région par exemple, l'indicatif régional utilisé est le 450, qui s'applique à toute la Montérégie, mais aussi à la Côte-Nord et à Laval. La majeure partie de la région ceinturant l'île de Montréal utilise le 450.

Ils doivent trouver un moyen de trier automatiquement les appels. Un mécanisme est en place pour les acheminer au bon endroit, mais la technologie ne permet pas de savoir si l'appelant est francophone ou anglophone. Donc, si les appels sont acheminés à un centre de prévention du suicide à Valleyfield, mais qu'ils doivent être relayés à Saint-Jean-sur-Richelieu ou ailleurs parce que le personnel est en pause, il se peut qu'il n'y ait personne sur place pour répondre à l'appel en anglais.

On voit ce genre de choses régulièrement, et elles ne sont pas dues à un manque de volonté; c'est simplement qu'on ne met pas à l'essai la technologie pour vérifier qu'elle fonctionne vraiment.

C'est ce que nous faisons. Nous vérifions les taux de survie des patients transportés en ambulance, par exemple. Grâce aux demandes d'accès à l'information, nous tentons de comprendre pourquoi il faut 36 minutes pour répondre à un appel d'urgence à Rigaud, et 20 minutes à Vaudreuil-Dorion. Ces deux villes n'ont pas de défibrillateur, alors ces personnes vont mourir. Si leur cœur s'arrête, on ne pourra pas les ranimer à temps. Ils vont mourir.

Notre travail consiste à surveiller constamment ce qui se passe, et à sensibiliser la population de notre région. Personne d'autre ne le fait. La *Gazette*, à Montréal, ne le fait pas. Ce n'est pas son travail. C'est notre travail. C'est le mandat d'un journal régional hebdomadaire.

Le sénateur Poirier : Vous allez beaucoup plus loin que le mandat normal d'un journal.

Mr. Duff: That is what I and Ms. Craig feel to be our job.

The Chair: Are you the owners of the newspaper?

Ms. Craig: Yes.

The Chair: Are you considered a small business operation?

Ms. Craig: As far as a business and operation, it would be CONSIDERED a medium-sized business.

Senator Losier-Cool: This is her question and her question also on the advertising. It is a private thing.

[Translation]

Does the federal government use your newspaper to advertise its services?

Ms. Craig: Not regularly, I would say from time to time. It is our MP rather, it would be the office of our MP.

Senator Losier-Cool: Occasionally.

Ms. Craig: Yes, occasionally.

Senator Losier-Cool: We have already received some complaints about that.

Ms. Craig: We would not be able to live off that.

Senator Losier-Cool: Was the article in your brief prepared for the committee or is it an editorial page from your newspaper?

Ms. Craig: No, it is for the committee.

Senator Losier-Cool: Could you further explain what you mean in the second-to-last paragraph, when you question whether the government should control the web? You also say that “we only have to look at China to see what impact that has on its residents”. Could you tell us what the difference is between Chinese people and Canadians who are subject to official languages and essential services legislation? What is the situation in China?

Ms. Craig: If access to information is blocked, if people are not given the right to know what is going on, if the government blocks any information from outside the country, you will not know what is happening elsewhere, you will not have the information, the news or the networks that allow you to enjoy a good life.

Senator Losier-Cool: You are talking about freedom of expression, freedom of the press and, in Canada, we are protected by the Charter.

Ms. Craig: Yes.

Senator Losier-Cool: Our freedom of expression is different from China's. In the previous paragraph, you were wondering whether the federal government should get involved in language

M. Duff : Mme Craig et moi avons le sentiment que c'est notre devoir.

La présidente : Êtes-vous les propriétaires du journal?

Mme Craig : Oui.

La présidente : Est-ce que votre journal est considéré comme une petite entreprise?

Mme Craig : Pour ce qui du fonctionnement et des activités du journal, il serait considéré comme une petite et moyenne entreprise.

Le sénateur Losier-Cool : C'est la question et c'était aussi la question pour la publicité. C'est privé.

[Français]

Le gouvernement fédéral se sert-il de votre journal pour annoncer ses services?

Mme Craig : Pas régulièrement, je dirais seulement de temps en temps. C'est plutôt notre député fédéral, ce serait plutôt le département du député qu'on a.

Le sénateur Losier-Cool : Assez rarement.

Mme Craig : C'est rare, oui.

Le sénateur Losier-Cool : On a déjà reçu des plaintes à cet effet.

Mme Craig : On ne pourrait pas vivre de cela.

Le sénateur Losier-Cool : Dans vos commentaires ici, cet article a-t-il été préparé pour le comité ou s'il s'agit d'une page éditoriale de votre journal?

Mme Craig : Non, c'est pour le comité même.

Le sénateur Losier-Cool : J'aimerais que vous précisiez votre pensée un petit peu au niveau de l'avant-dernier paragraphe, lorsque vous vous questionnez à savoir si le gouvernement devrait avoir la mainmise sur Internet. Également : « Il suffit d'observer la Chine pour constater les effets sur les résidents. » Expliquez-nous la différence entre les Chinois et les Canadiens qui sont sujets à une loi sur les langues officielles et sur les services essentiels. Qu'est-ce qui se passe en Chine?

Mme Craig : Si on bloque l'accès à l'information, si on ne donne pas le droit aux gens de savoir ce qui se passe, si le gouvernement bloque toutes les informations qui viennent de l'extérieur du pays, vous ne saurez pas ce qui se passe ailleurs, vous n'aurez pas l'information, les nouvelles ou les réseaux qui vous permettent d'avoir une bonne vie.

Le sénateur Losier-Cool : Vous parlez de la liberté d'expression, la liberté de presse et, au Canada, nous sommes protégés par la Charte.

Mme Craig : Oui.

Le sénateur Losier-Cool : On a une liberté d'expression différente de la Chine. Dans le paragraphe précédent, vous vous questionnez si le gouvernement fédéral devrait se mêler de droits

rights and only if essential services cannot be provided. In your view, what is the difference between essential services and egalitarian services — I am not sure if that is the right word — under the Official Languages Act?

Ms. Craig: If it has to do with health, everyone has a right to the same information. Unfortunately, that is not the case in Quebec. When Bill 101 decides whether someone has the right to publish information on an English site, we have a problem. Why would English-speaking Quebecers not have access to the same information as someone who speaks French?

Our local development centre has created their site in both English and French. The site is for everyone and anyone, whether you are looking for a job or want to manage a business. As soon as they had the site in English, they got a slap on the wrist from the government because of Bill 101. That is not right. Everyone should be entitled to it. We should no longer have to be afraid because someone speaks a language other than ours. We should be able to publish this type of information in as many languages as possible so that every Canadian has access to it. People have to be able to understand. We should not have those fears. This does not rob anyone of anything.

Senator Losier-Cool: I completely agree with you. But you also agree that the federal government cannot enforce Bill 101.

But to answer your question on whether the federal government should get involved in language rights, the answer is yes, absolutely. It has no choice. The law says so.

Mr. Duff: We have an interesting situation in our regions. We have a growing population of anglophones or English-speaking people; people are moving from Montreal towards the west. Those cities have to deliver services in English. But officially, under Bill 101, only three municipalities in our region have a right to provide English-language services or bilingual services. Those three municipalities are Hudson, Pincourt and Île-Cadieux, with a total of 80 families. But it would be practically impossible for the other municipalities — such as Saint-Lazare with a French-speaking and English-speaking population of equal size, or Vaudreuil-Dorion, with 35 or 40 per cent English-speaking people — to reach the “English as mother tongue” level. In 1999, Bill 101 was amended not for the benefit of municipalities with 50 per cent anglophones, but for those where 50 per cent of the population has English as their mother tongue. That is a roadblock for municipalities like Vaudreuil-Dorion that want to provide services in English. And that is penalizing newspapers more and more, not only ours but all English-language newspapers in Quebec that want to publish special notices, such as the water use by-law in Vaudreuil-Dorion. Since they are not allowed to publish the notice in English on their website, they publish the information in their newspaper because they have the right to publish in English.

linguistiques et seulement si les services essentiels ne peuvent être fournis. Quelle différence voyez-vous entre les services essentiels et les services égalitaires — je ne sais pas si c’est le bon mot — selon la Loi des langues officielles?

Mme Craig : Si cela concerne la santé, tout le monde a droit aux mêmes informations. Malheureusement, ce n’est pas le cas au Québec. Quand c’est la Loi 101 qui décide du droit de quelqu’un à mettre l’information sur un site anglais, cela devient sérieux. Pourquoi les Québécois anglophones n’auraient-ils pas l’accès aux mêmes informations que quelqu’un qui, lui, est capable de parler français?

Notre centre de développement local a bâti leur site en anglais et en français. Cela s’adresse à n’importe qui, que ce soit pour se trouver un emploi ou pour gérer un commerce. Aussitôt qu’ils ont mis un site anglophone, ils se sont fait taper sur les doigts par le gouvernement à cause de la Loi 101. Ce n’est pas correct. Tout le monde devrait avoir droit à cela. On ne devrait plus avoir à craindre que quelqu’un parle une langue différente de la nôtre. On devrait pouvoir publier ces informations en autant de langues possibles afin que tout les Canadiens y aient accès. Il faut que ces gens soient en mesure de comprendre. On ne devrait pas avoir ces craintes. Cela n’enlève rien à personne.

Le sénateur Losier-Cool : Je suis tout à fait d’accord avec vous. Mais vous êtes aussi d’accord pour dire que le gouvernement fédéral ne peut pas appliquer la Loi 101.

Mais pour répondre à votre question à savoir si le gouvernement fédéral devrait se mêler des droits linguistiques, la réponse est oui, absolument. Il n’a pas le choix. Il y a une loi pour cela.

M. Duff : Nous avons une situation intéressante dans nos régions. Nous avons une population grandissante d’anglophones ou de gens qui s’expriment en anglais, les gens déménagent de Montréal vers l’Ouest. Ces villes doivent offrir des services en anglais. Mais officiellement, seulement trois municipalités de notre région ont le droit, d’après la Loi 101, d’accorder des services anglais ou des services bilingues officiels. Ces trois municipalités sont Hudson, Pincourt et la ville d’Île-Cadieux, pour un total de 80 familles. Mais il serait presque impossible, pour les autres municipalités, comme Saint-Lazare, avec une population égale de francophones et d’anglophones, ou comme Vaudreuil-Dorion, avec une population de 35, 40 p. 100 d’anglophones, de franchir la barrière de la langue maternelle anglaise. En 1999, la Loi 101 a été modifiée non pas pour les municipalités ayant 50 p. 100 d’anglophones, mais pour celles où 50 p. 100 de la population est de langue maternelle anglaise. Cela crée une barrière pour les municipalités comme Vaudreuil-Dorion, qui veulent offrir des services en anglais. Et cela pénalise de plus en plus les journaux, pas seulement le nôtre mais tous les journaux anglophones au Québec, qui veulent publier des avis spéciaux, comme à Vaudreuil-Dorion par exemple, en ce qui concerne le règlement sur l’arrosage. Comme ils n’ont pas le droit de mettre cet avis en anglais sur leur site Web, ils publient l’information dans leur journal parce qu’ils ont le droit de publier en anglais.

Ms. Craig: For example, there is going to be a municipal election soon in Saint-Lazare for a new mayor. All the publicity letting the constituents know the place and time of the election, and the names of the candidates, is done in French only, although 50 per cent of the population is English-speaking. But the legislation says that it has to be done in French and that there is no need to do it in English.

Francophones can take a lot of information for granted whereas anglophones do not get that information. We are the ones who have to tell people on our site that there will be an election, the place and time, and any other relevant information.

Senator Losier-Cool: That is a challenge for minorities across Canada.

Last week, the Minister of Canadian Heritage and Official Languages went on consultation visits about the roadmap. He has already gone to New Brunswick. Do you know if the anglophones from Quebec are going to be invited to meet with the Minister of Official Languages?

Ms. Craig: Not as far as I know.

Senator Losier-Cool: The announcement said that he would go to Quebec. But the other official language in Quebec is English.

Ms. Craig: I have no idea. We are on a number of committees.

Senator Losier-Cool: Let us hope that the media will be invited to this meeting so that they can talk about the challenges with Bill 101 at the provincial level and the Official Languages Act at the federal level.

Ms. Craig: We have to participate in those round tables. We participate in two of them, but you are telling me something new.

Senator Losier-Cool: We are going to check.

Senator Poirier: How many English-language newspapers serve the English-speaking population in Quebec?

Mr. Duff: English-language newspapers, daily and weekly —

Ms. Craig: Forty perhaps?

Mr. Duff: The *Gazette* and the *Sherbrooke Record* are the two daily newspapers, and not more than 20 or so —

Ms. Craig: I would say around 40.

Mr. Duff: Some chains own newspapers.

Senator Poirier: Approximately what percentage of the Quebec population is English-speaking?

Mr. Duff: Whose mother tongue is English?

Senator Poirier: Who use English to read the newspaper?

Mr. Duff: One million . . .

Mme Craig : Par exemple, il y aura une élection municipale bientôt, à Saint-Lazare, pour l'élection d'un nouveau maire. Toute la publicité faite pour indiquer aux citoyens où et quand se tiendra l'élection, qui seront les candidats, n'est faite qu'en français, bien que 50 p. 100 de la population soit anglophone. Mais la loi dit que cela doit être fait en français et qu'il n'y a aucun besoin de le faire en anglais.

Il y a beaucoup d'informations que les francophones tiennent pour acquis alors que les anglophones ne reçoivent pas ces informations. C'est nous qui devons, sur notre site, dire aux gens qu'il y aura une élection, où et quand elle se tiendra, et les informations à savoir.

Le sénateur Losier-Cool : C'est le défi que les minorités rencontrent partout à travers le Canada.

Le ministre du Patrimoine canadien et des Langues officielles a entrepris la semaine dernière des visites de consultation sur la Feuille de route. Il est déjà allé au Nouveau-Brunswick. Savez-vous si les anglophones du Québec seront invités à rencontrer le ministre des Langues officielles?

Mme Craig : Pas que je sache.

Le sénateur Losier-Cool : Dans l'annonce, on disait qu'il irait au Québec. Mais l'autre langue officielle, au Québec, c'est l'anglais.

Mme Craig : Je n'en ai aucune idée. On siège sur plusieurs comités.

Le sénateur Losier-Cool : On va souhaiter que les médias soient invités à cette rencontre afin qu'ils puissent faire connaître les difficultés rencontrées en ce qui concerne la Loi 101, au provincial, et la Loi sur les langues officielles, au fédéral.

Mme Craig : Il faut siéger à des tables de concertation impliquées dans ce sujet. On siège sur deux de ces tables de concertation, mais vous m'apprenez quelque chose.

Le sénateur Losier-Cool : On va vérifier.

Le sénateur Poirier : Combien y a-t-il de journaux anglophones pour desservir la population anglophone au Québec?

M. Duff : Des journaux anglophones, quotidiens et hebdomadaires...

Mme Craig : Peut-être 40?

M. Duff : La *Gazette*, le *Sherbrooke Record* sont les deux quotidiens, et pas plus d'une vingtaine...

Mme Craig : Je dirais environ 40.

M. Duff : Il y a des chaînes qui sont des propriétaires des journaux.

Le sénateur Poirier : Quel serait approximativement le pourcentage de la population du Québec anglophone?

M. Duff : Qui s'exprime en anglais langue maternelle?

Le sénateur Poirier : Qui utilise l'anglais pour lire le journal?

M. Duff : Un million...

Ms. Craig: It depends on the city. In Montreal, it is about 30 per cent.

The Chair: One million speak English? What about mother tongue, half of them?

Mr. Duff: It is hard to say. I checked the 2011 census but the information has not been published yet. It is a rough estimate.

Senator Poirier: What is the total population of the province of Quebec, both anglophone and francophone?

Mr. Duff: Around seven or eight million people.

Senator Poirier: So if one million of seven million people are English-speaking, then you should have enough people to pressure your provincial officials to make sure you receive services in your own language. I am surprised that the people are not coming together to ensure they have access to information in their own language. You have one million people, after all. That is a lot of people.

Ms. Craig: They are scattered all over Quebec.

Senator Poirier: They are not in a big community.

Ms. Craig: No, they are not all together. But I would say that anglophones tend to cluster in communities, where they do their own fundraising to get the service. But it is not available for everyone. There are professions where there are not any.

A new doctor began practising in Saint-Lazare. An article appeared in our newspaper about it and, two weeks later, the day he opened his practice in February, 500 people waited four hours to get on a waiting list to consult him. It is incredible.

Senator Poirier: But no steps have ever been taken so that all these small anglophone populations meet in one place to try to be heard instead of working in small independent groups?

Take the example of the Acadians in New Brunswick. It is because they united that they managed to do and get something.

Mr. Duff: The trucking industry brought a large Sikh population to Vaudreuil-Dorion because a number of men in that community are long-haul truck drivers. All the trucking companies in Vaudreuil-Dorion were looking for experienced truck drivers and found a large network of people who were willing to immigrate here from India.

Mme Craig : Cela dépend des villes. À Montréal, c'est environ 30 p. 100.

La présidente : Un million qui s'exprime en anglais? Et langue maternelle, la moitié?

M. Duff : C'est difficile à dire. J'ai vérifié sur le recensement de 2011, mais les informations ne sont pas encore publiées. C'est une estimation.

Le sénateur Poirier : Quelle est la population totale de la population de la province de Québec, anglophone et francophone?

M. Duff : Autour de sept, huit millions.

Le sénateur Poirier : Donc si, sur une population de sept millions, un million de personnes sont anglophones, il me semble que vous devriez être suffisamment nombreux pour faire pression sur vos élus provinciaux afin de vous assurer de recevoir des services dans votre langue. Je suis surprise que les gens ne se regroupent pas pour s'assurer d'avoir accès à l'information dans leur langue. Ils sont quand même un million. C'est beaucoup de gens.

Mme Craig : Ils sont éparpillés un peu partout à travers le Québec.

Le sénateur Poirier : Ils ne sont pas dans une grosse communauté.

Mme Craig : Non, ils ne sont pas regroupés. Mais je dirais que les anglophones ont plus tendance à s'organiser en communautés, où ils font leurs propres levées de fonds pour recevoir le service. Mais ce n'est pas disponible pour tout le monde. Il y a des professions où il n'y en a pas.

Il y a un nouveau médecin qui a commencé à pratiquer à Saint-Lazare. On a écrit un article dans notre journal à ce sujet, et deux semaines après, la journée où il a commencé sa pratique, en février, 500 personnes ont attendu quatre heures afin d'être sur une liste d'attente pour pouvoir consulter ce médecin. C'est incroyable.

Le sénateur Poirier : Mais il n'y a jamais eu de démarche pour que toutes ces petites populations anglophones se réunissent autour d'une même table afin d'essayer de se faire entendre au lieu de travailler en petits groupes indépendants?

Si je prends comme exemple le peuple acadien, au Nouveau-Brunswick, c'est à force de se réunir qu'ils ont réussi à faire et à obtenir quelque chose.

M. Duff : L'industrie du camionnage a amené une importante population sikh à Vaudreuil-Dorion, parce que plusieurs hommes de cette communauté sont des camionneurs longue distance. Toutes les compagnies de camionnage à Vaudreuil-Dorion recherchaient des camionneurs expérimentés et trouvaient un réseau important de personnes qui étaient prêtes à venir d'Inde pour emménager ici.

Now, I deliver the newspaper in that area on Wednesday morning with my team of carriers. I occasionally hire young Indians to deliver the newspapers, and they are paid six cents per door. They are very happy to earn that money, by the way.

The community is rapidly changing. It changes from year to year. The difference is incredible, particularly the Asians in Île-Perrot. There is not strictly speaking the idea of an English-speaking community; there are all kinds of different communities. Every day, every week, we see a new community, a new small group that looks for our newspaper, such as the Filipinos who are immigrating here. It really is an echo of Montreal, an echo of downtown, people looking for the suburban life and immigrating here.

The Chair: Do these people speak English?

Mr. Duff: Yes, they all do.

The Chair: Do they speak French, as well?

Mr. Duff: Yes.

The Chair: They speak both official languages?

Ms. Craig: Not all of them. A lot of them speak only English.

[*English*]

To answer your question, a lot of anglophones are afraid to speak out. They tell us that. They are afraid they will be denied access to services in health care. That is why they do not mobilize themselves. By nature, anglophones are not combative in that sense. They take matters into their hands and take care of it. They are almost ashamed in some instances.

Recently we saw — and have never before seen — a small group in a city close to us. The population is 33,000 and is called Vaudreuil-Dorion. It is very multicultural. A group of residents got together and insisted that the city give them information in English. They said, “There are enough of us here. We want to have this information and it would be important for us to have that.” Before that, no one stood up to say, “We, as anglophones, want to have that information.” This is new. We are going through a phase that is very new because we are in an area that is becoming predominantly more anglophone. They are moving to our area and demanding services they are used to and never had to wait for before.

It is hard to have an anglophone child with autism diagnosed in our region. It takes longer than for a French child to be diagnosed. It is not because the services are not there; it is because people who are experts in that field are not fluently bilingual. There are certain terms that you need and things you have to do to be able to give them access to that.

Sitting on this committee going through the services, one of the things I did was discover there is no gay line in our area until midnight. I thought that was very odd. At midnight it becomes another call centre and they pick up the call. We are trying to

Maintenant, je livre le journal dans ce secteur le mercredi matin avec mon équipe de distributeurs; de temps en temps j’engage des jeunes Indiens pour livrer les journaux, payés six cents la porte. Ils sont très contents de gagner cet argent, en passant.

La communauté est en plein changement. Cela change d’une année à l’autre, c’est incroyable, la différence, notamment les asiatiques à l’Île-Perrot. Il n’y a pas à proprement parler de notion de communauté qui se sert de la langue anglaise; il y a toutes sortes de communautés différentes. Chaque jour, chaque semaine on voit une nouvelle communauté, un nouveau groupuscule, qui recherche notre journal, par exemple des Philippins qui emménagent chez nous. C’est vraiment un écho de Montréal, un écho du centre ville, des gens qui recherchent la vie de banlieusard et qui emménagent chez nous.

La présidente : Ces gens parlent-ils anglais?

M. Duff : Oui, tous.

La présidente : Est-ce qu’ils parlent aussi le français?

M. Duff : Oui.

La présidente : Ils parlent les deux langues officielles?

Mme Craig : Pas tous. Beaucoup ne parlent que l’anglais.

[*Traduction*]

Pour répondre à votre question, bon nombre des anglophones ont peur de parler. C’est ce qu’ils nous disent. Ils craignent qu’on leur refuse l’accès à des soins de santé. C’est pour cette raison qu’ils ne se mobilisent pas. Les anglophones ne sont pas de nature combative à cet égard. Ils se débrouillent par eux-mêmes pour remédier à la situation. Ils ont presque honte de demander de l’aide parfois.

Nous avons vu récemment, et c’est la première fois que cela se produit, un petit groupe s’organiser dans une ville près de chez nous. C’est à Vaudreuil-Dorion, une ville multiculturelle qui a une population de 33 000 habitants. Des résidents se sont réunis et ont insisté pour que la Ville leur fournisse de l’information en anglais. Ils se sont dit qu’ils étaient assez nombreux et qu’il était important qu’on leur donne l’information dont ils ont besoin. Avant cela, personne n’avait osé le réclamer. C’est nouveau. Nous entrons dans une ère toute nouvelle, car il y a de plus en plus de résidents anglophones dans notre région. Ils arrivent dans la région et réclament des services auxquels ils étaient habitués et pour lesquels ils n’ont jamais eu à attendre.

Pour un enfant anglophone de notre région, il est difficile d’établir un diagnostic d’autisme. Un enfant francophone attendra moins longtemps. Ce n’est pas parce qu’il n’y a pas de services, mais plutôt parce que les spécialistes ne sont pas parfaitement bilingues. On a besoin de certaines conditions et de faire certaines choses pour qu’ils aient accès à cela.

En siégeant au comité, j’ai regardé les services offerts et j’ai découvert entre autres qu’il n’y a pas de ligne gaie dans notre région avant minuit. J’ai trouvé cela très étrange. À minuit, c’est un autre centre d’appel qui prend les appels. Nous tentons d’en

discuss this with certain church groups, to see if they can help out and redirect the calls. Again, we are trying to run a business. We are being drawn and more and more into the health care. We have people in our community coming to us and saying they need this. We need help. Do you have access for contacting these people? What can you do to help us?

[Translation]

Senator Ringuette: I understand that you need a critical mass to get advertising revenue. That is basically it. But I am intrigued by two things: how can you be successful with a weekly newspaper and have up-to-date information on a website? There is a question of timing.

[English]

You are operating a weekly paper that will condense information and publicity on a weekly agenda, whereas you are talking about your website and the community that has a sense of belonging. Even though they are not in the community anymore, they are looking at your website. Financially, I think it would be hard to put a news article on your website on Friday and for it to only be in print on the following Wednesday.

Explain that dilemma to me because I think it is a part of your looking at the cost, feasibility and sustainability as well.

[Translation]

How can you support two pieces of temporal data at the same time? How can you have a website that responds daily and have a printed issue that comes out weekly?

Ms. Craig: First, a community newspaper does not operate nine to five. It goes from eight to whenever. We never know when the day will end. There is just the newspaper and having it printed. There are also a lot of people who expect us to list upcoming activities, either for their community, their group or a merchant. So we do not count the hours anymore.

How do we do it? We do not keep the website to make money, because we are losing money on it right now. We do it to keep the readership, which is very important. In business, you need to do a lot more than before to try to keep the key clientele that is there.

Senator Ringuette: If I understand correctly, you are telling me that, without the daily information you add to your website, you might lose readers of your weekly paper.

Ms. Craig: Yes, I think so. This is what brings them to read the article. Let us say that an event took place. We put it on Facebook right away. The next day, someone will write the article, and we will publish it on our website. If it is something

discuter avec des groupes confessionnels pour voir s'ils peuvent faire quelque chose et rediriger les appels. Encore une fois, nous tentons de gérer une entreprise. Nous sommes entraînés de plus en plus dans les questions de soins de santé. Des gens de notre collectivité nous disent qu'ils ont besoin de telle ou telle chose. Nous avons besoin d'aide. Êtes-vous en mesure de communiquer avec ces gens? Comment pouvez-vous nous aider?

[Français]

Le sénateur Ringuette : Je comprends que vous avez besoin d'une masse critique pour aller chercher des recettes en publicité. C'est essentiellement cela. Mais je suis intriguée par deux éléments : comment peut-on réussir avec un journal hebdomadaire et avoir l'information sur un site Internet à jour? Il y a là une question temporelle.

[Traduction]

Vous gérez un hebdomadaire qui condense l'information et la publicité chaque semaine, alors que vous parlez de votre site Web et du sentiment d'appartenance de votre collectivité. Même si des gens ne font plus partie de la collectivité, ils vont sur votre site Web. Sur le plan financier, je pense qu'il est difficile de publier un article sur votre site Web le vendredi et de le publier en version imprimée le mercredi suivant seulement.

J'aimerais que vous m'expliquiez la situation, car je pense que cela fait partie de votre évaluation des coûts, de la faisabilité et de la durabilité.

[Français]

Comment soutenir à la fois deux données temporelles? Comment peut-on avoir un site Internet qui répond au quotidien et avoir un imprimé qui répond de façon hebdomadaire?

Mme Craig : Premièrement, un journal communautaire ce n'est pas du neuf à cinq. C'est du huit à je ne sais pas quand. On ne sait jamais quand on va finir la journée. Il n'y a pas que le journal et son impression; il y a aussi beaucoup de gens qui s'attendent à ce qu'on fasse part d'activités à venir, soit pour leur communauté, soit pour leur regroupement, soit pour un commerçant. Alors on ne compte plus les heures.

Comment le faire? Nous ne faisons pas le site Web pour faire de l'argent, car c'est une perte d'argent pour nous présentement. Nous le faisons pour garder le lectorat, qui est très important. En affaires, il faut maintenant donner beaucoup plus qu'auparavant pour essayer de garder la clientèle clé qui est là.

Le sénateur Ringuette : Si je comprends bien, vous me dites que, sans l'information quotidienne que vous ajoutez à votre site Web, vous auriez peut-être une perte de lecteurs de votre hebdomadaire.

Mme Craig : Je crois que oui. Ça les amène à lire l'article. Disons qu'un événement est arrivé, on le met immédiatement sur Facebook. Le jour suivant, quelqu'un va écrire l'article, on va le publier sur notre site Web. Si c'est quelque chose de très important

very important, we will publish it there. We will then feature the article again in the printed issue on Wednesday. It is one way of keeping the reader.

Between Thursday and the following Wednesday, events will naturally take place, and the reader wants to know about them. What is important for the advertiser is having readers. Our distribution is 30,000, which is a fairly sizable readership. If the advertiser does not see a return on its advertising, the advertiser will not stay with us.

So it is important for a small newspaper like ours to know what to do to keep the reader and, therefore, the advertiser. But readers come first because they are the ones that bring in the money to pay the bills.

Mr. Duff: The copy room is a luxury. Most weeklies do not have real copy rooms. They take news releases, draft news releases and publish them with a photo from the news service or the publicist. There is no checking; it is minimal.

There is always a balance. For example, there is a certain city I will not name that has had serious problems with drinking water for years. It is one of the largest cities in Quebec using only artesian wells. Ms. Craig managed to find the report by a hydrogeologist who said that within 5, 10 or 15 years, the city will not have any more water. It would be a disaster because of the size of the city. We published part of the report under the Access to Information Act. There were hearings and we followed the case to the very end. We asked the authorities questions to find out what they intended to do. Since then, the city has refused to put or publish advertisements in our newspaper. It is punishing this damned paper for publishing the truth. It is a constant danger.

Senator Ringuette: Yes, there are some governments that engage in this political exercise.

Do you subscribe to the Canadian Press?

Mr. Duff: No, because it costs too much.

Senator Ringuette: I have spoken with a lot of people in communications in New Brunswick, and they all tell me the same thing, that the services of the Canadian Press were much too expensive. Could you give us an idea of what this might mean for an organization like yours?

Mr. Duff: I worked for *The Gazette* and the *Montreal Star*. The Canadian Press accounts for one-third or one-quarter of the budget of a large daily. It is expensive, even for a newspaper like the *Sherbrooke Record*, and a choice has to be made. It is a small daily newspaper that sells about 12,000 copies a day.

So depending on the choice, would it be better to invest everything in a purely regional copy room where you would develop all your content yourself or would there be any interest in publishing information concerning the rest of Canada? The

on va le publier là. On va ensuite mettre l'article encore plus en valeur en publication imprimé le mercredi. C'est une façon de garder le lecteur.

Entre le jeudi et le mercredi suivant, il est certain que des événements vont se produire, et le lecteur veut le savoir. Ce qui est important pour l'annonceur c'est d'avoir les lecteurs. Nous avons une distribution d'une trentaine de milliers de journaux, c'est donc un lectorat assez important. Si l'annonceur n'a pas de retombées sur sa publicité, il ne restera pas avec nous.

C'est là qu'il est important pour un petit journal comme le notre de savoir comment faire pour garder le lecteur et, par conséquent, l'annonceur. Mais c'est le lecteur qui vient en premier, car c'est lui qui fait entrer l'argent pour payer les factures.

M. Duff : La salle de rédaction, c'est du luxe. La plupart des hebdomadaires n'ont pas de vraies salles de rédaction. Ils prennent des communiqués de presse, rédigent des communiqués de presse et les publient avec une photo envoyée par le service de presse ou par la publiciste. Il n'y a pas de vérification, c'est minime.

Il y a toujours un équilibre. Par exemple, il y a une certaine ville, que je ne nommerai pas, qui a depuis des années des problèmes sérieux d'eau potable. Elle est l'une des plus grandes villes du Québec qui sont desservies uniquement par des puits artésiens. Madame Craig a réussi à trouver le rapport d'un hydrogéologue qui disait que d'ici cinq, dix ou quinze ans la ville n'aurait plus d'eau. Ce serait un désastre à cause de la grandeur de la ville. On a publié une partie de ce que contenait le rapport grâce à la Loi sur l'accès à l'information. Il y a eu des audiences et nous nous sommes rendus jusqu'au bout de cette affaire. Nous avons posé des questions aux autorités pour savoir ce qu'elles avaient l'intention de faire. Depuis, la ville a refusé de mettre ou de publier des annonces dans notre journal. Elle punit ce maudit journal pour avoir publié la vérité. C'est un danger constant.

Le sénateur Ringuette : Il y a certains gouvernements qui font cet exercice de politique, oui.

Êtes-vous abandonné à *Canadien Press*?

M. Duff : Non, parce que cela coûte trop cher.

Le sénateur Ringuette : J'ai parlé avec beaucoup de gens du milieu des communications, au Nouveau-Brunswick, et ils m'ont dit la même chose, que les services de la Presse canadienne étaient beaucoup trop dispendieux. Pourriez-vous nous donner une idée de ce que cela pourrait représenter pour une organisation comme la vôtre?

M. Duff : J'ai travaillé pour *The Gazette* et le *Montreal Star*. *La Presse canadienne* représente le tiers ou le quart du budget d'un grand quotidien. C'est cher, même pour un journal comme le *Sherbrooke Record*, il faut faire un choix. C'est un petit quotidien qui vend environ 12 000 copies par jour.

Alors selon le choix, serait-il mieux de tout investir dans une salle de rédaction purement régionale ou vous développeriez tout votre contenu vous-même ou y aurait-il intérêt à publier des informations concernant le reste du Canada? Le *Hudson*

Hudson St. Lazare Gazette is a regional newspaper, a hyper-regional, completely regional newspaper. Plenty of other newspapers deliver content that is less regional, but not us. It is essential to be this way.

Senator Ringuette: I would like to come back to your comment about pirating journalistic articles. Do you think it would be beneficial if all federal legislation involving copyright also encompasses journalistic reports?

Ms. Craig: When the information becomes public, who does it belong to? You only need to make a small change and it belongs to everyone.

Before Mr. Duff was working with us, he was a radio host on CJAD. He was also lover of information and used it for his program.

Mr. Duff: Diffuse provenance.

Ms. Craig: I used to tell him all the time that we had worked really hard for that information. Whether it was the written press, television or radio, his colleagues, everyone did it. But the least you could do, you the champions, is to name us, to say where the information comes from. That is all we are asking. Take the information, but give us the credit because we worked hard for it.

Senator Ringuette: Exactly.

Senator Mockler: I would like to touch on two things.

First, I would like to tell you that, if you go to the Canadian Heritage website, you will see that the Harper government is launching consultations on the roadmap for linguistic duality.

Quebec City and Montreal are on the list of areas that will be consulted. I invite you to be part of the consultation group because it is important and because you represent a minority within a large and beautiful province.

Second, I am concerned about piracy. How could the government help you fight against information piracy? What do you recommend?

Mr. Duff: In Quebec, at least, we have the Press Council. I have approached them with problems a number of times. I have defended files with the Press Council. It is a guard dog, but it has little bite. It does not have disciplinary powers, but at least it can dole out reprimands and highlight the problem. Even with the Press Council, we have not managed to take on piracy or, if we want to use the proper term, "plagiarism". It is plagiarism, pure and simple.

The only thing I can do is to call up my colleagues and tell them that they stole our article.

St. Lazare Gazette est un journal régional, hyper-régional, complètement régional. Pleins d'autres journaux livrent du contenu moins régional, mais pas nous. C'est primordial d'être ainsi.

Le sénateur Ringuette : J'aimerais revenir à votre commentaire sur le piratage d'articles journalistiques. Croyez-vous qu'il serait avantageux que toute la législation fédérale touchant les droits d'auteur encadre aussi les rapports journalistiques?

Mme Craig : Quand l'information devient publique, elle appartient à qui? On n'a qu'à faire un petit changement et elle appartient à tout le monde.

Avant que M. Duff travaille avec nous, il était animateur sur les ondes de CJAD. Il était aussi un amateur d'informations et s'en servait pour son émission.

M. Duff : Diffuse provenance.

Mme Craig : Je lui disais tout le temps qu'on avait travaillé vraiment fort pour avoir ces informations. Qu'il s'agisse de la presse écrite, de la télévision ou de la radio, ses collègues, tout le monde faisait cela. Mais la moindre des choses que vous puissiez faire, vous les grands, est de nous nommer, de dire d'où vient l'information. C'est tout ce qu'on demande. Prenez l'information, mais donnez-nous le crédit parce qu'on a travaillé fort pour l'avoir.

Le sénateur Ringuette : Exactement.

Le sénateur Mockler : Mon intervention portera sur deux volets.

Premièrement, j'aimerais vous informer que si vous allez sur le site de Patrimoine Canadien, vous verrez que le gouvernement Harper lance des consultations sur la Feuille de route pour la dualité linguistique canadienne.

Sur la liste des régions qui seront consultées, il y aura les villes de Québec et de Montréal. Je vous inviterais à faire partie du groupe de consultation, car c'est important et que vous représentez une minorité à l'intérieur d'une grande et belle province.

Deuxièmement, le piratage m'inquiète. De quelle manière le gouvernement pourrait-il vous aider à contrer le piratage de l'information? Quelles sont vos recommandations?

M. Duff : Au moins au Québec, on a le Conseil de presse. À plusieurs reprises, je l'ai approché pour des problèmes. J'ai défendu des dossiers avec le Conseil de presse. C'est un chien de garde, mais qui n'a pas de dents. Il n'a pas le pouvoir de sanctionner, mais au moins il a celui de blâmer et de mettre en évidence le problème. Même avec le Conseil de presse, on n'a pas réussi à attaquer le piratage ou, si on veut utiliser le terme exact « le plagiat ». C'est du plagiat pur et simple.

La seule chose que je peux faire est de téléphoner mon collègue pour lui dire qu'il a volé notre article.

[English]

Is it ethical for you to do that? Do you not have any shame as a journalist to steal my stuff? Oh, “diffuse provenance.”

Senator Mockler: How many times have you, Mr. Duff, contacted that person or that outlet to just comment on that?

[Translation]

Mr. Duff: Constantly. Five or six times a year for 20 years. It is constant and pervasive: Radio-Canada, CBC.

I have friends who work at *La Presse* and at the *Journal de Montréal*. I have enough contacts to be able to tell them to at least put the name of our newspaper in their newspaper. The francophones do it, but the anglophones do not.

[English]

Ms. Craig: I had to phone the CBC because they were taking our things every Wednesday. Finally, I phoned the news producer and I said, “Would you mind at least giving us credit for the information you just took?” We finally reached the right person, who called me back and said that our newspaper’s name will be mentioned in 10 minutes.

We do not have the time to call every single day to ask if they used our information. However, we do not have the time to call every single day to ask, “Could you use our information?”

Senator Mockler: Ms. Craig, you are touching on something we could probably look at. For example, what were CBC’s reactions?

Ms. Craig: At first they were a little surprised that I was so adamant about it. I said, “No, we work hard to pay our reporters to get this information. We work hard at having the contacts to be able to have this information. We pay your salaries. We expect you to give us back the credit for the work we have done for you.”

Senator Mockler: That is a very good point. I think you should pursue that in the consultation process with Mr. Moore, plus the role of what CBC should be tomorrow. There has to be a mechanism that your research is recognized and even paid for.

Mr. Duff: We can dream.

[Translation]

Senator Mockler: We cannot dream our lives, but we can live our dreams.

Ms. Craig: Yes, perhaps.

[Traduction]

Trouvez-vous que c’est acceptable sur le plan éthique? En tant que journaliste, n’avez-vous pas honte de voler mon contenu? Oh, « provenance diffuse ».

Le sénateur Mockler : Monsieur Duff, combien de fois avez-vous communiqué avec cette personne ou ce média pour soulever le problème?

[Français]

M. Duff : Constamment. Cinq à six fois par année depuis 20 ans. C’est constant et c’est partout : Radio-Canada, CBC.

J’ai des amis qui travaillent à *La Presse* et au *Journal de Montréal*. J’ai assez de relations pour leur dire d’au moins mettre le nom de notre journal dans leur journal. Les francophones le font, mais pas les anglophones.

[Traduction]

Mme Craig : J’ai dû communiquer avec CBC/Radio-Canada parce qu’elle se servait de notre contenu chaque mercredi. J’ai finalement téléphoné aux gens de la production des nouvelles pour leur demander s’ils auraient au moins l’obligeance de nous attribuer le mérite pour l’information qu’ils venaient de prendre. Nous avons finalement parlé à la bonne personne, qui m’a rappelée et m’a dit que notre journal allait être mentionné 10 minutes plus tard.

Nous n’avons pas le temps d’appeler les autres médias tous les jours pour leur demander s’ils ont utilisé notre information. Toutefois, nous n’avons pas non plus le temps d’appeler chaque jour pour savoir s’ils peuvent utiliser notre information.

Le sénateur Mockler : Madame Craig, vous soulevez une question que nous pourrions examiner. Par exemple, comment réagissaient les gens de CBC/Radio-Canada?

Mme Craig : Au début, ils étaient un peu étonnés que nous soyons aussi inflexibles à cet égard. Je leur ai dit que nous travaillions fort afin de payer nos reporters pour obtenir l’information, pour avoir les contacts qui nous permettent d’obtenir l’information, que nous payions leurs salaires et que nous nous attendions à ce qu’ils nous attribuent le mérite du travail que nous avons fait pour eux.

Le sénateur Mockler : C’est une excellente observation. Je pense que vous devriez approfondir la question dans le cadre du processus de consultation avec M. Moore, ainsi que celle du rôle que devrait avoir CBC/Radio-Canada. Il doit y avoir un mécanisme qui vous permet d’être reconnus et payés pour votre recherche.

M. Duff : Nous pouvons rêver.

[Français]

Le sénateur Mockler : On ne peut pas rêver sa vie, mais on peut vivre nos rêves.

Mrs. Craig : Peut-être, oui.

Senator Fortin-Duplessis: Do you think francophones and anglophones use the same type of material on the Internet?

Ms. Craig: If they are bilingual, yes, they can, but if they are not, how can they have access to those sites? In Quebec, I think this situation will encourage the younger generation to become bilingual. The draw of Twitter or Facebook will encourage them to learn English. I think that this is a good thing, because it will demystify the learning of English and ease their fears.

The Chair: On behalf of the committee, I would like to sincerely thank you for your presentation and for answering our questions. It was very interesting. We have learned a lot. Thank you very much and best wishes.

Ms. Craig: Thank you.

Mr. Duff: Thank you.

The Chair: I will suspend the meeting and we will resume with the next group of witnesses in a few minutes.

Honourable senators, we are resuming the meeting.

[English]

The committee is interested in hearing the points of view of anglophone organizations in the education sector on the use of the Internet and social media, and on CBC Radio-Canada's obligations. It is a pleasure to welcome our next panel: Mr. Frank Verrillo, Vice-President, and Mr. David Birnbaum, Executive Director of the Quebec English School Boards Association; and Mr. Michael Canuel, Chief Executive Officer, and Ms. Suzanne Longpré, Director of Communications and Public Relations of LEARN Quebec.

On behalf of the members of the committee, I thank you all for appearing today. You now have the floor; senators will follow with questions.

Frank Verrillo, Vice-President, Quebec English School Boards Association: Madam Chair and members of the committee, the Quebec English School Boards Association would first like to recognize and express its appreciation to the committee for its comprehensive and thoughtful report on Quebec's English-speaking communities, published last year. That particular report has certainly served to better reflect and explain our realities to governments, to bureaucracies and especially to Canadians across the country.

We are pleased to be invited to contribute to your important discussions on the use of the Internet, new media and social media in respect of Canada's language rights. The ways that Canadians communicate with and learn from each other are being reshaped by the speed and scope of new technologies. It is important to assess if, how and why this phenomenon is having a particular impact on official language minority communities.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Selon vous, les francophones et les anglophones consomment-ils le même type de matériel sur Internet?

Mme Craig : S'ils sont bilingues, oui, ils peuvent le faire, mais s'ils ne le sont pas, comment peuvent-ils avoir accès à ces sites? Au Québec, je crois que cette situation va encourager la plus jeune génération à devenir bilingue. L'attrait de Twitter ou de Facebook les encouragera à apprendre l'anglais. Je crois que c'est une bonne chose, car cela va démystifier l'apprentissage de la langue anglaise et ainsi atténuer leurs craintes.

La présidente : Au nom du comité, je vous remercie sincèrement pour votre présentation et vos réponses à nos questions. Ce fut très intéressant. Nous avons beaucoup appris. Merci beaucoup et bon succès.

Mme Craig : Merci.

M. Duff : Merci.

La présidente : Je suspends la séance pour reprendre avec le prochain groupe de témoins dans quelques minutes.

Honorables sénateurs, nous reprenons la séance.

[Traduction]

Le comité veut entendre le point de vue des organisations anglophones du secteur de l'éducation sur l'utilisation d'Internet, des médias sociaux et sur les obligations de CBC/Radio-Canada. C'est avec plaisir que nous accueillons notre prochain groupe de témoins. Nous entendrons tout d'abord des représentants de l'Association des commissions scolaires anglophones du Québec : M. Frank Verrillo, vice-président, et M. David Birnbaum, directeur exécutif. Nous céderons ensuite la parole à Mme Suzanne Longpré, directrice des communications et des relations publiques de LEARN Quebec.

Au nom des membres du comité, je vous remercie de votre présence. Vous avez maintenant la parole, et les sénateurs vous poseront ensuite des questions.

Frank Verrillo, vice-président, Association des commissions scolaires anglophones du Québec : Madame la présidente, mesdames et messieurs, l'Association des commissions scolaires anglophones du Québec aimerait tout d'abord remercier le comité du rapport détaillé et sérieux sur les collectivités anglophones du Québec qu'il a publié l'an dernier. Il a servi à mieux expliquer notre réalité aux gouvernements, aux bureaucraties et surtout, aux Canadiens de partout au pays.

Nous sommes ravis d'avoir été invités à participer à vos importantes discussions sur l'utilisation d'Internet, des nouveaux médias et des médias sociaux et sur le respect des droits linguistiques au Canada. La façon dont les Canadiens communiquent entre eux et apprennent les uns des autres se transforme par la vitesse à laquelle les technologies évoluent et les possibilités qu'elles offrent. Il est important d'évaluer de quelle

QESBA is the voice of English public schooling in Quebec. It represents nine member school boards across the province, serving some 105,000 students in 340 elementary and high schools and adult and vocational centres. Each of those school boards is led by a council of commissioners elected by universal suffrage. It is important to remember that the English school boards in Quebec thus represent the only level of government uniquely answerable to the English educational community they serve.

QESBA has studied the terms of reference for your study and we have some brief observations to make on them. We will then look forward to the opportunity to address your specific concerns during the question period that will follow.

It is important to note that QESBA has made a very public effort to position new communications technologies as a positive opportunity for student learning and growth rather than simply a threat or obstacle. In 2008, we convened a task force, chaired by former Concordia University president Claude Lajeunesse, which produced a report entitled *Towards Empowerment, Respect and Accountability: Report and Recommendations on the Impact of the Internet and Related Technologies on English Public Schools in Quebec*. We would be pleased to make this report available to you at the end of our session.

The report offered a series of recommendations on responsible and informed Internet use, with a view towards employing these changing technologies to improve and expand the classroom experience of our students, all the while ensuring the responsible and secure implementation of those same technologies.

Similarly, our nine school boards, each in its own tailored fashion, have tried to respond to these new challenges and opportunities rather than resist their inevitable impact and influence. Laptops, SMART boards, tablets and even smartphones are now in the hands of students. Yes, there are complications — inappropriate use, lack of equitable access, financial constraints, and yes, even students who find themselves teaching the teachers on the finer points of the technology. Nevertheless, we are moving forward and making important progress.

David Birnbaum, Executive Director, Quebec English School Boards Association: With respect to specific minority language concerns on these issues, allow us to make four principal points, and then we will look forward to your questions.

Access to information, technology and support in English: Given that English is the lingua franca of the Internet, our minority language community in Quebec is reasonably well served in this regard. We have some occasional challenges in procuring information and support from our own Ministère de l'Éducation,

façon et pour quelles raisons ce phénomène a certaines répercussions sur les collectivités de langues officielles en situation minoritaire.

L'ACSAQ est le porte-parole des écoles publiques anglophones du Québec. Elle représente neuf commissions scolaires de la province qui comptent 105 000 élèves dans 340 établissements : écoles primaires et secondaires, centres de formation des adultes et écoles de formation professionnelle. Chaque commission scolaire est dirigée par un conseil des commissaires, qui sont élus par suffrage universel. Il est important de rappeler que les commissions scolaires anglophones du Québec constituent la seule administration responsable du milieu de l'éducation anglophone qu'elles servent.

L'ACSAQ étudie le cadre de référence de votre étude, et nous avons de brèves observations à faire à ce sujet. Nous serons ensuite ravis de parler des préoccupations que vous exprimerez lorsque vous nous poserez des questions tout à l'heure.

Il est important de souligner que l'ACSAQ fait un grand effort public pour présenter les nouvelles technologies de communication comme une possibilité intéressante pour l'apprentissage et l'épanouissement des élèves plutôt que comme une menace ou un obstacle. En 2008, nous avons organisé un groupe de travail présidé par l'ancien recteur de l'Université Concordia, M. Claude Lajeunesse, qui a produit un rapport intitulé *Épanouissement, respect, responsabilités, Rapport et recommandations sur l'impact d'Internet et des autres technologies de l'information sur les écoles publiques anglophones du Québec*. Nous serions ravis de vous fournir le rapport à la fin de notre session.

Le rapport contient une série de recommandations sur l'utilisation responsable d'Internet afin que les technologies changeantes soient employées pour améliorer et enrichir l'expérience de nos élèves en classe, tout en assurant qu'elles sont mises en œuvre de façon responsable et sécuritaire.

Parallèlement, nos neuf commissions scolaires ont tenté chacune à leur manière de composer avec les nouvelles difficultés et possibilités plutôt que de résister à leurs effets inévitables et à l'influence qu'elles ont. Les élèves ont maintenant des ordinateurs portatifs, des SMART Boards, des tablettes et même des téléphones intelligents. Oui, il y a des problèmes — utilisation inappropriée, accès non équitable, contraintes financières —, et il arrive que des élèves apprennent aux enseignants les subtilités de la technologie. Néanmoins, nous allons de l'avant et faisons des progrès importants.

David Birnbaum, directeur exécutif, Association des commissions scolaires anglophones du Québec : Pour ce qui est des préoccupations concernant la langue minoritaire au sujet de ces questions, permettez-nous de parler de quatre aspects principaux, et nous répondrons ensuite à vos questions.

Il y a tout d'abord l'accès à l'information, aux technologies et au soutien en anglais. Étant donné que l'anglais est la langue internationale d'Internet, notre communauté de langue minoritaire est relativement bien servie à cet égard. À l'occasion, nous avons de la difficulté à obtenir des renseignements et du

du Loisir et du Sport and from a range of media, government and corporate sites based in Quebec, but this is not generally an insurmountable obstacle for our schools or our students.

There is a concern that we and other English-speaking representatives from Quebec have voiced in the past and will again, and it is a dynamic that we believe has a certain bearing on the issues before this committee. I am referring to the federal government's services that have devolved to Quebec, often with insufficient minority language guarantees. We are hearing about occasional problems in this area related to, for example, online information and services from Emploi-Québec. These employment and placement services are important to our students, particularly those studying in technical and vocational educational profiles.

Third, it is important to note the specific significance of Internet technologies to our schools and communities and outlying areas.

[Translation]

A strong percentage of our population lives in the regions, far from metropolitan Montreal, in areas where the population is spread out and where the schools are far away from each other.

[English]

For students at a small English school in Bonaventure, in Gaspé or Chibougamau, hooking up in real time with a teacher from Quebec City or Montreal can be the only way of getting access to a secondary 5 chemistry course, or a workshop on preventing cyberbullying. Distance learning, video conferencing and an emerging concept of virtual schooling, a topic about which I expect our colleague, Michael Canuel, will have much more to say, are some other key examples.

Finally, in a general fashion, we are always eager to see the federal government more fully exercise and support its obligations under Part VII of the Official Languages Act. In this respect, surely the federal government can do more to support the vitality and development of minority language communities in Canada. Ensuring full and equitable access to the Internet and related technologies is undoubtedly part of that job.

Michael Canuel, Chief Executive Officer, LEARN Quebec: I am the CEO of LEARN. I am here today with Suzanne Longpré, who is our Director of Communications. It is a pleasure to be here to talk to you a little bit about what LEARN is doing, especially in the world of digital and online education.

I should mention that LEARN is a non-profit educational foundation. We were created a little over seven years ago, and we have a little over 150,000 active members across English Quebec. These members include everyone from school administrators, teachers and students. We are very much touching on everyone.

soutien sur le site de notre ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport et divers sites de médias, de services gouvernementaux et d'entreprises du Québec, mais en général, ce n'est pas un obstacle infranchissable pour nos écoles ou nos élèves.

Il y a une préoccupation que nous et d'autres représentants de la communauté anglophone du Québec avons exprimée dans le passé, et nous continuerons à le faire, et c'est une dynamique qui, à notre avis, a rapport aux questions dont est saisi le comité. Je parle des services du gouvernement fédéral qui ont été transférés au Québec, souvent avec des garanties insuffisantes. Nous entendons parler de problèmes occasionnels à cet égard, par exemple, en ce qui concerne les renseignements et les services en ligne d'Emploi-Québec. Ces services d'emploi et d'embauche sont importants pour nos élèves, surtout pour ceux qui suivent une formation technique ou professionnelle.

Ensuite, il est essentiel de souligner l'importance particulière que revêtent les technologies Internet pour nos écoles, nos collectivités et nos régions périphériques.

[Français]

Un fort pourcentage de notre population vit en région, loin du Montréal métropolitain, dans des endroits où la population est éparpillée et où les écoles sont éloignées les unes des autres.

[Traduction]

Pour les élèves d'une petite école anglophone située à Bonaventure, à Gaspé ou à Chibougamau, établir des liens en temps réel avec un enseignant de Québec ou de Montréal peut être la seule façon de pouvoir suivre un cours de chimie de secondaire 5 ou un atelier sur la prévention de la cyberintimidation. L'apprentissage à distance, les vidéoconférences et le nouveau concept d'école virtuelle, un sujet dont j'espère parlera plus longuement notre collègue, Michael Canuel, sont d'autres exemples.

En terminant, de façon générale, nous avons toujours hâte que le gouvernement fédéral s'acquitte pleinement de ses obligations aux termes de la partie VII de la Loi sur les langues officielles. À cet égard, le gouvernement fédéral peut certainement en faire davantage pour contribuer à la vitalité et au développement des collectivités de langue minoritaire au Canada. Garantir un plein accès équitable à Internet et aux technologies connexes fait sans aucun doute partie du travail à faire.

Michael Canuel, président-directeur général, LEARN Quebec : Je suis le PDG de LEARN. Je suis accompagné de Suzanne Longpré, qui en est directrice des communications. Je suis ravi d'être ici pour vous parler un peu de ce que fait LEARN, surtout dans le monde de l'éducation numérique et en ligne.

LEARN est un organisme sans but lucratif. Il a été créé il y a un peu plus de sept ans et compte un peu plus de 150 000 membres partout dans le Québec anglophone. Les membres incluent tout le monde, des administrateurs aux étudiants, en passant par les enseignants. Nous incluons pas mal tout le monde.

Our funding, in part, comes from the Quebec-Canada Entente for Minority Language Education. However, we are also engaged in social entrepreneurship — that is to say we sell some of the services that we offer outside of our community. The money we make from these activities then goes right back, and we use it to service our community. All our services are rendered obviously at no charge to the community.

Generally speaking, what is our mandate? Our mandate is to serve the educational needs of English Quebec from K to grade 11. We serve the public school boards. As Mr. Birnbaum and Mr. Verrillo just mentioned, this includes nine school boards plus another special status school board, but we also service the private schools as well. This includes the Quebec Association of Independent Schools and the Association of Jewish Day Schools of Montreal as well. We cover the entire educational base, K to 11.

Our clientele are in the urban, rural and remote areas. We service Montreal, Quebec, Sherbrooke, the rural areas and the Eastern Townships, but we also service communities in the upper North Shore and St. Augustine. We have also even worked with students in schools up in Kuujuaq and Jimmy Sandy. They are pretty much everywhere across the province.

LEARN is known and has a reputation for being an innovator in pedagogy and technology. We lead the way in many areas simply because we have been forced to do so over the years. Specifically, what do we do? As was alluded to before, we are very much engaged in online learning. We do this through, first, our virtual high school. As mentioned earlier by Mr. Birnbaum, we offer, for example, courses to students in high schools where the number of students in the high school does not justify the hiring, for example, of a chemistry, physics or advanced math teacher. As a result, we give these classes online. Without these services, students would not be able to get into specialized programs at the CEGEP level or certain colleges. It is an essential service that we provide to our community.

In addition to that, we offer, four nights a week, online tutorials. Students and parents are able to come online and meet in real time with a tutor. At the elementary level, it is primarily homework support. Parents come on with their children and ask questions about homework and assignments. Often parents are not up to speed with what is going on inside the curriculum. We have hired real teachers who support the parents and students there. At the high school level, in all the disciplines, we have tutors who will answer students, be it for reasons of remediation or enrichment. It could be homework. It could be preparation for exams. They come on in real time on web conferencing on our platform, and they are able to exchange with teachers. All of our teachers, of course, are certified teachers.

Nous obtenons notre financement en partie grâce à l'entente Canada-Québec relative à l'enseignement dans la langue de la minorité. Toutefois, nous nous sommes également lancés dans l'entrepreneuriat social — c'est-à-dire que nous vendons une partie des services que nous offrons à d'autres collectivités. L'argent obtenu grâce à ces activités est utilisé pour les services offerts à notre collectivité. Tous nos services sont évidemment offerts gratuitement à la collectivité.

En quoi consiste notre mandat de façon générale? Il s'agit de répondre aux besoins des anglophones du Québec en matière d'éducation, de la maternelle au cinquième secondaire. Nous fournissons des services aux commissions scolaires publiques. Comme M. Birnbaum et M. Verrillo viennent de le dire, cela inclut neuf commissions scolaires et une commission qui a un statut spécial, mais nous offrons également des services aux écoles privées, dont l'Association des écoles privées du Québec et l'Association des écoles juives de Montréal. Nous couvrons tous les niveaux, de la maternelle au cinquième secondaire.

Notre clientèle se trouve dans les régions urbaines, rurales et éloignées. Nous offrons des services à Montréal, à Québec, à Sherbrooke, dans les régions rurales et dans les Cantons de l'Est, mais également à des collectivités de la Haute-Côte-Nord et à Saint-Augustin. Nous travaillons également avec des élèves des écoles de Kuujuaq et Jimmy Sandy. Nous avons des clients presque partout dans la province.

LEARN est un organisme bien connu qui a la réputation d'être innovateur sur le plan de la pédagogie et des ressources pédagogiques et technologiques. Nous sommes des chefs de file à bien des égards tout simplement parce que nous y avons été forcés au fil des ans. Que faisons-nous exactement? Comme on y a fait allusion tout à l'heure, nous offrons beaucoup de services d'apprentissage en ligne. Nous le faisons grâce à notre école secondaire virtuelle. Comme l'a déjà dit M. Birnbaum, nous offrons, par exemple, des cours à des élèves d'écoles secondaires dont le nombre d'élèves ne justifie pas l'embauche d'un enseignant de chimie, de physique ou de mathématiques avancées. Par conséquent, nous enseignons ces cours en ligne. Si ces services n'existaient pas, les élèves ne pourraient pas s'inscrire à des programmes spécialisés offerts par les cégeps ou certains collèges. C'est un service essentiel que nous offrons à notre collectivité.

De plus, quatre soirs par semaine, nous offrons des tutoriels en ligne. Les élèves et leurs parents sont capables de rencontrer un tuteur en ligne, en temps réel. Au primaire, il s'agit surtout de services d'aide aux devoirs. Les parents participent avec leurs enfants et posent des questions sur les devoirs. Souvent, les parents n'arrivent pas à suivre le contenu du programme. Nous avons embauché des enseignants pour aider les parents et les élèves. Au secondaire, pour toutes les matières, nous avons des tuteurs qui aident les étudiants, que ce soit pour la remédiation ou l'enrichissement. Il peut s'agir d'aide aux devoirs, de la préparation en vue des examens. Ils le font par cyberconférence sur le Web en utilisant notre plateforme, et ils sont en mesure de communiquer avec les enseignants. Bien entendu, tous nos enseignants sont certifiés.

Those are real-time services, but we have asynchronous resources as well. That is to say, these are resources that are available 24 hours a day, seven days a week. They simply have to come on to our website. Our website is much more than a website. It is a content management system, a sophisticated, open-source database. We have over 300,000 pages of material on this particular site, including resources for educators, students, but also for parents often who want to know what is going on inside the curriculum. We offer those services to them.

For example, we have course material for students who want to know about French as a second language or English language arts. Everything inside the curriculum is on our site. Very often we find parents are on there with their children or going on their own. However, we also have many teachers who have not taught the subject before referring to our site for resources. We have a diagnostic tool that students can access 24 hours a day, seven days a week. They do a battery of tests that automatically generate a study path for them and they are able to do this at any time, wherever they are throughout the province.

We also have an online journal that is peer-reviewed, called LEARNing Landscapes. It is a unique e-journal. It is embedded with multimedia. We have had authors from all over the world write for us, from our former Prime Minister to our current Governor General, Maya Angelou and many notable educators. This has a role to bridge the gap between educational research and practice. Often, we find teachers and educators do not have the chance to keep up with what is going on in educational research. This particular journal helps to bridge that gap.

We also provide licensed content to our students and teachers. For example, they can come on and view Discovery Channel videos at any time. There are over 5,000 of them. We have a licensing agreement with the National Film Board where they can get not only the films but also many of the other educational resources that have been developed by the NFB. We also have an agreement with an organization called Media Awareness, where our students are able to find out about how to become responsible digital citizens. They learn about cyberbullying and they are able to go on to this and use the resources.

We also partner with universities, organizations and certain schools. For example, one of them is a school called Giant Steps in Montreal. They specialize in dealing with children with autism and they had a great deal of material. We are now digitizing 20, 30 years of resources they have developed and making that accessible on the Internet. We have also worked with them to help create webinars and webcasts so parents in remote areas and all over the province — very often we think it is just remote areas, but it is even on the island of Montreal — where they can talk to experts and specialists, express concerns and ask questions of those in the field of autism. That is an illustration of we do digitally.

Il s'agit de services offerts en temps réel, mais nous offrons également des services différés. Ce sont des ressources accessibles 24 heures par jour, tous les jours. Les gens n'ont qu'à se rendre sur notre site Web, qui n'est pas qu'un site Web. C'est un système de gestion de contenu, une base de données élaborée et ouverte. Le site contient plus de 300 000 pages de matériel, dont des ressources pour les enseignants, les élèves, de même que pour les parents, qui veulent souvent savoir ce qu'offre le programme. Nous leur offrons ces services.

Par exemple, nous avons du matériel didactique pour les élèves qui veulent en apprendre sur le français comme langue seconde ou sur l'enseignement de la langue anglaise. Tout le contenu du programme est sur notre site Web. Très souvent, nous constatons que des parents accompagnent leurs enfants ou consultent notre site seuls. Toutefois, bon nombre de nos enseignants n'ont pas enseigné la matière avant de se référer à notre site pour des ressources. Nous avons un outil de diagnostic auquel les élèves peuvent avoir accès 24 heures par jour, tous les jours. Ils font toute une série de tests qui génèrent automatiquement un cheminement d'études, et ils sont capables de le suivre quand ils le veulent, peu importe où ils se trouvent dans la province.

Nous avons également LEARNing Landscapes, un bulletin électronique qui est révisé par les pairs. Il est unique. On y a intégré du contenu multimédia. Des auteurs de partout dans le monde écrivent pour nous, de notre ancien premier ministre au gouverneur général actuel, en passant par Maya Angelou et bon nombre d'enseignants reconnus. Son rôle est de combler les écarts entre la recherche et la pratique. Souvent, des enseignants n'ont pas l'occasion de suivre ce qui se passe en recherche pédagogique. Ce bulletin est utile à cet égard.

Nous fournissons aussi du matériel autorisé aux étudiants et aux enseignants, comme les 5 000 vidéos de Discovery Channel qu'ils peuvent regarder en tout temps. Notre contrat de licence avec l'Office national du film leur permet non seulement de visionner des films, mais aussi de consulter bien d'autres ressources éducatives élaborées par l'ONF. Grâce à notre entente avec Media Awareness, les étudiants peuvent apprendre comment devenir des citoyens responsables dans le monde numérique et en savoir plus sur la cyberintimidation.

Nous travaillons aussi en partenariat avec des universités, des organisations et certaines écoles. Par exemple, l'école Giant Steps à Montréal est destinée aux enfants autistes et elle a beaucoup de matériel. Nous numérisons présentement les ressources qu'elle a accumulées durant 20 ou 30 ans pour les rendre accessibles sur Internet. Nous travaillons également avec Giant Steps pour créer des webinaires et des webémissions afin que les parents dans les régions éloignées et partout dans la province — on pense très souvent que ça ne concerne que les régions rurales, mais les parents qui habitent l'île de Montréal en profitent aussi — puissent poser des questions aux spécialistes et exprimer leurs préoccupations liées à l'autisme. Voilà un exemple de ce que nous faisons sur le plan des ressources numériques.

In terms of LEARN by numbers, we do not measure our success in what our bottom line is financially since we are a non-profit organization. We look at how people use our site. Every day we get 134,000 or more hits on our site, which works out to close to 49 million visits annually. That makes us one of the leading knowledge mobilization intermediaries in Canada.

In addition to the digital work we do, we also offer workshops in real time. In the school year 2011-12, we have already given 68 workshops to 1,758 teachers. In addition to that, we also have online communities of collaboration where teachers can come on in real time or in an asynchronous fashion, come together and work on a variety of projects. In this case, we have over 4,000 teachers, educators and principals who come on to our site and work together collaboratively.

Finally, if you do a Google search, you will find just using the word "learn," normally we have the first two to three positions. It really is an indication of the fact that we feel we are getting and communicating with our organization.

The final thing to mention is that parents always ask us: What about safety and security on our site? When our students are on, we issue usernames and passwords. We are monitoring this in real time and we also have the means by which we can assure they are behaving properly, that there is no cyberbullying or inappropriate conduct.

We are connecting with our community digitally and we are proud of what we are doing. I would be happy to answer any of your questions.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Welcome to all of you. We are pleased to have you here. My questions are very short. Can you tell us what percentage of anglophone schools use new technologies?

Mr. Birnbaum: It varies. Each school board in Quebec, as is the case elsewhere in the country, is an independent public corporation managed by elected representatives. They must follow the guidelines of the program organization set out by the government, but within that, there is some leeway that, as a minority, we use as much as possible. However, it would be difficult for me to give you a percentage. For example, 18 months ago, the Premier of Quebec announced a Quebec-wide program to encourage the purchase of smart tablets and laptops for every teacher. Almost every one of our nine school boards realized then that they were already on track. Will we be able to fund purchases that are more relevant for us? We would generally be fairly far ahead in that respect.

[English]

Mr. Canuel: All schools in English Quebec have access to the Internet. As Mr. Birnbaum mentioned, the use varies from school to school. To a large extent, it depends on the leadership within

Pour ce qui est des chiffres, LEARN ne mesure pas son succès par le solde budgétaire, puisque nous sommes une organisation à but non lucratif. Nous examinons plutôt la façon dont les gens utilisent notre site, qui reçoit 134 000 requêtes ou plus par jour et près de 49 millions de visites par année. Nous sommes un des principaux intermédiaires au Canada en matière d'apprentissage.

Par ailleurs, nous offrons des ateliers en temps réel. En 2011-2012, nous avons déjà donné 68 ateliers à 1 758 enseignants. De plus, nos communautés en ligne permettent aux enseignants de collaborer à divers projets, en temps réel ou non. Plus de 4 000 enseignants, éducateurs et directeurs d'écoles collaborent sur notre site.

Si on recherche simplement le terme « *learn* » dans Google, on constate que notre organisation est un des deux ou trois premiers choix. Ça montre que les gens communiquent bel et bien avec nous.

Enfin, les parents nous demandent toujours si notre site est sécuritaire. Les élèves ont des noms d'utilisateurs et des mots de passe. Nous surveillons ces données en temps réel et nous avons les outils nécessaires pour vérifier que les élèves se comportent de manière appropriée et ne font pas de cyberintimidation.

Nous sommes fiers de connecter avec notre communauté sur le plan numérique. Je répondrai à vos questions avec plaisir.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Soyez tous les bienvenus. Nous sommes bien contents de vous recevoir. Je vais avoir des questions très brèves. Pouvez-vous nous dire le pourcentage des écoles anglophones qui font l'usage des nouvelles technologies?

M. Birnbaum : Il s'agit d'une géométrie variable. Chaque commission scolaire au Québec, comme ailleurs au pays, est une corporation publique gérée par les élus, mais autonome. Elles doivent suivre les grandes lignes des régimes pédagogiques prescrits par le gouvernement, mais à l'intérieur de cela, il y a une marge de manœuvre dont, d'ailleurs, comme minorité, on se sert au maximum. Par contre, il me serait difficile de vous donner un pourcentage. À titre d'exemple, le premier ministre du Québec, il y a 18 mois, a annoncé un programme panquébécois pour encourager l'achat de tableaux intelligents et d'ordinateurs portables pour chaque professeur. Il faut le dire, la plupart de nos neuf commissions scolaires ont réalisé à ce moment-là qu'elles étaient déjà rendues sur ce chemin. Est-ce qu'on va être en mesure de financer des achats plus pertinents pour nous? En général, on serait assez avancés là-dessus.

[Traduction]

M. Canuel : Toutes les écoles anglophones au Québec ont accès à Internet. Comme M. Birnbaum l'a mentionné, l'utilisation varie d'une école à l'autre et dépend en grande partie du leadership de

the school and the community itself. More and more when you go into the regions and remote areas, we find the dependency on the use of the Internet increases significantly. It is not surprising where they do not have access to other resources. However, in principle, all schools have access to the Internet. In terms of active usage, probably 25 to 30 per cent of our schools are active and heavy users of digital content.

[Translation]

I hope that answers your question.

Senator Fortin-Duplessis: Yes. I would also like to know, since we are putting a lot of focus on minorities, if the Internet, new media and social media play a decisive role in the teaching of official languages in minority schools, second-language teaching, in fact. Could that be useful?

Mr. Birnbaum: I would tend to say that, regarding that specific question, there is not really a unique perspective for our communities. First, the emphasis we put on French-language teaching is obviously vitally important in Quebec. It is one of the curriculum priorities for each school, again with its diversity. Do electronic media play a key role in that? I am not a teacher, but I would tend to say no more than anywhere else or in the learning of other subjects.

Mr. Verrillo: As you know, we have 105,000 students in our public school system, and perhaps another 20,000 or 30,000 in the private school system, yet 140 people use the LEARN service a day. We are talking about students who visit the site often. It is just one aspect of this project and we see the use. Of course, all young people use the Internet, whether they are in school or not. Some sites are not accessible at school; it depends on the school board. For example, in our school board, students cannot access Facebook and Twitter, but at home, they have access to a school board profile on Twitter and on Facebook so they can get news.

Senator Fortin-Duplessis: The Internet is used mostly in the schools?

Mr. Verrillo: In all of the schools except some where access is limited, because they may not have the infrastructure. In small villages — this is a story I heard a few months ago — students get their parents to take them to school on Saturday because the Internet is available there, whereas at home, they do not have high-speed Internet. They have it at school, but not at home. In order to have access to high-speed Internet, they get their parents to drive them to school, and to come and get them two hours later. They go there to work on a project or perhaps to contact their friends. However, in cities, everyone has access to high-speed Internet.

l'école et de la communauté. La dépendance à Internet augmente beaucoup si les régions sont éloignées. Ce n'est pas surprenant, si elles n'ont pas accès à d'autres ressources. En principe, toutes les écoles ont accès à Internet. Environ 25 ou 30 p. 100 des écoles concernées emploient beaucoup le matériel numérique.

[Français]

J'espère que cela répond à votre question.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Oui. Je voudrais savoir également, puisque nous nous préoccupons beaucoup des minorités, si l'Internet, les nouveaux médias et les médias sociaux jouent un rôle décisif dans le domaine de l'enseignement des langues officielles dans les écoles de la minorité, en fait la langue seconde. Est-ce que cela peut être utile?

M. Birnbaum : J'aurais tendance à dire qu'en ce qui a trait à cette question spécifique, il n'y a pas vraiment une perspective unique pour nos communautés. Dans un premier temps, l'emphase qu'on met sur l'enseignement du français est d'une importance capitale, cela va sans dire, au Québec. C'est pour chaque école, une autre fois avec sa diversité, une des priorités en termes du curriculum. Est-ce que les médias électroniques jouent un rôle-clé là-dedans? Je ne suis pas pédagogue, mais j'aurais tendance à dire pas plus qu'ailleurs ou dans l'apprentissage des autres sujets.

M. Verrillo : Comme vous l'avez appris, nous avons 105 000 élèves dans notre système public, peut-être un autre 20 000 ou 30 000 dans le système privé, et pourtant, le nombre d'utilisateurs du service LEARN est de 140 par jour. On parle des élèves qui y vont souvent. C'est seulement un aspect de ce projet et on voit l'utilisation. L'Internet, sûrement, tous les jeunes s'en servent, qu'ils soient à l'école ou pas, sauf certains sites qui ne sont pas accessibles à l'école, mais cela dépend de la commission scolaire. Par exemple, à notre commission scolaire, Facebook et Twitter ne sont pas accessibles aux élèves, mais de la maison, ils ont accès à un site de la commission scolaire sur Twitter et sur Facebook pour obtenir des nouvelles.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Ils utilisent surtout Internet dans les écoles?

M. Verrillo : Dans toutes les écoles sauf certaines où l'accès est limité parce qu'ils n'ont peut-être pas l'infrastructure. Dans les petits villages — c'est une histoire que j'ai entendue il y a quelques mois —, les élèves se font emmener à l'école par leurs parents le samedi parce que l'Internet est disponible autour de l'école, et à la maison, ils n'ont pas l'Internet haute vitesse. Ils l'ont à l'école, mais pas à la maison. Pour avoir accès à l'Internet haute vitesse, ils se font reconduire à l'école et demandent qu'on vienne les chercher deux heures plus tard. Ils vont travailler sur un projet ou ils vont peut-être contacter des amis. Cependant, dans la ville, tout le monde a accès à l'Internet haute vitesse.

Senator Fortin-Duplessis: So you have examples of young people who do not have access to high-speed Internet at home. You also mentioned the number of students that you have in all of Quebec. Are there a lot of remote villages where high-speed Internet is not available?

Mr. Canuel: There are very few. They all have access, but it may be by satellite, microwave or a direct line. The bandwidth varies from one village to another. To my knowledge, we provide service just about everywhere in Quebec. However, the bandwidth does vary. When demand is very high at some times, there may be less access to certain resources on the Internet. But generally speaking, they all have access. It all depends on the bandwidth.

Mr. Birnbaum: There was a Quebec Department of Education, Leisure and Sport program that was not exclusively aimed at official language minority communities, entitled Villages branchés du Québec, and another that supported the installation of fibre optics everywhere. The government did its share in all of this.

Suzanne Longpré, Director, Communications and Public Relations, LEARN Quebec: May I add that in certain remote villages, this Internet and high tech service allows the members of the community to stay together. Very often, when there is no grade 11 or 12 high school teacher, the young people have to leave the village. We all know that at 14, 15 or 16, you are not quite ready to do that. This technology and the courses that LEARN offers allow us to provide the necessary expertise to these students and support the community, so that our young people do not have to relocate.

Be that as it may, there is still a vast inconsistency among the regions and school boards. Our school boards have carried out action-research projects highlighting the new technologies, and there is one, called Learning with Laptops, that was developed with McGill University. The Eastern Townships school board project involved providing a laptop to each student. As you can see, there is a lot of flexibility; you can feel that there is movement.

Senator Fortin-Duplessis: I think not having to move 14- or 15-year-old students is wonderful. That is extraordinary! I think that you are doing wonderful work. I want to congratulate you, and thank you very much for having answered my questions.

Senator Losier-Cool: Are private schools more connected than public schools?

Mr. Canuel: We work a lot with the private schools. Generally speaking, there is no doubt that they are better equipped and make greater use of these technologies.

Senator Losier-Cool: LEARN is a great project.

In English-language schools in Quebec, in what grade do they start to teach French?

Le sénateur Fortin-Duplessis : Vous avez des exemples de jeunes qui ne sont pas capables d'avoir accès à l'Internet haute vitesse à la maison. Vous avez également mentionné le nombre d'étudiants que vous avez dans toute la province du Québec. Est-ce qu'il y a beaucoup de villages éloignés qui n'ont pas l'Internet haute vitesse?

M. Canuel : Il y en a très peu. Ils ont tous accès, mais cela peut être par satellite, par micro-ondes ou par ligne directe. La bande passante varie d'un village à l'autre. À ma connaissance, on dessert pas mal tous les endroits du Québec. Cependant, c'est la bande passante qui va varier. Lorsque, à certains moments, la demande est très forte, il peut y avoir moins d'accessibilité à certaines ressources sur l'Internet. Mais en général, ils ont tout. Cela dépend toujours de la bande passante.

M. Birnbaum : Il y avait un programme initié par le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec qui ne visait pas exclusivement les communautés de langue minoritaire, qui s'appelaient Villages branchés du Québec, et un autre qui appuie l'instauration des réseaux de fibre optique partout. Le gouvernement a fait sa part là-dessus.

Suzanne Longpré, directrice, Communications et relations publiques, LEARN Quebec : Je me permets d'ajouter également que dans certains villages éloignés, ce service de l'Internet et des hautes technologies permet aux membres de la communauté de rester ensemble. Très souvent, quand on n'a pas de professeur en secondaire quatre ou cinq, les jeunes doivent quitter le village. Vous savez comme moi qu'à 14, 15 ou 16 ans, on n'est pas tout à fait prêt à faire cela. Cette technologie et les cours qu'on offre chez LEARN permettent justement d'apporter l'expertise nécessaire à ces étudiants et à appuyer la communauté pour ne pas avoir besoin de déplacer nos jeunes.

Il reste qu'il y a de grands écarts entre les régions et entre les commissions scolaires. Nos commissions scolaires ont réalisé des projets d'action-recherche mettant en valeur les nouvelles technologies, il y en a un, qui s'appelle Learning with Laptops, réalisé avec l'Université McGill. Le projet de la Commission scolaire Eastern Townships a été de fournir un ordinateur portable à chacun des élèves. Vous voyez qu'il y a beaucoup de flexibilité; on sent qu'il y a du mouvement.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Je trouve merveilleux le fait de ne pas avoir à déplacer les étudiants de 14, 15 ans. C'est extraordinaire! Je crois que vous faites un merveilleux travail. Je tiens à vous féliciter et merci beaucoup d'avoir répondu à mes questions.

Le sénateur Losier-Cool : Est-ce que les écoles privées sont plus branchées que les écoles publiques?

M. Canuel : On travaille beaucoup avec les écoles privées. Sans doute qu'elles sont en général beaucoup mieux équipées et qu'elles utilisent davantage les technologies.

Le sénateur Losier-Cool : LEARN est un très beau projet.

Dans les écoles anglaises du Québec, en quelle année commence-t-on à enseigner le français?

Mr. Verrillo: Right from kindergarten.

Senator Losier-Cool: As early as kindergarten?

Mr. Verrillo: Yes. It is different from one school board to the next. In some school boards, there are French immersion programs from kindergarten to second grade. In third grade, it can vary. Some schools have a bilingual program, 50/50, which begins in kindergarten and goes to grade six.

Senator Losier-Cool: It depends on the school boards?

Mr. Verrillo: It depends on the programs put in place by the school boards. According to their type of clientele, they may have an English program and perhaps 30 per cent French from kindergarten to grade six. It depends on the specificities of the school boards.

Ms. Longpré: I will add this because I have experience as a school principal, a very demanding job. The parents are the ones who decide on the immersion program ratios, at the steering committee.

At the school where I was principal, the parents wanted 55 per cent of the courses to be taught in French. This ratio is voted on by the parents, who must also take into account the broader frameworks that come from the Department of Education and the school board. However, the parents have a role to play in the allocation of the minutes that will be devoted to French teaching.

Senator Losier-Cool: So we have to keep the school boards!

[English]

Senator Poirier: Facebook, Twitter and smartphones all had an anglophone start. Some of the people we have met said that it has sometimes been a challenge in social media, specifically for a francophone minority in an anglophone area, to have access to all of these and understand everything because much of it is not up to speed or it is just starting to get up to speed.

Do you feel being an anglophone school board looking after our English school system in Quebec that you have been advantaged on the social media side with all of this because you are dealing with the anglophone compared to the francophone minority in other parts of the country?

Mr. Canuel: The answer is yes, absolutely. One of the realities for the English community in Quebec is that publishers will primarily focus their resources on the French community, for obvious good business reasons. That is where the business is. The majority of the population is there.

Over the years we have seen that getting resources, print material in particular, to the English community has been slower coming to us. It has changed a little bit recently, but what has happened is that the English community has had to improvise and

M. Verrillo : Dès la maternelle.

Le sénateur Losier-Cool : Dès la maternelle?

M. Verrillo : Oui. C'est différent d'une commission scolaire à l'autre. Dans certaines commissions scolaires, il y a des programmes d'immersion en français dès la maternelle jusqu'à la deuxième année. En troisième année, cela peut varier. D'autres écoles ont un programme bilingue, 50/50, qui commence à la maternelle jusqu'à la sixième année.

Le sénateur Losier-Cool : Cela dépend des commissions scolaires?

M. Verrillo : Cela dépend des programmes mis en place par les commissions scolaires. Selon le type de leur clientèle, elles peuvent avoir un programme d'anglais et peut-être un 30 p. 100 de français de la maternelle jusqu'à la sixième année. Cela dépend de la particularité de la commission scolaire.

Mme Longpré : Je vais me permettre d'ajouter ceci parce que j'ai l'expérience d'une directrice d'école, un travail qui demande beaucoup. Ce sont les parents qui, au conseil d'orientation, décident de l'allocation des programmes d'immersion.

À l'école où j'étais directrice, les parents voulaient avoir 55 p. 100 des matières enseignées en français. Cette allocation est votée par les parents, toujours en respectant un cadre plus large, celui du ministère de l'Éducation et de la commission scolaire. Cependant, les parents ont un rôle à jouer quand vient de temps d'allouer le nombre de minutes destinées à l'enseignement du français.

Le sénateur Losier-Cool : Alors il faut encore garder les commissions scolaires!

[Traduction]

Le sénateur Poirier : Facebook, Twitter et les téléphones intelligents n'étaient offerts qu'en anglais au départ. Certaines personnes nous ont dit qu'il était parfois difficile d'accéder à tous les contenus et de tout comprendre, surtout pour une minorité francophone dans une région anglophone, parce qu'une grande partie des technologies ne sont pas au point ou qu'elles commencent seulement à l'être.

En tant que commission scolaire anglophone, pensez-vous que le système scolaire anglophone au Québec est avantagé en ce qui a trait aux réseaux sociaux, par rapport à la minorité francophone ailleurs au pays?

M. Canuel : Oui, absolument. Une des réalités de la communauté anglophone au Québec, c'est que les éditeurs concentrent leurs ressources sur la communauté francophone, pour des raisons d'affaires évidentes. Les francophones constituent la majorité de la population.

Au fil des ans, nous avons constaté qu'il fallait plus de temps pour que la communauté anglophone reçoive des ressources, en particulier du matériel imprimé. Les choses ont changé un peu dernièrement, mais la communauté anglophone a dû improviser

find solutions. Obviously, going on to the Internet and using the resources there, using social media has helped. We are using what they call reverse instruction online. We use Twitter, Facebook and all of these devices to supplement and complement much of the curriculum material, simply because what comes from the publishers in Quebec is not adequate for our particular needs. It has been a real advantage for us. I can tell you we are very happy that we do have access to these resources.

Senator Poirier: You mentioned in your presentation that some schools were more remote and that where the number of students was smaller, some of the courses were offered online instead of in class. What is the success rate for students doing it online compared to in class?

Mr. Canuel: When I say this, I am never very popular, because our students always score higher than the kids in brick and mortar classes.

Senator Poirier: Online is higher?

Mr. Canuel: Yes, simply because we have the opportunity to do a variety of things. We are very engaged in best educational practice. We are committed to social constructivism in our classrooms. Our students always score higher. I say “always” because they always score higher. It goes against the conventional thinking of people who do not understand e-learning and online education, but in fact it is dynamic and interactive. We do not believe in letting students sit in front of a computer for hours on end. On the contrary, they are involved and very much engaged. It is collaborative. Our students and teachers much prefer the virtual setting to the brick-and-mortar setting, as a rule. It goes against conventional thought.

Senator Poirier: Do you see a difference in the success rate of a student taking an online course? Is there a difference if the student does not have access to the Internet or a computer at home compared to a student who does?

Mr. Canuel: When you have the support from home, there is no question you get better results. We have seen that on many occasions. The reason for that is not just that you have a computer at home but that you normally also have the parents’ support.

It is not simply the technology; as a rule, it is the parents’ support and engagement that makes the difference along with the technology.

Senator Poirier: Out of the nine school districts — if I remember the number correctly — how many schools would you have in Quebec that have to use the online class compared to being in class because of a lack of number of students?

Mr. Birnbaum: The best initial answer would be that about 200 of 340 schools have fewer than 200 students. It is a creative and essential job of each school board to do its staffing plan at the beginning of any given year, and there are split classes and so on. In most cases, there are ways to make the full gamut of options pretty much available in most elementary and high schools.

et trouver des solutions. Les ressources sur Internet et les réseaux sociaux nous ont bien sûr aidés. Nous avons recours à ce qu’on appelle l’instruction inversée en ligne. Twitter, Facebook et tous ces outils nous permettent de compléter une bonne partie des programmes, tout simplement parce que les ressources fournies par les éditeurs au Québec ne conviennent pas à nos besoins particuliers. C’est un grand avantage pour nous. Nous sommes très heureux d’avoir accès à ces ressources.

Le sénateur Poirier : Vous avez dit dans votre exposé que certaines écoles plus éloignées et comptant moins d’élèves offraient des cours en ligne au lieu de les donner en classe. Quel est le taux de réussite des élèves qui suivent les cours en ligne, par rapport aux élèves en classe?

M. Canuel : Ma réponse n’est jamais très populaire, mais les élèves qui étudient en ligne obtiennent toujours de meilleurs résultats que ceux qui assistent aux cours en classe.

Le sénateur Poirier : Le taux de réussite est supérieur pour les cours en ligne?

M. Canuel : Oui, tout simplement parce que nous pouvons réaliser différentes activités. Nous avons à cœur d’employer dans nos cours les meilleures pratiques d’éducation, fondées sur le socioconstructivisme. Nos élèves obtiennent toujours de meilleurs résultats, ni plus ni moins. Ça va à l’encontre de la pensée classique de ceux qui ne comprennent pas l’apprentissage et l’éducation en ligne, mais c’est dynamique et interactif. Les élèves ne restent pas devant l’ordinateur des heures d’affilée. Au contraire, ils participent aux cours et s’impliquent beaucoup; c’est une collaboration. En général, les élèves et les enseignants ont une grande préférence pour les cours en ligne par rapport aux salles de classe. Ça va à l’encontre de la pensée classique.

Le sénateur Poirier : Voyez-vous une différence dans le taux de réussite des élèves qui suivent des cours en ligne? Y a-t-il une différence entre eux et les élèves qui n’ont pas accès à Internet ou à un ordinateur à la maison?

M. Canuel : C’est clair que les élèves qui profitent d’un soutien à la maison obtiennent de meilleurs résultats. Nous l’avons constaté à maintes reprises. Le taux de réussite est supérieur, parce qu’en général, l’élève a non seulement accès à un ordinateur à la maison, mais il bénéficie aussi du soutien de ses parents.

La différence ne s’explique pas seulement par l’utilisation de la technologie. En général, le soutien et la participation des parents sont des facteurs de réussite, en plus de la technologie

Le sénateur Poirier : Dans les neuf districts scolaires — si je me souviens bien —, combien d’écoles au Québec doivent donner des cours en ligne plutôt qu’en classe, à cause du manque d’élèves?

M. Birnbaum : Environ 200 des 340 écoles comptent moins de 200 élèves. À chaque début d’année, les commissions scolaires doivent faire preuve de créativité dans l’élaboration du plan de dotation, une tâche essentielle. Des classes combinées sont créées, et cetera. Dans la plupart des cas, c’est possible d’offrir presque toutes les options dans la plupart des écoles primaires et secondaires.

Mr. Canuel: In that described scenario, we have 25 high schools across English Quebec that require our services. Incidentally, they are not all in remote areas. We have three right on the island of Montreal. James Lyng High School is one in English Montreal and there are others, as well.

Very often, because of the declining demographic or the shift from urban areas into the suburbs, we see some of the large urban high schools are big buildings with small populations and they cannot hire a physics teacher or a math teacher. We have about 25 high schools across English Quebec. We have another one in Gaspé. It is a little island off Île Bonaventure and they have 80 students in the entire school, and that is elementary and high school. They very much require our services.

Senator Poirier: You must have multiple classes and different grades in one room.

Mr. Canuel: Not online. With the online, a grade 11 physics class is strictly grade 11 physics. However, we have to offer a sufficient range of services, and the demand for that is increasing. As we see a shift away from a lot of remote areas, the schools are getting smaller and the demand is increasing.

[Translation]

Senator Ringuette: Over the past seven years, did you note an increase in the number of francophone parents seeking English-language education for their children from your school boards?

Mr. Birnbaum: Yes, and I imagine they do the same thing with LEARN. First, you have to remember that the Charter of the French Language is quite complex; there are families where there is a parent or even a grandparent who took schooling in English, and so their children are eligible to go to English schools. Often, native Quebecers are not quite aware of the limits, especially those on francophones in Quebec, because of the Charter of the French Language. We are often asked whether we can accept some young francophones. Among our 105,000 students, a large number, I must acknowledge, speak French once they get home, but study in our schools for the reasons I mentioned before.

Mr. Verrillo: I should add that 10,000 students in French-language schools have an eligibility certificate that would allow them to go to English school. We see an increasing number of young people who, when they turn 18, decide that now that they are adults, they will sign up for vocational training courses, or they want to finish their high school in English. This is not something that is spoken about very often, but the service we provide to young adults may be a service that could be further developed for this type of clientele.

Senator Ringuette: Yes, this could be young people who dropped out for whatever reason, or students who want to do what we call the GED in French.

M. Canuel : Au Québec, les 25 écoles secondaires anglophones qui ont besoin de nos services ne sont pas toutes établies dans les régions éloignées. Trois d'entre elles sont situées sur l'île de Montréal, comme l'école secondaire James Lyng.

En raison du déclin démographique des villes au profit des banlieues, nous constatons très souvent que les grandes écoles secondaires sont fréquentées par peu d'élèves et qu'elles ne peuvent pas embaucher de professeurs de physique ou de mathématiques. Il y a environ 25 écoles secondaires anglophones au Québec, dont une à Gaspé. Près de l'île Bonaventure, 80 élèves anglophones aux niveaux primaires et secondaires ont grand besoin de nos services.

Le sénateur Poirier : Il doit y avoir des élèves de différents niveaux dans les mêmes classes.

M. Canuel : Non, le cours de physique de 5^e secondaire en ligne ne s'adresse qu'aux élèves de 5^e secondaire. Nous devons toutefois offrir une gamme de services suffisante. D'ailleurs, la demande augmente dans bien des écoles situées dans les régions éloignées, où le nombre d'élèves diminue.

[Français]

Le sénateur Ringuette : Depuis les sept dernières années, avez-vous remarqué une augmentation de parents francophones qui demandent à recevoir une éducation en anglais provenant de vos commissions scolaires?

M. Birnbaum : Oui, et j'imagine qu'ils font la même chose auprès de l'organisme LEARN. Dans un premier temps, il faut se rappeler que la Charte de la langue française est assez compliquée; il y a des familles dont un parent ou même un grand-parent a vécu son apprentissage scolaire en anglais et dont les enfants sont donc éligibles à l'éducation à l'école anglaise. Il y a souvent des Québécois francophones de souche qui ne sont pas tout à fait au courant des limites imposées, surtout aux francophones du Québec, en raison de la Charte de la langue française. Nous sommes souvent interpellés afin de savoir si nous pouvons accueillir des jeunes francophones. Un grand nombre d'élèves — il faut le dire — parmi nos 105 000 jeunes parlent le français une fois rendus à la maison, mais étudient dans nos écoles pour les raisons que j'ai mentionné plus tôt.

M. Verrillo : Il faut ajouter que 10 000 élèves fréquentant les écoles francophones ont un certificat d'admissibilité pour fréquenter l'école anglaise. On voit de plus en plus de jeunes qui, rendus à 18 ans, souvent décident qu'ils sont maintenant adultes et ils s'inscrivent à des cours de formation professionnelle ou veulent terminer leurs études secondaires en anglais. C'est quelque chose dont on ne parle pas souvent, mais le service donné à nos jeunes adultes est peut-être un service qu'on pourrait développer davantage pour ce type de clientèle.

Le sénateur Ringuette : Oui, et il pourrait s'agir de jeunes adultes qui ont dû décrocher pour des raisons quelconques ou des gens qui veulent faire ce qu'on appelle le GED en français.

This leads me to a question I want to put to the LEARN representatives. I must admit that I am fascinated by your description of the services you offer. Do you provide second language services to certain francophone school boards? Because there would be a certain amount of language training involved.

Mr. Canuel: The official answer is no.

Senator Ringuette: And what would the unofficial answer be?

Mr. Canuel: Insofar as it does not mean additional costs for us, we give them access to our resources without hesitation.

There is no doubt that our mandate dictates that the funds we receive are to be used to serve the anglophone community, and we cannot devote our funds and our energy to what you describe. However, if there are no additional costs involved for the organization, why not? We try to be democratic in that way.

Ms. Longpré: So there is LEARN on the anglophone side, and on the francophone side, nine years later, they set up the RÉCIT network, the network for new technologies. Certain RÉCIT centres are specialized in different things. And so we are everything to everybody, a little bit like the ADEP at the Department of Education, which acts as a type of department for anglophones, where all of the functions and services are represented. The RÉCIT's mandate is to meet the needs of the francophone population, which mandate they execute quite well, in fact.

Senator Ringuette: Concerning your distance learning programs, delivered by Internet or otherwise, have you received any comments or feedback from high schools or from the students who took these classes from your organization?

[English]

Mr. Canuel: If you go to our site, we have a video about our tutoring online, and you will see some former students who took advantage of the services we have offered.

Now I am praising our organization, but the answer is yes, we have had a lot of positive feedback over the years. We have worked for the tutorial services, because we offer a service that would normally cost parents \$40 or \$50 an hour.

These parents and children come online in the evenings free and they have a teacher. We hire teachers who normally work during the day in elementary or high schools. They come online and they are able to access them. Very often, teachers during the course of the day are overloaded and they have a lot to do. They can come on and get one-on-one tutorial services in real-time, using a Web conferencing platform, and interact with a tutor and get support.

The feedback we have gotten from kids who have gone on to write high school matriculation exams and gone on to CEGEP and university has been very positive and encouraging.

Cela m'amène à poser une question aux représentants de LEARN. Je dois vous avouer que suis fascinée par ce que vous nous avez décrit concernant les services que vous offrez. Offrez-vous des services de langue seconde à certaines commissions scolaires francophones? Parce qu'il y a quand même une certaine formation linguistique.

M. Canuel : La réponse officielle, c'est non.

Le sénateur Ringuette : Et la réponse non officielle, quelle est-elle?

M. Canuel : En autant que cela ne nous engendre pas de coûts supplémentaires, nous allons leur donner accès à nos ressources sans hésitation.

Il est certain que notre mandat et les fonds que nous recevons visent à servir la communauté anglophone et qu'on ne peut pas prendre nos fonds et nos énergies pour cela. Cependant, si cela n'occasionne aucun frais ou coûts supplémentaires pour l'organisme; pourquoi pas? Il faut être plus démocratique en ce sens.

Mme Longpré : Nous avons LEARN du côté anglophone, mais du côté francophone ils ont organisé, il y a près de 9 ans, le réseau RÉCIT : le réseau des nouvelles technologies. Certains centres RÉCIT ont chacun leur spécialité. Alors nous, nous sommes tout pour tout le monde; un petit peu comme l'ADEP qui travaille au ministère de l'Éducation et qui agit à titre de ministère pour les anglophones, où toutes les fonctions et les services sont représentés. Le RÉCIT a pour mandat de subvenir aux besoins de la population francophone, ce qu'ils font d'ailleurs très bien.

Le sénateur Ringuette : Concernant cet apprentissage qui se fait grâce à vos programmes d'apprentissage à distance, par Internet ou autrement, avez-vous reçu des commentaires ou une rétroaction des écoles postsecondaires ou de la part des étudiants ayant vécu cette expérience au sein de votre organisme?

[Traduction]

M. Canuel : Sur notre site, vous pouvez consulter une vidéo concernant le tutorat en ligne. On peut y voir d'anciens élèves qui ont profité de nos services.

Je suis en train de vanter notre organisation, mais oui, nous avons en effet reçu beaucoup de commentaires positifs au fil des ans. Nous avons fait la promotion des services tutoriels, qui coûteraient 40 ou 50 \$ de l'heure aux parents en temps normal.

Les parents et les élèves accèdent aux ressources en ligne le soir et disposent des services d'un enseignant. En général, nos professeurs travaillent dans les écoles primaires et secondaires et, très souvent, ils sont surchargés durant la journée. Les parents et les élèves ont accès à des services tutoriels personnalisés en ligne. À l'aide d'une plateforme de conférence sur Internet, ils peuvent interagir avec le tuteur et obtenir son appui.

Les élèves qui ont passé leurs examens officiels du secondaire et qui sont au cégep et à l'université nous ont émis des commentaires très positifs et encourageants.

Senator Ringuette: That is feedback from your students. However, in regard to post-secondary education establishments, have they voiced a difference in terms of the success rate for the adaptability of that student regarding the new post-secondary institution they are in?

Mr. Canuel: We have not really gotten feedback in that context per se, no.

Senator Ringuette: I will give you my feedback. I am extremely impressed. In 45 minutes, you have shown us all the great stuff about LEARN. I have one question. What is the pitfall? Are there any dangers?

Mr. Verrillo: Can I answer that as a politician?

Senator Ringuette: You are in front of just politicians here.

Mr. Verrillo: Most of the people here are salaried employees. I am the only one that does not receive a salary. We are looking at everything in Quebec, just like I am sure you are looking at everything here in Ottawa. With something is wonderful as that, the moment you cut funding, you cut service. We are dealing with this at every school board in Quebec right now. You cannot trim more than the bone. There is nothing left.

Senator Ringuette: You are talking about funding to keep up the service.

Mr. Verrillo: The funding for LEARN comes directly from Ottawa.

Mr. Canuel: Part of it.

Mr. Verrillo: Yes.

Mr. Birnbaum: As an essential intervention for the interests of this committee, I think we would be obliged to talk about that portion of the funding that does come through the entente Quebec-Canada and to underline it. We are told not to worry, but we will keep worrying until it is absolutely clear to us that we do not have to worry. There is always a possibility in the current context, since education is provincial jurisdiction, that such agreements could become simply contribution agreements. We would want to deposit officially with this committee what a huge disaster that would spell for Quebec's English-speaking minority communities, as one example. There are many others with respect to health care and so on. With the greatest respect to our Quebec government, should those funding programs become simply contribution agreements, we are then left without meaningful federal protections that are supposed to be afforded us by the Constitution and the Official Languages Act. That would be our overall concern with respect to the maintenance of these important programs.

Senator Ringuette: Thank you.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: So that means you do not receive funds directly. The funds go to the department in Quebec and then they are distributed to you, correct?

Le sénateur Ringuette : Ce sont les commentaires des élèves, mais les écoles secondaires ont-elles remarqué une différence dans le taux d'adaptation des élèves qui passent au niveau postsecondaire?

M. Canuel : Non, nous n'avons pas reçu de commentaires à ce propos.

Le sénateur Ringuette : Pour ma part, je suis extrêmement impressionnée. En 45 minutes, vous nous avez montré tous les aspects positifs de LEARN. Cela dit, y a-t-il des inconvénients?

M. Verrillo : Puis-je aborder le sujet sous l'angle de la politique?

Le sénateur Ringuette : Tous les membres du comité sont des politiciens.

M. Verrillo : La plupart des gens qui travaillent dans les commissions scolaires sont des salariés. Je suis le seul qui ne reçoit pas de salaire. Nous examinons toutes les options au Québec, comme vous le faites sûrement à Ottawa. Si on réduit le financement, on réduit les services. Nous le constatons dans toutes les commissions scolaires au Québec, à l'heure actuelle. Nous ne pouvons plus supprimer de ressources.

Le sénateur Ringuette : Vous parlez du financement pour maintenir les services.

M. Verrillo : Les fonds versés à LEARN viennent directement d'Ottawa.

M. Canuel : Seulement une partie.

M. Verrillo : Oui.

M. Birnbaum : Je pense qu'il faut parler des fonds venant de l'entente Canada-Québec. On nous dit de ne pas nous inquiéter, mais nous serons inquiets jusqu'à ce que la question soit tirée au clair. Étant donné que l'éducation est un champ de compétence provincial, les ententes pourraient devenir de simples ententes de contribution. Il s'agirait d'une catastrophe pour les communautés minoritaires anglophones du Québec, sans parler de la question des soins de santé, et cetera. Avec tout le respect que nous devons au gouvernement du Québec, si les programmes de financement ne devenaient que de simples ententes de contribution, nous n'aurions plus les protections fédérales dont nous devons bénéficier en vertu de la Constitution et de la Loi sur les langues officielles. C'est notre grande préoccupation, concernant le maintien de ces importants programmes.

Le sénateur Ringuette : Merci.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Cela veut dire que vous ne recevez pas directement les fonds. Cela va au ministère à Québec et ensuite ils vous les distribuent, n'est-ce pas?

Mr. Birnbaum: There are two essential aspects to the current system. First, under the five-year agreement, which governs a rather large sum as you know, the majority of the funds, that is to say at least 75 per cent, is duly — I should point out — entrusted to the Government of Quebec to manage two school networks, the anglophone one and the francophone one.

The remaining 25 per cent — although the figures may not be quite accurate — is allocated to the program that funds LEARN, and all sorts of pedagogical aids, additional services for special needs students, all manner of programs that make access to public education equitable for the anglophone minority.

The other thing that would be jeopardized if the bilateral agreement were turned into a contribution agreement would be the consultation whereby our directors general and other stakeholders in the anglophone community are consulted on the distribution of funds. We have had and have our word to say on the percentage of funds given to LEARN — we sit on the LEARN board of directors also. As for the part of the funding that comes from the federal government, this too is subject to consultation at a certain point, and we get to have our say, as do other stakeholders in the anglophone community.

Senator Fortin-Duplessis: When we held our hearings in Quebec and had a look at what was happening in the anglophone community, we often heard English-speakers tell us that they were not certain they had received the funds they were entitled to. Have you seen anything along those lines? I see you laughing; in any case we heard this often, and our chair can attest to that.

Mr. Birnbaum: That is why I thought I would mention the consultation aspect. Insofar as we are concerned, and we speak on behalf of the elected representatives who manage all of the public education expenditures, I do not think our reply would be that we are kept out of the process. What is always difficult is to see the vast majority of funds, as I said, being allocated directly to the Government of Quebec. By the same token, where discretionary budgets are concerned, I must say that we are consulted in a fairly transparent and regular way.

Senator Losier-Cool: Bravo.

Senator Fortin-Duplessis: That is positive. Thank you very much.

Ms. Longpré: The greatest danger is having this sword of Damocles over our heads regarding the uncertainty. In education, like everywhere else, we know the number of students we will have in a few years. We know where we are going with the new technologies, and we know what tomorrow's needs will be. But not knowing how much money we will have to invest in development, in the training of our teachers, for instance, is a big contingency. The uncertainty is almost worse than not having the funds.

M. Birnbaum : Il y a deux aspects essentiels au régime actuel. Dans un premier temps, et c'est un montant très important, comme vous le savez, dans l'entente de cinq ans, la majorité, c'est-à-dire au moins 75 p. 100, est en bonne et due forme, il faut le dire, confiée au gouvernement du Québec pour gérer deux réseaux d'écoles, anglophone et francophone.

Les 25 p. 100 restant — bien que le chiffre risque de ne pas être correct — sont alloués au programme qui finance LEARN et qui finance toutes sortes d'aides pédagogiques, de services complémentaires pour les élèves en difficulté d'apprentissage, toutes sortes de programmes qui font en sorte que l'accès est équitable pour la minorité anglophone en ce qui a trait à l'éducation publique.

L'autre chose qui serait très en péril si l'entente bilatérale était mutée en accord de contribution, c'est le volet de consultation, dans lequel notre table des directeurs généraux et d'autres instances de la communauté anglophone sont consultées sur la répartition de fonds. Nous avons eu et nous avons notre mot à dire sur le pourcentage d'argent qui est confié à LEARN — nous sommes au conseil d'administration de LEARN également. En ce qui a trait aux portions de financement allouées par le gouvernement fédéral, cela passe à un moment donné, à l'étape de la consultation, devant nous et d'autres instances de la communauté anglophone.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Quand nous avons tenu nos audiences, quand nous sommes allés au Québec pour vérifier ce qui se passait au niveau de la communauté anglophone, nous avons souvent entendu les anglophones nous dire qu'ils n'étaient pas certains d'avoir eu les fonds qu'ils devaient avoir. Vous n'avez rien constaté de cet ordre? Je vous vois rire; en tout cas nous l'avons entendu souvent, madame la présidente peut en témoigner.

M. Birnbaum : C'est pourquoi je me suis permis de parler du volet de consultation. En ce qui nous concerne, il faut dire que nous parlons au nom des élus au suffrage universel qui gèrent toutes les dépenses en éducation publique, je ne crois pas que notre réponse serait que nous sommes écartés du processus. Ce qui est toujours difficile, c'est de voir, comme je l'ai dit, la vaste majorité de ces fonds alloués directement au gouvernement du Québec. En même temps, en ce qui a trait aux budgets discrétionnaires, nous sommes consultés de façon assez transparente et régulière.

Le sénateur Losier-Cool : Bravo.

Le sénateur Fortin-Duplessis : C'est positif. Merci beaucoup.

Mme Longpré : Le plus grand danger c'est d'avoir cette épée de Damoclès qui est de ne pas savoir. En éducation, comme partout ailleurs, on sait le nombre d'étudiants qui vont nous arriver dans quelques années. On sait où on s'en va avec les nouvelles technologies, on sait quels sont les besoins de demain. Et ne pas savoir combien d'argent on aura à investir dans le développement, dans la formation pédagogique de nos professeurs par exemple, c'est un gros danger. Ne pas savoir, c'est presque pire que de ne pas avoir.

The Chair: If there are no other questions, I would have a brief request for clarification to put to you. Is it true that approximately 70 per cent of the English-speaking community resides in Montreal and about 30 per cent lives outside of Montreal?

Mr. Canuel: That is quite precisely the case, yes.

The Chair: And how many of the schools would be in surrounding areas, as opposed to right in Montreal?

Mr. Birnbaum: The number is probably similar to the percentages you have just quoted. It would probably be approximately 250 for Montreal.

[English]

Mr. Canuel: We actually have more off island than we do on island, because the on-island schools tend to be bigger, and we have a lot of small schools.

[Translation]

The Chair: If you have additional information on that, could you send it to our clerk?

I thank you sincerely for your presentations and also for the discussion between you and the members of the committee. It was very interesting and I would say impressive to hear about everything that is going on.

I want to congratulate you, and I thank you for having come to meet us.

Ms. Longpré: If you would like us to come back to show you our platform and how the teachers and students manage it, it would be our pleasure, it would be a pleasant afternoon.

The Chair: Thank you very much. We will conclude on those words, colleagues, and the meeting is adjourned.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Monday, June 4, 2012

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5:05 p.m. to study CBC/Radio-Canada's obligations under the Official Languages Act and some aspects of the Broadcasting Act, as well as the use of the Internet, new media and social media and the respect for Canadians' language rights.

Senator Maria Chaput (*Deputy Chair*) in the chair.

The Chair: I call the meeting to order.

I would like to welcome you to this meeting of the Standing Senate Committee on Official Languages. I will introduce myself: I am Senator Maria Chaput from Manitoba, and I am the committee chair. Before introducing the witnesses appearing today, I would ask the committee members to introduce themselves.

La présidente : S'il n'y a pas d'autres questions, j'ai une précision très brève à demander. Est-il vrai qu'environ 70 p.100 de la communauté anglophone résiderait à Montréal et qu'environ 30 p. 100 résiderait à l'extérieur de Montréal?

M. Canuel : C'est quand même assez précis, oui.

La présidente : Et dans le cas de vos écoles, quel nombre de ces écoles serait en région, à comparer à Montréal?

M. Birnbaum : Le nombre refléterait probablement les pourcentages que vous venez de dire. Ce serait probablement environ 250 pour Montréal.

[Traduction]

M. Canuel : En fait, il y a plus d'écoles à l'extérieur de l'île de Montréal, parce que les écoles sur l'île sont en général plus grandes. Nous nous occupons de bon nombre de petites écoles.

[Français]

La présidente : Si vous avez de l'information additionnelle à cet égard, pourriez-vous la faire parvenir à notre greffière?

Je vous remercie sincèrement pour vos présentations et aussi pour la discussion qui a eu lieu entre vous et les membres du comité. Ce fut très intéressant et même impressionnant de voir tout ce qui se passe.

Je tiens à vous féliciter et je vous remercie d'être venus nous rencontrer.

Mme Longpré : Si vous souhaitiez que nous revenions pour vous montrer notre plate-forme et comment les élèves et les enseignants gèrent cela, cela nous ferait plaisir, cela ferait une belle après-midi.

La présidente : Merci beaucoup. Sur ce, chers collègues, la séance est levée.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le lundi 4 juin 2012

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 h 5, pour étudier les obligations de CBC/Radio-Canada en vertu de la Loi sur les langues officielles et de certains aspects particuliers de la Loi sur la radiodiffusion ainsi que l'utilisation d'Internet, des nouveaux médias, des médias sociaux et le respect des droits linguistiques des Canadiens.

Le sénateur Maria Chaput (*vice-présidente*) occupe le fauteuil.

La présidente : Je déclare la séance ouverte.

Je vous souhaite la bienvenue à cette réunion du Comité sénatorial permanent des langues officielles. Je me présente, je suis la sénatrice Maria Chaput du Manitoba, présidente du comité. Avant de présenter les témoins qui comparaissent aujourd'hui, j'invite les membres du comité à se présenter.

Senator Comeau: Senator Gerald Comeau, from Nova Scotia.

Senator Fortin-Duplessis: Suzanne Fortin-Duplessis, from Quebec.

Senator Poirier: Senator Rose-May Poirier, from New Brunswick.

Senator Tardif: Claudette Tardif, from Alberta.

Senator Segal: Hugh Segal, from Ontario.

The Chair: The committee is continuing its studies on the use of the Internet, new media and social media and the respect for Canadians' language rights and on CBC/Radio-Canada's obligations under the Official Languages Act and some aspects of the Broadcasting Act.

The committee is interested in the point of view of francophone arts and culture organizations in the context of its two studies, and we are pleased to welcome three representatives from the Fédération culturelle canadienne-française.

We have with us Marie-Claude Doucet, president, Éric Dubeau, executive director of the Collège Éducentre, and Simone Saint-Pierre, chief of communications.

Thank you for accepting the invitation to appear before the committee. A representative for the Alliance des producteurs francophones du Canada was supposed to appear today but was not available. I think you arranged with the alliance's representative to say a few words on its behalf.

Please go ahead with your presentation, and the senators will ask questions afterwards.

Marie-Claude Doucet, President, Fédération culturelle canadienne-française: Madam Chair, as you mentioned, I am here today with Éric Dubeau, executive director of the Collège Éducentre, and Simone Saint-Pierre, chief of communications of the FCCF, who will help me during the period of questions.

Thank you for taking the time to hear the position of our organizations on your two topics of study, CBC/Radio-Canada and the use of the Internet, new media and social media in the context of the respect of the language rights of Canada's official language minorities.

The FCCF is a national organization, and its mission is to promote the cultural and artistic expression of Acadian and francophone communities. It brings together representatives of national groups in theatre, publishing, singing, music, media arts, visual arts and one broadcasting network group, as well as representatives from 11 provinces and territories in Canada dedicated to cultural development.

The FCCF also represents two alliances: one that groups together three regional performing arts broadcasting networks, and one for the Canadian francophonie radio communities.

Le sénateur Comeau : Sénateur Gerald Comeau de la Nouvelle-Écosse.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Suzanne Fortin-Duplessis de Québec.

Le sénateur Poirier : Sénatrice Rose-May Poirier du Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Tardif : Claudette Tardif de l'Alberta.

Le sénateur Segal : Hugh Segal de l'Ontario.

La présidente : Le comité poursuit ses études sur l'utilisation d'Internet et des médias sociaux et le respect des droits linguistiques des Canadiens et sur les obligations de Société Radio-Canada en vertu de la Loi sur les langues officielles et de certains aspects particuliers de la Loi sur la radiodiffusion.

Le comité s'intéresse au point de vue d'organismes francophones du milieu des arts et de la culture dans le cadre de ses deux études et c'est avec plaisir que nous accueillons trois représentants de la Fédération culturelle canadienne-française.

Nous avons avec nous Mme Marie-Claude Doucet, présidente, M. Éric Dubeau, directeur général du Collège Éducentre et Mme Simone Saint-Pierre, chef des communications.

Merci mesdames et monsieur d'avoir accepté l'invitation de comparaître devant le comité. Une représentante de l'Alliance des producteurs francophones du Canada devait également comparaître avec vous aujourd'hui, mais n'est plus disponible. Je crois que vous vous êtes entendus avec la représentante de l'Alliance pour dire quelques mots en son nom.

Je vous invite donc à prendre la parole et les sénateurs suivront par la suite avec des questions.

Marie-Claude Doucet, présidente, Fédération culturelle canadienne-française : Madame la présidente, je suis en compagnie, comme on vous l'a mentionné, de M. Éric Dubeau, directeur général du Collège Éducentre et de Mme Simone Saint-Pierre, chef des communications de la FCCF qui m'appuieront pendant la période des questions.

Nous vous remercions de prendre le temps d'entendre la position de nos organismes sur vos deux sujets d'étude soit CBC/Radio Canada et l'utilisation de l'Internet, des nouveaux médias et des médias sociaux dans le contexte du respect des droits linguistiques des minorités des langues officielles du Canada.

La FCCF est un organisme national dont la mission est de promouvoir l'expression artistique et culturelle des communautés francophones et acadienne. Elle réunit des représentants de regroupements nationaux en théâtre, en édition, en chanson musique, en art médiatique, en art visuel et un regroupement de réseau de diffusion ainsi que des représentants des 11 provinces et territoires du Canada voués au développement culturel.

La FCCF représente aussi deux alliances : l'un regroupant trois réseaux régionaux de diffusion des arts de la scène, et l'autre regroupant les radios communautaires de la francophonie canadienne.

The FCCF includes 22 member organizations and speaks on behalf of some 3,000 artists, 33 community radio stations, 150 arts and cultural development organizations working in over 250 francophone and Acadian communities across the country.

For over 35 years, the FCCF has been representing the points of view and the voices of a pan-Canadian network of organizations committed to cultural and artistic development from Moncton to Vancouver and from Windsor to Yellowknife.

We have read the mandate and objectives of your studies. First, we will respond briefly to your questions on CBC/Radio-Canada and, then, to your questions on the Internet and social media.

First, though, let us recall that, for a number of our communities, the only conventional television station available in French is Radio-Canada. Radio-Canada's regional stations play an important role in the development of our communities by creating partnerships, among other things. For example, some stations sign on as producers and broadcast shows, arts and culture projects and neighbourhood events that are significant for the community. A number of these partnerships have directly benefited the artists by providing them greater promotion and visibility of their work in the media regionally and sometimes even interprovincially and nationally.

What comes to mind includes the broadcast of *Gala des prix Trille Or*, the show *Des rencontres qui chantent* and the performance of *Les Éloizes*, and those are just a few of the events that directly profited from those partnerships. The partnerships with independent producers are also beneficial to the development of the entire franco-Canadian cultural industry, and particularly to the development of television production. Moreover, let us note that these partnerships encourage us to keep artists and cultural workers in our communities and prevent the exodus of talent to the large centres, an issue that is particularly problematic in the Canadian francophone community.

The positions created by the various regional Radio-Canada stations enable francophones to work in French in the regions, where it is sometimes difficult to find a job in French.

In addition, these positions are often held by young people and, as a result, these jobs are also an opportunity to train the next generation. Producers working in our communities are the first artists to participate fully in diversifying regional programming by producing content that is reflected in the communities served.

In fact, independent producers in our regions enjoy strong regional roots and significant public support. The SRC, the producers and the government have a vested interest in maintaining the partnerships already developed since Canadians are demanding more and more high-quality local content and

La FCCF regroupe 22 organismes membres et parle au nom de quelque 3000 artistes, 33 radios communautaires, 150 organismes artistiques et de développement culturel qui oeuvrent dans plus de 250 communautés francophones et acadienne partout au pays.

Depuis plus de 35 ans, la FCCF rassemble les points de vue et les voix d'un réseau pancanadien d'organismes voués au développement culturel et artistique de Moncton à Vancouver et de Windsor à Yellowknife.

Nous avons bien lu le mandat de vos études ainsi que les objectifs de celles-ci. Nous répondrons d'abord brièvement à vos questions sur CBC/ Radio-Canada et ensuite sur celles d'Internet et les médias sociaux.

Rappelons tout d'abord que pour plusieurs de nos communautés, la seule télévision conventionnelle disponible en français est celle de Radio-Canada. Les stations régionales de Radio-Canada jouent un rôle important dans le développement de nos communautés, entre autres en développant des partenariats. Par exemple, certaines stations s'engagent comme producteurs et diffusent des émissions, des projets artistiques et culturels et des événements rassembleurs et significatifs pour la communauté. Plusieurs de ces partenariats ont directement bénéficié aux artistes en augmentant le rayonnement et la visibilité de leur œuvre dans les médias à l'échelle régionale et parfois même interprovinciale et nationale.

On peut penser, entre autres, à la diffusion du *Gala des prix Trille Or*, du spectacle *Des rencontres qui chantent* et de la soirée *Les Éloizes* pour ne nommer que quelques-uns des événements qui ont directement profité de ces partenariats. Les partenariats avec des producteurs indépendants ont aussi un effet bénéfique sur le développement de l'ensemble de l'industrie culturelle franco-canadienne et particulièrement sur celle de la production télévisuelle. Notons d'ailleurs que ces partenariats favorisent notamment la rétention des artistes et des travailleurs culturels dans nos communautés et évite l'exode des talents vers les grands centres, un enjeu particulièrement problématique dans la francophonie canadienne.

Les postes créés par les diverses stations régionales de Radio-Canada permettent aux francophones de travailler en français dans des régions où il est parfois difficile de trouver un emploi en français.

De plus, les emplois ainsi créés sont souvent occupés par les jeunes et en ce sens, ces emplois servent aussi d'occasion de formation de la relève. Les producteurs œuvrant dans nos communautés sont les premiers artisans à participer pleinement à la diversification de la programmation régionale en produisant des contenus qui trouvent un écho auprès des communautés desservies.

En effet, les producteurs indépendants dans nos régions jouissent d'un ancrage régional fort et d'une grande adhésion du public. La SRC, les producteurs et le gouvernement ont tout intérêt à ce que les partenariats déjà développés se maintiennent à l'avenir puisque les Canadiens exigent de plus en plus un contenu

since the partnerships are a step in the right direction for the production of content that is both high-end and reflective of our communities.

Although the partnerships have already been developed, they are fragile. To stabilize those partnerships and safeguard their future, it would be good to establish standards requiring the SRC to create partnerships, which is what we wanted to recommend to the CRTC a few weeks ago during our appearance to renew the LPIF.

We think it seems necessary for the cultural development of our communities that francophones throughout Canada see themselves on the small screen, in documentaries that demystify the issues specific to Canadian francophonie and in television series that focus on the talents in our communities or on local news that strongly reflect our communities.

Broadcasting many types of programs encourages the diversity of voices that francophones have access to in Canada. Of course, work on regional stations is well under way, but it must continue.

Everything, or almost everything, remains to be done to create content that reflects the reality of our communities in the network programs produced in Montreal.

Please allow us now to share with you our reaction to the action plan that Radio-Canada presented after the federal budget cuts were announced in March 2012.

First, let us point out that we are delighted that Radio-Canada is maintaining the objective it set out in its 2010-2015 strategic plan to invest more in the regions. However, Radio-Canada has already announced that it intends to review its role with respect to the cultural partnership that we just mentioned. That could drastically reduce the broadcasting of concerts and have a harmful effect on the broadcasting of works by franco-Canadian artists, particularly emerging artists.

In fact, the cuts in the regions will account for only 20 per cent of the cuts. We still have some concerns that we would like to bring to your attention and that we hope to illustrate with two specific cases.

First, in Saskatchewan, we know that, this year, the Conseil culturel fransaskois did not get its partnership agreement with Radio-Canada signed to broadcast certain shows and a musical gala.

In the past, this agreement was systematically renewed in March every year. In Saskatchewan, we have also learned that Radio-Canada Saskatchewan's only francophone station for regional communications will disappear because of the budget restrictions announced on March 29. And rumours are circulating that the station is trying to sell its mobile studio for recording programs remotely.

local de qualité et puisque les partenariats sont un pas dans la bonne direction pour la production de contenu à la fois de haute gamme et à l'image de nos milieux.

Bien que les partenariats soient déjà développés, ceux-ci sont fragiles. Afin de pouvoir stabiliser ces partenariats et leur assurer un avenir, il serait souhaitable d'instaurer des normes exigeant que la SRC entreprenne des partenariats; ce que nous avons d'ailleurs recommandé au CRTC il y a quelques semaines lors de notre comparution pour le renouvellement du FAPL.

Il nous semble nécessaire pour l'essor culturel de nos communautés que les francophones partout au Canada se reconnaissent au petit écran autant dans des documentaires qui viennent démystifier des enjeux propres à la francophonie canadienne que dans les téléseries, qui misent sur les talents issus de nos communautés ou encore des nouvelles locales bien branchées à l'image de nos collectivités.

La diffusion de multiples genres d'émissions favorise la diversité des voix auxquelles les francophones ont accès au Canada. Certes le travail pour ce qui est des stations régionales est bien amorcé, mais il doit se poursuivre.

Tout reste à faire ou presque pour les contenus reflétant la réalité de nos communautés dans les émissions réseau produites à Montréal.

Permettez-nous maintenant de partager avec vous notre réaction quant au plan d'action que Radio-Canada a mis de l'avant après l'annonce des compressions du Budget fédéral de mars 2012.

D'abord, soulignons que nous nous réjouissons du fait que Radio-Canada maintienne l'objectif qu'elle s'était fixé dans sa planification stratégique 2010-2015 d'investir davantage dans les régions. Toutefois, Radio-Canada a déjà annoncé son intention de revoir son rôle en ce qui a trait au partenariat culturel que nous invoquions tantôt. Ce qui pourrait réduire radicalement la diffusion de concerts sur les ondes, et avoir un effet néfaste sur la diffusion d'œuvres d'artistes franco-canadiens particulièrement en ce qui a trait aux artistes émergents.

En effet, les compressions en région ne comptent que pour 20 p. 100 de la mise en œuvre des coupes. Nous avons tout de même certaines inquiétudes que nous aimerions porter à votre attention et que nous souhaitons illustrer par deux cas particuliers.

D'abord, en Saskatchewan, nous savons que le Conseil culturel fransaskois n'arrive pas à faire signer cette année son entente de partenariat avec Radio-Canada pour la diffusion de certains spectacles et d'un gala de la chanson.

Par le passé, cette entente se renouvelait systématiquement en mars de chaque année. De plus, dans cette province, on vient d'apprendre que le seul poste francophone aux communications régionales de Radio-Canada Saskatchewan disparaîtra en raison des restrictions budgétaires annoncées le 29 mars. Puis des rumeurs circulent selon lesquelles la station tente de vendre son studio mobile qui permet l'enregistrement d'émissions à distance.

In light of these bits of information that continue to trickle in, we are eagerly awaiting specifics that will help us better understand the extent of the damage stemming from implementing the cuts on regional stations.

The second case we would like to tell you about is a situation in Yellowknife. A member of the FCCF, the Association franco-culturelle de Yellowknife is responsible for an analogue antenna that broadcasts the Radio-Canada signal in that part of the country. A new antenna is needed to meet the new digital standards imposed by the CRTC. This small association has neither the technical nor the financial wherewithal to install the antenna.

Radio-Canada's plan for budget cuts means that the move to digital antennas will be slow. Since it is in a remote area and since the francophone market is small, Radio-Canada is slow to provide concrete support to the Yellowknife association.

You will understand that we think that it would be deplorable if francophones in the north did not have access to a digital signal, as listeners in Canada's various other regions do.

We could go on about Radio-Canada, but now we would like to talk to you about the Internet, new media and new technologies, as well as some of the impacts of digitization on arts and culture.

First, let us say that the effect of digitization on arts and culture is being felt at all points on the cultural continuum: during creation, broadcast, distribution and reception of the work by the public. So we can say that all stakeholders in the cultural continuum are involved in one way or another in this technological revolution.

Before giving you a few specific examples of how our members are using the Internet and the challenges they are encountering, we would first like to make a few general observations. As you know, the World Wide Web continues to be dominated by English, and it is sometimes difficult to assert yourself as a minority and to distinguish yourself as a francophone in this sea of information. This is especially true in that many of the organizations we work with have few financial and human resources to dedicate to it. It is a big challenge because the Web is growing quickly and it is difficult to follow all the new trends. As soon as new strategies are developed, they quickly become outdated, sometimes even before they have been fully implemented.

Training human resources capable of responding in French to all the demands of technological innovations needed to be on the Web is also a daily challenge that our arts and culture organizations face. This shortage has only gotten worse since the francocommunautés virtuelles program was ended in 2008,

Devant ces quelques renseignements que nous continuons d'obtenir au compte-gouttes, nous attendons avec impatience les précisions qui permettront de mieux comprendre l'ampleur des dégâts découlant de l'opérationnalisation des coupes pour les stations régionales.

Le deuxième cas sur lequel nous désirons vous entretenir est une situation à Yellowknife. Un membre de la FCCF, l'Association franco-culturelle de Yellowknife est responsable d'une antenne analogique qui diffuse le signal de Radio-Canada dans ce secteur du pays. Cette antenne doit être changée afin de répondre aux nouvelles normes numériques imposées par le CRTC. Cette petite association n'a ni les compétences techniques ni le financement pour procéder à la mise à niveau de cette antenne.

Le plan d'opérationnalisation des coupes de Radio-Canada indique que le changement des antennes se fera au ralenti. Comme elle œuvre dans une région éloignée et par surcroît où le marché francophone est petit, Radio-Canada tarde à appuyer concrètement l'association à Yellowknife.

Vous comprendrez que nous sommes d'avis qu'il serait déplorable que les francophones du Nord n'aient pas accès à un signal numérique au même titre que les auditeurs dans diverses autres régions du Canada.

On pourrait en dire encore beaucoup au sujet de Radio-Canada, mais pour l'instant, nous désirons vous parler d'Internet, des nouveaux médias et des nouvelles technologies, ainsi que certains des impacts du numérique sur les arts et la culture.

Précisons tout d'abord que les effets du numérique sur les arts et la culture se font sentir à toutes les étapes du continuum culturel, soit la création, la diffusion, la distribution et lors de la réception de l'œuvre par le public. On peut donc dire que tous les acteurs du continuum culturel sont interpellés d'une façon ou d'une autre par cette révolution technologique.

Avant de vous donner quelques exemples précis de la façon dont nos membres utilisent Internet et des défis qu'ils rencontrent, nous désirons d'abord dresser quelques constats généraux. Comme vous le savez, la toile mondiale reste un endroit dominé par l'anglais et il est parfois difficile de s'affirmer comme minorité et de se distinguer comme francophone dans cette mer d'informations. Ceci est d'autant plus vrai que nombre de nos organismes avec qui nous travaillons ont peu de ressources financières et humaines à y consacrer. Le défi est de taille puisque le Web évolue rapidement et qu'il est difficile de suivre toutes les nouvelles tendances. Dès que l'on développe des nouvelles stratégies, elles deviennent rapidement désuètes et ce, parfois même avant la fin de leur mise en œuvre.

La formation des ressources humaines capables de répondre en français à toutes les demandes d'innovations technologiques nécessaires pour se distinguer sur le Web fait aussi partie des défis quotidiens auxquels font face nos organismes artistiques et culturels. Cette pénurie ne fait que s'accroître depuis la

and the Canada interactive fund was abolished, which happened recently as a result of the cuts announced in the March 29 budget.

Without funding from those programs, it will be almost impossible for the organizations to keep up with the world of new media and to continue to be present on the Web, social networks and mobile applications. Furthermore, rolling out multiplatform content is another challenge, both for organizations and artists.

Last year, the Conseil provincial des sociétés culturelles du Nouveau-Brunswick launched a virtual ticket office as a result of funding from the Canada interactive fund, among other things. But given that the program has been abolished, this wonderful initiative will not receive support in the future. The first implementation phase has been completed, but without ongoing support, the future of this tool, which is very useful for the artists, broadcasters and residents of New Brunswick, is in no way guaranteed.

We are touching here on a critical issue for the stakeholders in arts and culture in francophone Canada. To create strategic projects, which have a lasting impact and true multiplier effects, it is important to be able to count on public support at various stages of the project. As a result, the developers of these projects have to be able to count on stable, ongoing and sufficient funding, without which the best efforts will be doomed to failure, despite their expertise and dedication.

The Web is a collaborative platform that sometimes makes it possible to reduce the isolation of our communities and that ensures that artists and cultural stakeholders can establish an ongoing and active dialogue with their audience. For some, the Web encourages innovative and more accessible practices, especially with respect to cultural mediation. Combined with cutting-edge communication and promotion strategies, we can mention a few success stories. Among others, singers Geneviève Toupin and Lisa LeBlanc come to mind. They have effectively used social networks to increase their sales and their ties to potential broadcasters who would buy their shows.

The Alliance nationale de l'industrie musicale and the Alliance des radios communautaires du Canada also come to mind. They developed a website for community radio stations to make the recordings of Canadian francophone singers and musicians more accessible.

ANIM also developed a playlist on YouTube to boost the number of clicks on videos by artists from our communities. These are a few examples that show that our members are already successful at using the Internet and new media to encourage access to the arts and culture of the Canadian francophone community.

disparition, en 2008, du programme Francocommunautés virtuelles et du Fonds interactif du Canada, abolis tout dernièrement dans la mise en œuvre des coupures amorcées par le budget du 29 mars.

Sans le financement qu'offraient ces programmes, il sera quasi impossible pour les organismes de suivre le rythme de l'univers des nouveaux médias et de continuer de performer autant sur le Web, les réseaux sociaux et les applications mobiles. Qui plus est, le déploiement de contenu multiplateforme est aussi un réel défi, tant pour les organismes que pour les artistes.

L'année dernière, le Conseil provincial des sociétés culturelles du Nouveau-Brunswick lançait une billetterie virtuelle grâce, entre autres, au financement du Fonds interactif du Canada. Or, vu l'abolition du programme, cette merveilleuse initiative ne pourra pas bénéficier d'appui à l'avenir. La première phase d'implantation est complétée, mais sans appui continu, l'avenir de cet outil, grandement utile pour les artistes, diffuseurs et citoyens du Nouveau-Brunswick, n'est nullement assuré.

Nous touchons ici à un enjeu critique pour les intervenants en art et culture de la francophonie canadienne. Pour porter des projets structurants, qui ont un impact durable et des effets multiplicateurs véritables, il faut pouvoir compter sur l'appui public à différentes étapes du projet. Ainsi, il faut que les porteurs de tels projets puissent compter sur du financement stable, récurrent et suffisant, sans quoi, malgré leur expertise et leur dévouement, les meilleurs efforts seront voués à l'échec.

Le Web est une plateforme collaborative qui permet parfois de diminuer l'effet d'isolement de nos communautés et qui fait en sorte que les artistes et les intervenants culturels puissent établir un dialogue soutenu et actif avec leur public. Pour certains, le Web favorise des pratiques innovatrices et plus accessibles, surtout au niveau de la médiation culturelle. Combinées avec des stratégies de communication et de promotion de la dernière heure, on peut parler ici d'histoires à succès. Pensons, entre autres, aux artistes en chanson, Geneviève Toupin et Lisa LeBlanc, qui ont utilisé efficacement les réseaux sociaux pour augmenter leurs ventes, mais aussi leurs liens avec des diffuseurs potentiels qui achèteraient leur spectacle en tournée.

Nous pensons aussi à l'Alliance nationale de l'industrie musicale et à l'Alliance des radios communautaires du Canada qui ont développé un site Web réservé aux radios communautaires afin de rendre plus accessibles les enregistrements des artistes en chanson et en musique de la francophonie canadienne.

L'ANIM a aussi développé une liste de diffusion, sur YouTube, pour mousser les clics de vidéos d'artistes de nos communautés. Ce sont quelques exemples parmi plusieurs autres, qui démontrent que nos membres réussissent déjà à miser sur l'Internet et les nouveaux médias afin de favoriser l'accès aux arts et à la culture de la francophonie canadienne.

But there are still many challenges. Artists must now spend more time on promoting themselves, which gives them less time to create. Singers must sell 20 times more than before to earn the same amount of money, especially if they sell fewer and fewer albums, but more single songs.

The business model has completely changed and now involves monetization of content available online. But in our communities, artists who are members of the APCM offer more than 90 per cent of their product using more traditional distribution methods. This means record stores, sales during events, and so on. This is not at all consistent with the new habits of consumers who buy 90 per cent of their products online. Without adequate public funding to roll out a strategy to support artists and their team, it will be very difficult to meet the new expectations of the market.

Young visual artists, such as Dominique Rey, from Manitoba, who have many international contacts, use the Web, among other things, to keep in contact with artists around the world. A number of artists' centres use the Web in innovative ways to promote their activities. We might think here of the Taupe collective in New Brunswick, and La Manivelle of St. Mary's Bay, that maintain very active blogs. Since the Web knows no bounds, these new approaches sometimes foster the development of wider audiences, both in Canada and abroad. But these are exceptional examples, and we must note that our artists are at the crossroads and we want them to enter the digital world quickly.

As for film and television, the digital era has been affecting production since 1990. However, this sector has only recently been able to see how the Web can shake up business models and practices when it comes to distribution and operations.

Small, more local intermediaries, such as independent cinemas and small video distributors, which were more sensitive to the demands of artists in official language minority communities are often wiped out by the big players. Service providers like Rogers, Bell and Vidéotron are now becoming full-fledged players in the distribution and broadcasting chain, and their business plans do not necessarily have the good of the small communities at their centre.

The vertical integration of the communications industry focuses on this trend and leads to considerable challenges. How can small franco-Canadian companies compete with big commercial empires? The challenge of the multiplatform, which we have already mentioned, is all encompassing and is felt on a daily basis in this field of activities. In fact, producers who want to get funding from the Canada media fund must deploy their projects on more than one platform if they want to obtain the funding desired. The teams

Mais les défis demeurent nombreux. Les artistes doivent maintenant passer plus de temps à faire leur promotion et cela leur donne moins de temps de création. Les artistes en chanson doivent vendre 20 fois plus qu'avant pour avoir le même montant d'argent, surtout qu'ils vendent de moins en moins d'albums, mais plus de chansons à l'unité.

Le modèle d'affaires est complètement modifié et passe par une monétisation des contenus disponibles en ligne. Or, dans nos communautés, les artistes membres de l'APCM offrent plus de 90 p. 100 de leurs produits à l'aide de méthodes plus traditionnelles de distribution. On parle ici de magasins de disques, de ventes lors d'événements, et cetera. Ceci ne correspond pas du tout aux nouvelles habitudes des consommateurs qui, de leur côté, achètent leurs produits en ligne à 90 p 100. Sans financement public adéquat pour déployer une stratégie d'accompagnement pour les artistes et leur équipe, il sera bien difficile de répondre aux nouvelles attentes du marché.

Les jeunes artistes visuels comme Dominique Rey, du Manitoba, qui ont de nombreux contacts à l'international, utilisent, entre autres, le Web pour garder des contacts avec des artistes de partout à travers le monde. Plusieurs centres d'artistes utilisent le Web de façon innovatrice pour faire la promotion de leurs activités. On peut nommer ici le collectif Taupe, au Nouveau-Brunswick, et La Manivelle de la Baie Sainte-Marie, qui maintiennent des blogues très actifs. Comme le Web ne connaît pas de frontières, ces nouvelles façons de faire favorisent parfois le développement de public élargi, tant au Canada qu'à l'étranger. Mais ces exemples sont exceptionnels et force est de constater que nos créateurs sont à la croisée des chemins et nous voulons qu'ils s'engagent dans celui du numérique rapidement.

En ce qui a trait au cinéma et à la télévision, l'ère numérique affecte la production depuis 1990. Par contre, c'est tout récemment que ce secteur a pu constater comment le Web pouvait bouleverser les modèles d'affaires et les habitudes au niveau de la distribution et de l'exploitation.

Les petits intermédiaires plus locaux, comme les cinémas indépendants et les petits distributeurs vidéo, qui étaient plus sensibles aux revendications des artistes des communautés de langue officielle en situation minoritaire, sont souvent anéantis par les gros joueurs. Les fournisseurs de services comme Rogers, Bell et Vidéotron deviennent dorénavant des acteurs à part entière dans la chaîne de distribution et de diffusion et ceux-ci n'ont pas nécessairement le bien des petites communautés inscrites au centre de leur plan d'affaires.

L'intégration verticale de l'industrie des communications accentue cette tendance et amène des défis de taille. Comment les petites entreprises franco-canadiennes peuvent-elles faire le poids face à de gros empires commerciaux? Le défi du multiplateforme, dont on a déjà parlé, est entier et ressenti au quotidien dans ce champ d'activités. En effet, les producteurs qui veulent obtenir du financement du Fonds des médias du Canada doivent déployer leurs projets sur plus d'une plateforme s'ils

of producers are certainly well informed, but there are not many francophone employees available.

This shortage of skilled employees is still more dramatic in communities that are far from the large centres. In arts and culture, we can say that the whole industry is changing. The same can be said of music and books, and basically for all cultural industries. More specifically, for the francophone book industry outside Quebec, there are only 17 French-language bookstores outside Quebec. However, it is through them that we can better reach out to readers locally. We need to make sure that we save some things from digitization. Moreover, that is why the Regroupement des éditeurs canadiens-français is taking part in the “Entrepôt numérique” project being conducted by the Association nationale des éditeurs de livres.

So this sector has managed the technical challenges with respect to the book digitization, but there is still work to be done to develop mixed marketing strategies to encourage the sale of print books, while developing the sale of digital books. You will agree that it is a real headache with the limited means that some of the smaller publishing houses have.

We need to collectively look at the cost-effectiveness of the whole arts and culture ecosystem. We think the governments need to establish long-term strategies to protect the cultural industries, while preserving cultural diversity. It will be important for these strategies to be applied asymmetrically to take into account the fragmentation of cultural products and the variation in the rate at which each artistic form can be put on the Web. We cannot have the same strategy for poetry, for example, as for novels, which lend themselves to the electronic tablet format, with a more standard layout that is easier to put online. So we need to establish a digital cultural policy that can enable us to thrive in this technological era.

We thank you for your attention, and we are ready to answer your questions.

The Chair: Thank you very much. We will now have questions.

Senator Fortin-Duplessis: First, I would like to congratulate you on taking the trouble to come and give us your opinion on this important topic.

My first question is: does the Internet influence Canada's francophone culture?

Ms. Doucet: Yes. It has an impact because it changes all the ways we do things. We need to reinvent how we deliver the works, reinvent how we interact with the audience, among others. Perhaps my colleagues have something to add.

Simone Saint-Pierre, Chief of Communications, Fédération culturelle canadienne-française: Particularly in the creative aspect, interactive creation is being used more and more. The audience wants to be involved in the work. So it is a new way of creating.

veulent obtenir le financement désiré. Les équipes des producteurs sont certes bien informées, mais la main-d'œuvre francophone est peu nombreuse.

Cette pénurie de main-d'œuvre spécialisée est encore plus remarquable dans les communautés éloignées des grands centres. En art et culture, on peut dire que c'est toute la dynamique industrielle qui est en mutation. Ceci vaut aussi pour la musique et pour le livre, bref, pour toutes les industries culturelles. Plus précisément pour l'industrie du livre francophone hors Québec, il ne reste que quelque 17 librairies francophones hors Québec. Pourtant, c'est par elles qu'on peut mieux rejoindre les lecteurs à l'échelle locale. Il faut faire attention de ne pas tout anéantir avec le numérique. C'est d'ailleurs pourquoi le Regroupement des éditeurs canadiens-français participe au projet l'Entrepôt numérique mené par l'Association nationale des éditeurs du livre.

Les défis techniques sont donc apprivoisés pour ce secteur au niveau de la numérisation du livre, mais le travail reste à faire au niveau du développement de stratégies de commercialisation mixte pour favoriser la vente de livres papier tout en développant les ventes de livres numériques. Vous conviendrez que c'est tout un casse-tête avec les petits moyens dont disposent certaines des plus petites maisons d'édition.

Il faut se poser collectivement la question de la rentabilité pour l'ensemble de l'écosystème artistique et culturel. Nous estimons que les gouvernements doivent établir des stratégies à long terme dans le but de protéger les industries culturelles tout en préservant la diversité culturelle. Il sera important que ces stratégies s'appliquent de façon asymétrique pour tenir compte de la fragmentation du produit culturel et de la variation du rythme auquel chaque forme artistique peut se déployer sur le Web. On ne peut pas avoir la même stratégie pour la poésie, par exemple, que pour le roman, que le format des tablettes électroniques favorise par une mise en page plus standardisée et facile à mettre en ligne. Il faut donc établir une politique culturelle numérique qui puisse nous permettre de se démarquer dans cette ère technologique.

Nous vous remercions pour votre écoute attentive et nous sommes prêts à répondre à vos questions.

La présidente : Merci beaucoup. Nous passerons maintenant à la période des questions.

Le sénateur Fortin-Duplessis : D'abord, je tiens à vous féliciter d'avoir pris la peine de venir nous faire part de votre opinion sur cet important sujet.

Ma première question : est-ce que l'Internet influence la culture francophone au pays?

Mme Doucet : Oui. Cela a une influence parce que cela modifie toutes nos façons de faire. Il faut réinventer les façons de livrer les œuvres, réinventer les façons d'interagir avec le public, entre autres. Mes collègues auront peut-être quelque chose à ajouter.

Simone Saint-Pierre, chef des communications, Fédération culturelle canadienne-française : Particulièrement en création, il y a de plus en plus de création interactive. Le public veut davantage participer à l'oeuvre. C'est donc une toute nouvelle façon de créer.

An increasing number of films are being produced by citizens who are not necessarily going to meet with a professional creator, but will instead do so virtually. These artistic practices are innovative and require a lot of technological means. As our president said, more work really has to be done to promote the work in order to deliver it and make the same sales.

Senator Fortin-Duplessis: Aside from rare exceptions, do you think that francophones outside Quebec can really share their thoughts somewhere other than Quebec and communicate with other francophone communities in minority situations? Do a lot of exchanges take place, but not necessarily with Quebecers?

Ms. Doucet: Definitely. There are a lot of annual events that allow for this type of encounter. It would probably be a good idea to have more of them; it is what we always want for our small communities. But definitely, this type of exchange does happen.

Éric Dubeau, Executive Director, Fédération culturelle canadienne-française: I find your question very interesting because the issue is particularly dramatic in the digital age. In principle, access to the Internet and new media should make it easier to extend the outreach of our culture to other clientele and to encourage access to the culture elsewhere in our communities, whether it is from Quebec, France or the francophonie of the Americas.

There is a great dearth of knowledge about the many other cultures, and even though supply and access have multiplied, knowledge about them did not necessarily follow suit. There are efforts to be made in that regard. There are also a number of unexplored opportunities coming up for us in the future that really are based on a will to have intercultural dialogue and reciprocity on various things.

Senator Fortin-Duplessis: My third and last question concerns the arts, to some extent. Have you found that in the world of arts and culture, access to new technologies is sometimes lacking?

Ms. Doucet: As we mentioned earlier, there are gaps in artists' training in these new technologies. For instance, an artist who is developing his or her work through his artistic process in the visual arts has not necessarily received the needed training to work on his production or display it to the public using the new media.

Ms. Saint-Pierre: There is also a problem of access to broadband in some of our communities, in particular those that are located in the North, or remote areas. To answer your previous question, I would say that Internet access facilitates better discussion among small communities.

Il y a de plus en plus de films produits par des citoyens qui ne vont pas nécessairement rencontrer un créateur professionnel, mais qui vont plutôt le faire de façon virtuelle. Ce sont des pratiques artistiques novatrices qui exigent beaucoup de moyens technologiques. Comme le disait notre présidente, c'est vraiment à la livraison du produit qu'il faut déployer le plus d'efforts de promotion pour arriver aux mêmes ventes.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Selon vous, outre de rares éléments tenus en marge, est-ce que les francophones hors Québec peuvent vraiment prendre une réflexion ailleurs qu'au Québec et communiquer avec d'autres communautés francophones vivant en situation minoritaire? Est-ce qu'il y a beaucoup d'échanges qui se font mais qui ne se font pas nécessairement avec des Québécois?

Mme Doucet : Définitivement. Il y a plusieurs événements annuels qui permettent ce genre de rencontre. On aurait probablement intérêt à en avoir plus, c'est toujours ce qu'on souhaite pour nos petites communautés. Mais définitivement, ce genre d'échange existe.

Éric Dubeau, directeur général, Fédération culturelle canadienne-française : Je trouve votre question très intéressante parce que l'enjeu est particulièrement remarqué dans l'ère du numérique. En principe, l'accès à Internet et aux nouveaux médias devrait faciliter le rayonnement de la culture de chez nous vers d'autres clientèles et favoriser l'accès à la culture d'ailleurs dans nos communautés, qu'elle provienne du Québec, de la France ou de la Francophonie des Amériques.

Or, il y a une très grande méconnaissance des cultures plurielles et bien que l'offre et l'accès soient multipliés, la connaissance ne l'est pas nécessairement. Il y a un effort à faire en ce sens. Il y a aussi une série d'occasions qui se présentent à nous pour l'avenir, qui restent à explorer et qui sont vraiment enracinées dans une volonté d'échange et de réciprocité interculturelle et ce, à plusieurs égards.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Ma troisième et dernière question touche un peu le domaine des arts. Avez-vous perçu des lacunes en matière d'accès à de nouvelles technologies dans le domaine des arts et de la culture?

Mme Doucet : Comme on l'a mentionné un peu plus tôt, des lacunes existent dans la formation des artistes face à ces nouvelles technologies. Par exemple, un artiste qui développe ses œuvres à travers son processus artistique envers les arts visuels n'a pas nécessairement reçu la formation d'appui nécessaire pour travailler ses œuvres ou pour les exposer au public par le biais des nouveaux médias.

Mme Saint-Pierre : Il y a aussi un problème d'accès à la large bande chez certaines de nos communautés, en particulier celles situées dans le Nord ou dans les régions éloignées. Pour répondre à votre question précédente, je dirais que l'accès Internet favorise une plus grande discussion entre les petites communautés.

To quote one example, the Mask organization, based in Ottawa, promotes professional artists by putting them in direct contact with young people. It organized an online seminar with Andrea Lindsey, a singer from Guelph who works in our communities. All of the Canadian schools had access to that, and the effect of this is that it diminishes the isolation of the communities.

Mr. Dubeau: Regarding access, first of all, two things come to mind concerning the National Film Board, as examples. The board noticed that some communities did not have digital movie theatres.

In Acadia, over the past few years, they put in place a certain number of theatres that have that access. I saw a film in Bathurst a few weeks ago. And without investment in infrastructure by a federal institution, that community would not have access to quality digital film projections. I also think of the NFB and the online access they have provided to several of their films, on their website, films produced by artists of the Canadian francophonie. That is very enriching for us. Actually creating our works can be an issue, but access is a very important aspect as well.

For a francophone from British Columbia, Manitoba or Saskatchewan, the fact of being able to access work created by Franco-Ontarians or Acadians is quite a challenge, or that would have been so in another era. It is less and less so if we can make greater and better use of digital technology.

In that sense, the investment in NFB.ca is a wonderful example. We also mentioned the fact that there are only 17 libraries for some 250 francophone communities throughout the country. You will understand that the obvious answer is that there is a problem with regard to access to digital books, because all of the publishers have not converted to digital. But they are doing that.

Senator Fortin-Duplessis: Thank you very much.

Senator Segal: My first question concerns Radio-Canada. In light of my government experience, both federal and provincial, I think that when governments make budget cuts, from time to time crown corporations or departments decide to reduce services by cutting outside of their area or very far away, because it is easier for them, if they live in Ottawa or Montreal, to make cuts in Saskatchewan, for instance.

Given the importance of the cultural rights of francophone citizens outside of Quebec, are you going to appear before the CRTC to set out your concerns, especially as concerns our francophone citizens in Saskatchewan? Do you have a perspective, an overview of the whole situation involving Radio-Canada and the francophone cultural groups?

Pour citer un exemple, l'organisme Mask, situé à Ottawa, fait la promotion d'artistes professionnels en les mettant en contact direct avec des jeunes. Il a organisé un webinaire avec Andrea Lindsey, une artiste de la chanson de Guelph qui œuvre dans nos communautés. Toutes les écoles canadiennes y ont eu accès et cela a eu pour effet de diminuer l'isolement des communautés.

M. Dubeau : D'abord, en ce qui a trait à l'accès, deux choses concernant l'Office national du film me viennent à l'esprit à titre d'exemples. L'office a remarqué que certaines communautés ne disposaient pas de salles de cinéma branchées sur le numérique.

En Acadie, au cours des dernières années, ils ont mis en place un certain nombre de salles qui favorisent cet accès. J'ai pu assister à une projection de film à Bathurst il y a quelques semaines. Et sans un investissement en matière d'infrastructure par une institution fédérale, cette communauté n'aurait pas eu accès à des projections de qualité numérique. Je pense aussi à l'ONF et à la mise en ligne de plusieurs films produits ou réalisés par des artistes de la francophonie canadienne à partir de leur site Web. C'est une grande richesse pour nous. Évidemment, il y a la création de nos œuvres qui peut être un enjeu, mais l'accès est un enjeu assez important.

Pour un francophone de la Colombie-Britannique, du Manitoba ou de la Saskatchewan, le fait d'accéder à des œuvres créées par des Franco-Ontariens ou par des Acadiens, c'est tout un défi ou ça l'aurait été à une autre époque. Ça peut l'être de moins en moins si on exploite davantage et mieux le numérique.

En ce sens, l'investissement dans ONF.ca est un bel exemple. On a cité aussi le fait qu'il n'existe que 17 librairies pour quelque 250 communautés francophones à l'échelle du pays. Si vous évoquez la question de l'accès, vous comprendrez que la réponse évidente, c'est qu'il existe une problématique sur le plan de l'accès aux livres numériques parce que ce ne sont pas toutes les publications des maisons d'édition qui ont été converties au numérique. Mais elles sont en voie de l'être.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Merci beaucoup.

Le sénateur Segal : Ma première question concerne Radio-Canada. Avec mon expérience gouvernementale, tant au fédéral qu'au provincial, je crois que quand les gouvernements font des compressions budgétaires, de temps en temps les sociétés de la Couronne ou les départements décident de réduire les services en coupant en dehors ou très loin parce que c'est plus facile pour eux qui demeurent à Ottawa ou à Montréal, de faire des coupures en Saskatchewan, par exemple.

Du point de vue des droits culturels des concitoyens francophones hors Québec, est-ce que vous allez comparaître devant le CRTC pour exposer vos préoccupations, spécialement en ce qui concerne nos collègues fransaskois? Avez-vous une perspective, une vue d'ensemble de toute la situation entre Radio-Canada et les groupes culturels francophones?

As a citizen, I find it strange that a federal agency whose mandate is to serve the francophone population is beginning to cut in francophone minority communities in a province like Saskatchewan. I would like to hear what you think about that.

Ms. Doucet: As we mentioned, 20 per cent of the cuts will indeed be in the regions. So the majority of the cuts will not happen in the regions. However, you have to consider the fact that that 20 per cent can have more nefarious effects than in the big centres. Our dialogue with Radio-Canada is ongoing, and we flag our concerns about that. We have already had a few meetings over the past few months and I know that we are to meet with the CRTC in the near future.

As for the renewal of Radio-Canada's license, we are going to make a presentation and we will express our concerns publicly in that way. We will also do so in upcoming meetings with Radio-Canada representatives.

Senator Segal: But the problem is that when a member of Parliament makes a critical comment, whatever it might be, regarding Radio-Canada, we hear that we are curtailing Radio-Canada's freedom to make its own decisions. But if well-established groups with serious responsibilities are willing to speak out in a balanced way on this, that will help us.

Firstly, Radio-Canada and the government have funded things that really matter. Secondly, you referred to the lack of libraries for the population of 250,000 francophones outside of Quebec. If one thinks of the new literary access sources such as Kindle and others, is the source of francophone books and other resources adequate for the francophones who are looking for books in French that are compatible with the electronic tablets?

Is that adequate, or in your opinion, are the publishing houses not putting out enough in that area?

Ms. Doucet: From my point of view as well as that of the FCCF, the availability is certainly not what it should be. The products that can be found on the market for e-book readers often come from France or elsewhere, and not from the Canadian francophonie. This means that our works are not necessarily being showcased, even if there are books available in French.

Neither does everyone necessarily have these electronic tools, and so it is desirable that there be libraries to meet that need.

Senator Segal: If you had any advice or recommendations to make to our committee to increase access to Canadian publications in French for e-book readers, that would help us a great deal.

Senator Tardif: You talked about the importance, for francophone communities, of having access to content that reflects their reality. The regional Radio-Canada stations, certainly, whether in Alberta, Saskatchewan or British Columbia, play an important role in providing local content,

En tant que citoyen, je trouve étrange qu'une agence fédérale, qui a le mandat de servir la population francophone commence à couper au sein des minorités francophones dans une province comme la Saskatchewan. J'aimerais avoir votre point de vue à ce sujet.

Mme Doucet : Comme on a mentionné, 20 p. 100 des coupures se feront en région. Donc ce n'est quand même pas la majorité des coupures qui sont faites en région. Par contre, il faut tenir compte du fait que ce 20 p. 100 peut avoir des effets plus néfastes que dans les grands centres. Notre dialogue avec Radio-Canada est toujours constant et nous exprimons nos préoccupations dans ce sens. On a déjà tenu quelques rencontres au cours des derniers mois et je sais qu'on doit prochainement rencontrer le CRTC.

Au sujet du renouvellement de licence de Radio-Canada, on ira faire une présentation et nos préoccupations seront exposées publiquement de cette façon. Nous le ferons également lors de futurs rencontres avec des représentants de Radio-Canada.

Le sénateur Segal : Mais le problème, c'est quand un membre du Parlement fait une critique quelle qu'elle soit, à propos de Radio-Canada, on va dire que le fait de prendre sa propre décision est une limitation de liberté de la part de Radio-Canada. Mais si des groupes enracinés avec des responsabilités sérieuses sont prêts à parler de façon équilibrée là-dessus, cela va nous aider.

Premièrement, la Société Radio-Canada et le gouvernement ont financé des choses qui comptent vraiment. Deuxièmement, vous avez mentionné le manque de librairies auprès d'une population de 250 000 francophones hors Québec. Du point de vue des nouvelles sources littéraires telles que Kindle et les autres, est-ce que la représentation des sources francophones et des livres francophones est assez compétente pour les francophones qui cherchent des livres en français compatibles avec les tablettes électroniques?

Est-ce possible ou si, à votre avis, la représentation des maisons de publication n'est pas assez grande dans ces domaines?

Mme Doucet : De mon point de vue ainsi que de celui de la FCCF, ce n'est certainement pas suffisant. Ce que l'on retrouve sur le marché des lecteurs de livres numériques provient souvent de la France ou d'ailleurs, mais pas de la francophonie canadienne. Cela ne met pas forcément en valeur nos œuvres, même s'il y a des œuvres disponibles en français.

Également, ce n'est pas nécessairement tout le monde qui possède ces outils électroniques, donc c'est souhaitable qu'il y ait des librairies pour justement répondre à ce besoin.

Le sénateur Segal : Si vous aviez des conseils ou des recommandations à soumettre à notre comité pour augmenter l'accès à des publications canadiennes en français sur les lecteurs de livres numériques, cela nous aiderait infiniment.

Le sénateur Tardif : Vous avez parlé de l'importance pour les communautés francophones d'avoir accès à du contenu qui reflète leur réalité. Certainement, les stations régionales de Radio-Canada, que ce soit en Alberta, en Saskatchewan ou en Colombie-Britannique, jouent un rôle important pour assurer un contenu

and the Local Programming Improvement Fund is one of their resources. The CRTC was to have made a decision on the renewal of that fund; do you have any news about that?

Ms. Saint-Pierre: I met Commissioner Lamarre and Commissioner Poirier on the weekend at the ARC Canada gala, one of our members, and I found out that the decision will be made public before the end of July. We tabled a brief about that, and I could send it to Ms. Labonté to complete our documentation.

Senator Tardif: Thank you, I would appreciate that. You have given us a great deal of information very quickly, and I would like to go back to some points.

You mentioned the 20 per cent of cuts to be made locally, and you said that this could have a devastating effect on the entire cultural scene if Radio-Canada did not maintain its partnerships. I do not quite understand that aspect. Could you explain further why this could have a devastating effect? Also, to what extent could the budget cuts announced in the most recent budget have an impact on the whole issue of setting up partnerships?

Ms. Doucet: We do not have all the information yet about how the cuts will be implemented; there is still a lot of information missing. The Franco-Saskatchewan cultural center that we are talking about in today's presentation is a way for a cultural council to showcase emerging artists in the community, to make them known to the community, through partnerships with Radio-Canada.

Among other things, this has made visibility possible. Without partnerships, what other tools will the Franco-Saskatchewan cultural council still have to showcase emerging artists and to promote the Franco-Saskatchewan culture? This is just a quick overview. I am sure that the CEO will be able to go into more detail, but this is really a very practical example, firmly rooted in the community.

Mr. Dubeau: That is correct. The rest of the answer adds to Senator Segal's question, meaning that we do not just see the problem in terms of cuts, but also in terms of how the cuts are implemented. It may seem reassuring that only 20 per cent of the cuts are implemented outside major centers. However, 20 per cent or so in cuts can have a huge impact on our communities. So we need to take a look at the big picture. What does eliminating one station mean for hundreds or thousands of jobs at a macro level? When this is the only station in Saskatchewan, we feel that it makes all the difference.

To go back to your question about coverage and partnerships, take the coverage of galas at the Festival du Voyageur in Manitoba or *Les Éloizes* awards in Acadia for example. The role goes beyond the simple coverage of the televised event as

local, et l'un de ces moyens est le fonds pour l'amélioration de la programmation locale. Le CRTC devait prendre une décision sur le renouvellement de ce fonds, avez-vous des nouvelles à cet effet?

Mme Saint-Pierre : J'ai rencontré le commissaire Lamarre et le commissaire Poirier en fin de semaine au gala de l'ARC du Canada, un de nos membres, et j'ai appris que la décision sera rendue publique d'ici la fin juillet. Nous avons déposé un mémoire dans ce cadre, je pourrais le transmettre à Mme Labonté pour compléter ce mémoire.

Le sénateur Tardif : Merci, je l'apprécierais. Vous nous avez présenté beaucoup d'informations très rapidement et j'aimerais revenir sur certains points.

Vous avez indiqué des coupures de 20 p. 100 sur le plan local et vous avez dit que cela pourrait avoir un effet dévastateur sur toute la composante culturelle si Radio-Canada ne maintenait pas ses partenariats. Je ne comprends pas tout à fait cette dimension. Est-ce que vous pourriez expliquer davantage pourquoi cela pourrait avoir un effet dévastateur? Aussi jusqu'à quel point les compressions budgétaires annoncées dans le dernier budget pourraient-elles venir jouer dans toute cette question du fait qu'on puisse établir des partenariats?

Mme Doucet : On n'a pas encore toutes les informations sur la manière dont les coupures vont être mises en œuvre, il reste encore beaucoup de choses à connaître. Au niveau justement du centre culturel fransaskois, dont on traite dans la présentation d'aujourd'hui, c'est une façon pour un conseil culturel de mettre en valeur les artistes émergents de sa communauté, de les faire connaître à la communauté, en ayant des partenariats avec Radio-Canada.

Entre autres, cela permettait d'avoir cette visibilité. Si les partenariats n'existent plus, quels sont les autres moyens qui restent au Conseil culturel fransaskois pour faire valoir les artistes émergents et faire connaître sa culture fransaskoise? C'est un résumé. Je suis certaine que le directeur général pourra élaborer un peu plus, mais c'est vraiment un exemple très terre à terre, bien ancré dans une communauté.

M. Dubeau : C'est la bonne réponse. Le reste de la réponse donne un coup de pouce à la question du sénateur Segal, c'est-à-dire que, de notre côté, on perçoit non seulement que la problématique est au niveau de la coupure, mais aussi au niveau de sa mise en œuvre. Il peut sembler rassurant que 20 p. 100 seulement de la mise en œuvre de la coupure se fasse à l'extérieur des grands centres. Or, une coupure de l'ordre de 20 p. cent dans nos communautés peut avoir un impact démesuré. Il faut donc avoir une perspective de niveau macro sur la chose. Abolir un seul poste en communication, dans le gros portrait des choses, qu'est-ce que cela veut dire sur des centaines ou des milliers d'emplois? Quand c'est le seul poste en communication en Saskatchewan, cela fait toute la différence, de notre point de vue.

Pour revenir à votre question, par rapport à la captation et au partenariat, je pense, par exemple, à la captation des soirées dans le cadre du Festival du voyageur au Manitoba ou *Les Éloizes* en Acadie, il y a un rôle qui va au-delà de la simple captation en tant

co-producer; it is about co-operating to design and plan the gala and to develop the programming, and Radio-Canada's commitment to ensure systematic dissemination. If that ever crumbles, if the resources the company is able to commit to such a partnership are reduced or disappear, we are obviously going to have only a few minutes of the gala on air or a series of highlights from the gala rather than the coverage or the broadcast of an event that is one of the very few events in our communities being promoted and broadcast across the country. In our view, that makes all the difference.

Ms. Doucet: Just a few simple words: the Canadian francophonie cannot survive, grow and thrive unless it is heard, seen and experienced.

Ms. Saint-Pierre: What is most concerning about this in particular is that, in the plan with the cuts, the community partnerships have been actually identified as something that would be reduced. This will also happen with the Jazz Festival, but they already get 20 broadcasts, so if they have one less, it is not such a big deal for them as it is for us, since we have five across the country and we will be losing one.

At some point, when the decision on the LPIF will be made public — you mentioned it earlier — we will also have to correlate the two, because Radio-Canada has often used the local programming improvement fund to implement those partnerships. That is why they do not want to sign now, but it is part of their core mandate. And it is not just about the LPIF, but also their programmer. If the LPIF is not renewed or if the conditions are more specific, those partnerships are definitely going to be even more affected. This will further increase the impact of the cuts anticipated in the budget.

Senator Tardif: Thank you for your clarifications.

Senator Poirier: Thank you for your presentation. If I understand correctly, you are a national organization whose mission is to promote artistic and cultural expression in francophone and Acadian communities; you also bring together about 13 different organizations from across Canada that care about the cultural development of the region, and you also have seven national art groups representing music, song, and so on. Since you are in contact with so many groups across such a vast country, could you tell me whether the challenges are similar all across Canada or for all the groups you work with or whether they vary from region to region, in terms of social media and even for the various artists?

Ms. Doucet: We have recognized challenges across the country, in all communities, be they national, provincial or territorial organizations. But the challenges are not necessarily the same. For example, we were talking about ANIM, which has already developed some partnerships. There is also the Franco-Ontarian

que coproducteur de l'événement télévisuel, il y a vraiment une collaboration au niveau de la conception de la soirée, de la programmation et un engagement de la part de la Société Radio-Canada pour une diffusion systématique. Si jamais cela s'effrite, si les moyens dont dispose la société pour s'engager dans un tel partenariat disparaissent ou sont diminués, il est clair qu'on aura un gala de seulement quelques minutes en onde ou une série de moments forts du gala plutôt qu'une captation ou une diffusion d'un événement qui est parmi les seuls de nos communautés à rayonner, à être diffusés sur la chaîne à l'échelle du pays. Cela fait toute la différence de notre point de vue.

Mme Doucet : Une phrase très simple : la francophonie canadienne ne peut être maintenue, se développer et s'épanouir que si elle est entendue, vue et vécue.

Mme Saint-Pierre : Ce qui est plus inquiétant particulièrement sur ce point, c'est que dans le plan qui a suivi les compressions, les partenariats avec la communauté sont vraiment identifiés comme un aspect qui allait diminuer. Il y en aura aussi avec le Festival de jazz, mais eux ont déjà 20 captations, s'ils en ont une de moins, cela a moins d'impact que nous qui en avons cinq à travers le pays puis qui en perdons une.

L'autre chose, il va falloir, un moment donné, quand la décision sur la FAPL sera rendue publique — vous en avez fait état tantôt — qu'on mette les deux en corrélation, parce que souvent Radio-Canada a utilisé le Fonds d'amélioration de la programmation locale pour mettre en œuvre ces partenariats. C'est pour cela qu'ils ne veulent pas signer maintenant, mais c'est dans leur mandat principal. Il ne faut pas seulement le faire avec le FAPL, mais aussi avec leur agent de programmation. Si le FAPL n'est pas renouvelé ou qu'il y a des conditions plus particulières, c'est certain que ces partenariats vont être encore plus touchés. Cela va augmenter encore plus l'effet de la compression suite au budget.

Le sénateur Tardif : Merci pour vos clarifications.

Le sénateur Poirier : Merci pour votre présentation. Si j'ai bien compris, vous êtes une organisation nationale qui a pour mission de promouvoir les expressions artistiques et culturelles dans les communautés francophones et acadienne, vous regroupez également environ 13 organisations différentes à travers le Canada qui ont à cœur le développement culturel de la région et, en plus de cela, vous avez sept groupes d'art national qui représentent la musique, la chanson, et cetera. Je suis curieuse de savoir, étant donné que vous êtes en contact avec tellement de groupes à travers un pays si grand, si les défis rencontrés sont semblables partout à travers le Canada ou à travers les groupes avec lesquels vous travaillez ou s'ils sont différents selon les régions, au niveau des médias sociaux et même pour les différents artistes.

Mme Doucet : Il est clair pour nous qu'il y a des défis à la grandeur du pays, dans toutes les communautés, peu importe que ce soit des organismes nationaux, provinciaux ou territoriaux. Ils ne sont pas nécessairement au même niveau. Par exemple, on faisait état de l'ANIM, qui a déjà développé certains partenariats. Il y a

publishers' group that has established some partnerships to improve their work and their participation through social media and new technologies.

But there are some groups that have work to do. We also talked about the Association culturelle francophone from Yellowknife that faces technical challenges that are completely different from those of other communities in terms of their Radio-Canada airtime. There are some asymmetrical challenges and there are some common ones, such as the training that we mentioned earlier; there are training needs everywhere.

Mr. Dubeau: What I would add to that is that there is certainly geographical but also disciplinary asymmetry, especially in terms of song and music. Let me give you two examples. Over a number of years, Acadia and Ontario have had well-established distribution networks of traditional music. They have booths, they have access to record stores, and so on. In the meantime, this same traditional capacity has not been particularly well developed for our communities in western Canada.

Those two regions will definitely benefit from the digital transition. They have a bank of products they can convert to digital, as well as agreements with artists that enable them to start the work in Alberta, Saskatchewan, Manitoba and British Columbia; but in the north, that is not necessarily the case. They still have a head start. I am trying to sort of show the asymmetries.

Senator Poirier: Ontario and Acadia are supposed to be more advanced. Is that because, as we go farther west in the country, there are more minority communities or is it because funding is lower for other groups?

Ms. Saint-Pierre: This is an asymmetric problem for organizations. Many of our agencies have no one in communications. We are lucky to have a communications person. In many of our organizations, there is only one person and that person does the general administration. Of course, the person cannot do everything. So then they turn to us and ask us to post things on the Facebook page of the federation or on our Twitter feed.

In communities, such as in New Brunswick and Ontario where you have a larger audience, you can have digital community leaders. But in communities where numbers do not warrant, you cannot afford to share. In New Brunswick, the sharing is done between cultural organizations. Those who really penetrate into social media are those who can afford to have community leaders, but none of our organizations can afford it.

Senator Comeau: Thank you for your suggestions. To go back to the main purpose of Radio-Canada, if I remember correctly, Radio-Canada was designed to meet the needs of all

également le regroupement des éditeurs franco-ontariens qui a développé certains partenariats pour améliorer leur travail ou leurs interventions avec les médias sociaux et les nouvelles technologies.

Mais il y a certains groupes par contre qui ont du travail à faire. On parlait aussi de l'Association culturelle francophone de Yellowknife qui rencontre des défis techniques tout autres avec leur antenne par rapport à Radio-Canada, que d'autres communautés ne vivent pas. Il y a des défis asymétriques et il y en a qui sont communs, comme la formation qu'on a mentionnée tout à l'heure, les besoins en formation sont nécessaires partout.

M. Dubeau : Je pense que ce que je donnerais comme information supplémentaire, c'est qu'il y a certainement une asymétrie géographique mais aussi disciplinaire, dans le cas de la chanson et la musique en particulier. Je vous donne deux exemples. L'Acadie et l'Ontario ont depuis plusieurs années des réseaux de distribution de musique traditionnelle bien ancrés. Ils ont des kiosques, ils ont accès à des magasins de distribution de disques, et cetera. Alors que dans l'Ouest canadien, cette capacité même traditionnelle n'était pas terriblement bien développée pour nos communautés.

Or, ces deux régions seront nécessairement favorisées en ce qui a trait au virage vers le numérique. Ils ont une banque de produits qu'ils peuvent convertir vers le numérique et des ententes avec des artistes qui leur permettent de commencer le travail en Alberta, en Saskatchewan, au Manitoba et en Colombie-Britannique, pour ne rien dire du Nord, ce n'est pas nécessairement le cas. Ils ont encore une longueur d'avance de plus. J'essaie de démontrer un peu les asymétries.

Le sénateur Poirier : L'Ontario et les Acadiens sont censés être plus avancés. Est-ce parce que plus on va vers l'Ouest du pays, plus il y a de communautés minoritaires ou c'est parce que les finances sont moindres pour les autres groupes?

Mme Saint-Pierre : C'est un problème asymétrique pour les organismes. Beaucoup de nos organismes n'ont personne aux communications. Nous sommes chanceux, nous avons une ressource dédiée aux communications. Dans beaucoup de nos organismes, il n'y a qu'une seule personne et elle est à la direction générale. C'est certain qu'elle n'y arrive pas. Dans ce temps-là, ils se retournent vers nous et nous demande de le mettre sur la page Facebook de la fédération ou sur notre fil Twitter.

Dans les communautés, comme au Nouveau-Brunswick ou en Ontario où le public est plus nombreux, on peut avoir des animateurs de communauté numériques. Tandis que dans les communautés où le nombre le justifie moins, on ne peut pas se permettre de faire du partage. Au Nouveau-Brunswick, le partage se fait entre les organismes culturels. Ceux qui percent réellement dans les médias sociaux sont ceux qui peuvent se permettre des animateurs de communauté et aucun de nos organismes ne peut se le permettre.

Le sénateur Comeau : Merci de venir nous donner vos suggestions. Pour revenir au but principal de Radio-Canada, si je me rappelle bien, Radio-Canada a été conçue pour répondre

francophones across Canada, regardless of the region, just like CBC had to meet the needs of all anglophone communities in Canada.

Just watch a show on CBC, and, no matter where you are, whether in British Columbia or Newfoundland, just by watching the news and the programming, you can pretty much feel that the broadcast covers the whole country.

This is not the same feeling you get when you watch Radio-Canada. That is what I think, and please correct me if I am wrong. Do you identify yourself with Radio-Canada?

Ms. Doucet: When you watch locally produced programs, the local news, local initiatives, you see it and feel it. Of course, you feel it less with network programs and the national news. We have already talked about this with Radio-Canada. We have to bear in mind that there are a lot of initiatives and partnerships that we do not want to give up on. We feel that this is really important for communities and, because of that, Radio-Canada is involved in our communities.

Senator Comeau: If the first 15, 20 or 25 minutes of national news on Radio-Canada are all about Décarie Street or St. Catherine Street in Montreal or the Quebec National Assembly, why would I watch that when I am from Nova Scotia? I guess I would be interested in knowing what is happening in Canada. I go see my neighbours in Nova Scotia and I ask them if they watch the news on Radio-Canada, and very few of them do because of that. If you do not get into the habit of watching Radio-Canada, and if you are not interested in Radio-Canada to find out what is happening in our country, because important shows like the news disgust you sometimes, you do not watch other programs and you do not get into the habit of watching Radio-Canada. Instead, you get into the habit of watching CBC, and therein lies the danger.

Will you continue to work for Radio-Canada? Radio-Canada should be reminded of their national mandate. I heard what Mr. Dubeau said about a station being cut in Saskatchewan, and possibly in Nova Scotia. That is very different from a station being cut in Montreal.

Once again, we are talking about a national institution. One way to put pressure on us, francophone parliamentarians, would be to cut the last person who works at Radio-Canada in Saskatchewan, and the last person who works at Radio-Canada in Nova Scotia. Of course, there will be a reaction. They are putting pressure on me and other members who find ourselves in this position. My Quebec colleagues do not have that pressure. I like them a lot. Quebecers are our good cousins, but sometimes I wish that Radio-Canada, like CBC, would go back to the roots of their initial mandate to serve all of Canada. Am I way off base?

aux besoins de tous les francophones d'un bout à l'autre du Canada peu importe la région, comme CBC devait répondre aux besoins de tous les anglophones du Canada.

On n'a qu'à regarder une émission de CBC, peu importe où on est, que ce soit en Colombie-Britannique ou à Terre-Neuve, on peut presque sentir qu'il s'agit d'une émission qui couvre tout le pays juste en regardant les nouvelles, la programmation.

Lorsqu'on regarde Radio-Canada, on n'a pas ce sentiment. C'est mon opinion, vous pourriez me corriger si je suis dans l'erreur. Sentez-vous que vous faites partie de Radio-Canada?

Mme Doucet : Quand on regarde les émissions produites localement, les téléjournaux locaux, les initiatives locales, on le voit et on le sent. C'est certain qu'avec les émissions réseau, le téléjournal national, on le sent moins. On en a déjà discuté avec Radio-Canada de toute façon. Il ne faut pas oublier qu'il y a beaucoup d'initiatives et de partenariats qu'on ne veut pas laisser tomber. On sent que c'est vraiment important dans la communauté et grâce à cela, il y a une implication de Radio-Canada dans nos communautés.

Le sénateur Comeau : Si dans les premières 15, 20 ou 25 minutes des nouvelles nationales de Radio-Canada on voit ce qui se passe sur la rue Décarie ou Sainte-Catherine à Montréal ou encore à l'Assemblée nationale québécoise, pour moi qui suis de la Nouvelle-Écosse, quel est mon intérêt? Mon intérêt serait plus de savoir ce qui se passe au Canada. Je vais voir mes voisins en Nouvelle-Écosse et je leur demande s'ils regardent les nouvelles de Radio-Canada et ils sont peu nombreux à le faire à cause de cela. Si on ne prend pas l'habitude de regarder Radio-Canada, de s'intéresser à Radio-Canada afin découvrir ce qui se passe dans notre pays, parce qu'on est dégoûté quelques fois des émissions importantes comme les nouvelles, on ne regarde pas les autres émissions et on ne prend pas l'habitude de regarder Radio-Canada. Cette habitude vient en regardant CBC et c'est le danger.

Allez-vous continuer de travailler avec Radio-Canada? Il faut rappeler à Radio-Canada son mandat national. J'ai bien entendu ce qu'a dit M. Dubeau au sujet de la coupure d'un poste en Saskatchewan, peut-être en Nouvelle-Écosse. C'est très différent que de faire la coupure d'un poste à Montréal.

On touche ici, encore une fois, à une institution nationale. Je peux voir un moyen de faire de la pression sur nous les parlementaires francophones, c'est de couper la dernière personne qui travaille à Radio-Canada en Saskatchewan, et la dernière personne qui travaille à Radio-Canada en Nouvelle-Écosse, bien sûr cela aura un effet. Ils mettent de la pression sur moi et les autres parlementaires qui nous retrouvons dans cette position. Pression qui n'existera pas pour mes collègues du Québec. Je les aime bien. Ce sont de bons cousins et cousines les Québécois, mais on aimerait parfois que Radio-Canada, comme CBC, revienne à la source de leur mandat initial qui était de servir tout le Canada. Est-ce que je suis en train de parler dans le vide?

Ms. Doucet: Not at all. In all our discussions with Radio-Canada, we have reminded them of their national mandate, because, in terms of network programs, the way things were presented was in fact not doing us any good.

Yes, lack of interest leads to something else. In our discussions, Radio-Canada had a strategic plan for 2010-2015, called Everyone, Every Way. It seemed to have good initiatives, and to reflect a willingness to move forward, to be more region-oriented and to represent the regions better. Unfortunately, with the cuts, although they say they will keep it and move forward, it is a bit difficult to know right now what the cuts and impacts will be and whether they will weaken some of the initiatives they wanted to develop. We fully share your concerns.

Mr. Dubeau: You will often have heard me talk about the “disproportionate impact” of certain cuts. That said, if a station disappears in Toronto or Montreal or Saskatchewan, the fact that any Canadian is losing a job saddens us.

Senator Comeau: Yes.

Mr. Dubeau: The loss of a job in one of our communities does have a “disproportionate impact”, however. I think that you have brought that out well. We regularly remind Radio-Canada of that. One of the big challenges currently is to document those impacts and follow up on them. We get information in dribs and drabs. Today we are talking about Radio-Canada/CBC because you asked us about that. There are other federal agencies and bodies that we follow very closely and have discussions with, and we also document them. This impact concerns us.

In our opinion, it seems imperative that citizens and the community be informed of the possible impact of these cuts, and that you be as well, because our impression is that since it is difficult for us to obtain information on the details, it probably is for you too. That is why we took the liberty of providing you with what detailed information we had today.

Senator Comeau: We appreciate that. As for the programs that could be of assistance to our cultural communities and associations — in whom we believe a great deal — you will certainly be making comments in relation to the discussions which have begun or are yet to come regarding the roadmap for the next few years, and if there are programs that came to an end, perhaps they could be reinstated?

Ms. Doucet: Regarding arts and culture, we are very involved in the assessment process for the roadmap. Three programs stemmed from the roadmap for our artists and cultural organizations. The musical showcases were a success, and there were some very good spinoffs. As for the cultural development fund, some good initiatives were funded, but there needs to be some fine-tuning there, regarding certain criteria or subsidy awards, because they did not fully meet the needs of the community.

Mme Doucet : Pas du tout. Dans toutes nos discussions avec Radio-Canada, il y a eu un rappel de leur mandat national, parce qu'effectivement, pour ce qui est des émissions réseau, la façon dont les choses étaient présentées ne nous servait pas.

Effectivement, le désintéressement amène autre chose. Dans nos échanges, Radio-Canada avait un plan stratégique pour 2010-2015, qui est Partout pour tous. Il semblait y avoir de bonnes initiatives, une bonne volonté de progresser, d'aller plus en région, un meilleur reflet des régions. Avec les coupures malheureusement, c'est un peu difficile à ce moment-ci de savoir, même s'ils disent qu'ils vont maintenir cela et aller de l'avant, quelles seront les coupures et les impacts qui viendront peut-être affaiblir certaines initiatives qu'ils voulaient développer. On partage tout à fait vos préoccupations.

M. Dubeau : Vous m'aurez souvent entendu dire « l'impact démesuré » de certaines coupures. C'est-à-dire que le poste disparaît à Toronto ou à Montréal ou en Saskatchewan, la perte de tout emploi pour n'importe quel Canadien nous attriste.

Le sénateur Comeau : Oui.

M. Dubeau : La perte d'un emploi dans une de nos communautés a un « impact démesuré » par contre. Je pense que vous l'avez bien souligné. On le rappelle régulièrement à Radio-Canada. Un des gros défis à l'heure actuelle est de documenter ces impacts et de les suivre. On obtient de l'information au compte-gouttes. On parle aujourd'hui de la Société Radio-Canada parce que vous nous avez interpellés sur cette question. Il y a d'autres agences et instances fédérales qu'on suit de très près avec qui on a un dialogue et qu'on documente aussi. C'est un impact qui nous inquiète.

Sachez que pour nous, il semble impératif que les citoyens, que la communauté soit informée de l'impact possible de la mise en œuvre des coupures, et que vous le soyez aussi, parce que notre impression est que tant il est complexe pour nous d'obtenir de l'information quant aux détails, il l'est probablement pour vous aussi. C'est la raison pour laquelle on se permet de vous rapporter des bouts et des bribes d'information aujourd'hui.

Le sénateur Comeau : On l'apprécie. Pour ce qui est des programmes qui pourraient venir en aide à nos communautés culturelles et nos associations culturelles en lesquelles nous croyons beaucoup, avec les discussions qui ont débutés ou celles à venir avec la Feuille de route pour les prochaines années, vous allez certainement faire des commentaires, et possiblement, s'il y a des programmes qui ont vu des fins, les réinstaurer?

Mme Doucet : Pour les arts et la culture, on est très sollicité par les processus d'évaluation de la Feuille de route. Trois programmes ont découlé de la Feuille de route pour nos artistes et nos organismes culturels. Les vitrines musicales ont été un succès. Vraiment de très belles retombées. Pour ce qui est du Fonds de développement culturel, il y a eu de bonnes initiatives financées, mais il y a un petit peu de peaufinage à faire par rapport à, soit certains critères ou certains octrois de subvention parce qu'on n'a pas complètement répondu aux besoins de la communauté.

Regarding books, this involved translation, if I am not mistaken. Here again, certain things need to be improved. This program was not entirely conceived for francophone communities, perhaps more for anglophone communities in minority situations. However, there would probably be a way of sitting down with people who deal with publishing houses and authors, in order to find ways to succeed and really have the impacts we would like to see.

Senator Comeau: We are certainly going to follow those files.

Senator Tardif: I want to encourage you to continue to document the unanticipated or disproportionate impacts, as you said so eloquently, of the cuts. I think it is very important to know what those impacts are. Often we do not know and we do not realize to what extent that can be difficult for a community that already has limited human resources, nor are things necessarily comparable from one end of the country to the other. It would be good to continue that work.

I have another question about training. You stated that there was a challenge there in connection with the use of the new media, since things go so quickly that we barely have a chance to master one technological tool before it becomes obsolete. Were there programs that supported you in training people in the use of those new media? What would you need to meet the requirements and expectations of our francophone population so that it can follow social media also, and reach its full potential?

Mr. Dubeau: The short answer is that there were no programs that involved training directly, and thus none disappeared. The Canada Interactive Fund, abolished a few weeks ago, was a fairly important resource in our opinion, for a good and simple reason: it was a fund which, among other things, allowed us to retain certain skilled people in some communities.

Senator Tardif: Which fund are you talking about?

Mr. Dubeau: The Canada Interactive Fund. In certain cases, some organizations were able to hire people who knew what they were doing, thanks to a subsidy from that fund.

The longer answer would be this one: there may be several emergent solutions. One of these may be related to something Senator Fortin-Duplessis said. She asked about the exchange of expertise, with Quebec among others. There is a great deal of expertise in Quebec regarding the new media. You will understand that in our area, in the Canadian west, it is much more difficult to access French-language training on the new media, even basic training, than it is on the Island of Montreal. So there would probably be good reason to design a model that would favour some type of connection between someone in Alberta who is looking to learn a skill — be it an organization or an individual — and expertise elsewhere in Canada. That does not exist at this time. We did not propose it, but you asked a very interesting question, and that may be one avenue that should be explored.

Au niveau du livre, c'était sur le plan de la traduction, si je ne me trompe pas. Encore là, il y a des choses à améliorer. Ce programme n'a pas été tout à fait pensé pour les communautés francophones, peut-être plus pour les communautés anglophones en situation minoritaire. Cependant, il y aurait probablement moyen de s'asseoir avec les gens qui traitent avec les maisons d'édition et les auteurs afin de trouver des façons de réussir et d'avoir vraiment les impacts que l'on souhaite.

Le sénateur Comeau : On va certainement suivre ces dossiers.

Le sénateur Tardif : Je tiens à vous encourager sur la question de documenter un peu les effets non anticipés ou démesurés, comme vous l'avez si bien dit, des coupures. Je pense que c'est très important de savoir quels sont ces impacts. Souvent, on ne le sait pas et on ne réalise pas jusqu'à quel point cela peut être difficile pour une communauté, qui a déjà très peu de ressources humaines, et cela ne se compare pas d'un bout du pays à l'autre. Ce serait bon de continuer en ce sens.

J'aimerais poser une question quant à la formation. Vous avez indiqué que c'était un défi dans l'utilisation des nouveaux médias puisque que cela va tellement vite qu'on a à peine la chance de comprendre l'outil technologique qu'il est déjà désuet. Est-ce qu'il y avait des programmes qui vous appuyaient dans la formation des ressources humaines pour pouvoir utiliser ces nouveaux médias? Qu'est-ce que cela vous prendrait pour être à la hauteur des exigences et des attentes de notre population francophone afin qu'elle puisse aussi réagir sur le plan des médias sociaux pour atteindre son plein potentiel?

M. Dubeau : La courte réponse est qu'il n'y avait pas de programmes qui visaient directement sur la formation et qui auront disparu. Le Fonds interactif du Canada, disparu il y a quelques semaines seulement, était quand même une ressource assez importante à nos yeux pour une simple et bonne raison : c'est un fonds qui a, entre autres, permis de retenir des ressources humaines spécialisées dans certaines communautés.

Le sénateur Tardif : Vous parlez de quel fonds?

M. Dubeau : Le Fonds interactif du Canada. Dans certains cas, il y a des organismes qui ont pu retenir les services de gens qui savaient ce qu'ils faisaient grâce à une subvention de ce fonds.

La réponse un peu plus longue est celle-ci : il y a peut-être plusieurs pistes de solution. Une de ces pistes est peut-être un clin d'œil à la sénatrice Fortin-Duplessis. Elle a posé une question par rapport à l'échange d'expertises, entre autres avec le Québec. Il existe une très grande richesse d'expertises en matière de nouveaux médias du côté du Québec. Vous comprendrez que chez vous, dans l'Ouest canadien, il est beaucoup plus difficile d'accéder à une formation de langue française sur les nouveaux médias, même de base, que cela ne l'est sur l'île de Montréal. Donc il y aurait probablement raison de concevoir un modèle qui favoriserait une connexion entre quelqu'un en Alberta, qui cherche à se doter d'une capacité — un organisme, un individu — et une expertise ailleurs au Canada. Cela n'existe pas à l'heure actuelle. On ne vous l'a pas proposé, mais vous posez une question fort intéressante, et c'est peut-être un angle à explorer.

Ms. Saint-Pierre: No college or university offers a communications program west of Ottawa. Here there is the Cité collégiale and the University of Ottawa; but it stops here.

Senator Tardif: That is interesting.

Ms. Saint-Pierre: At St. Boniface College, I know that there were three feasibility studies, and I do not know why this led nowhere. We need to see some positive outcomes at some point.

Senator Tardif: Which department offered the program through the fund that you mentioned?

Mr. Dubeau: It was a branch of Heritage Canada, if memory serves.

Senator Tardif: And it was abolished a few weeks ago?

Mr. Dubeau: The fund was abolished. One of the unanticipated impacts you were referring to earlier, was among others the elimination of that fund.

Ms. Saint-Pierre: Rather than being identified as such, it was buried in the 46 million that were cut throughout that department, and so this was not made public. It was the logical follow-up to Industry Canada's Franco communauté virtuelle Program, which was not managed by Heritage Canada, but had performed miracles, it must be said, in helping us develop our digital infrastructure. I do not know why they did not renew it at Industry Canada. Now there is nothing at all, neither at Industry Canada nor at Canadian Heritage. The Harper government developed a digital strategy last year or the previous year, but it is not supporting those who want to implement it.

Senator Tardif: Would that be a recommendation you are making to our committee, that it would be important to see to that?

Mr. Dubeau: The disappearance of that mechanism is an important concern to our eyes. If the committee can intervene there, I would encourage it to do so.

Senator Tardif: Thank you.

The Chair: I would like to come back to the use of social media, the new media. First of all, there has to be access. Second, you need equipment. Third, there has to be training. Then, there is the issue of the available francophone content. When we look at those four points — and there are surely others — what is the real situation of the arts and culture sector regarding access, the purchase of equipment, training, and French-language content? You need that whole package if you really want positive outcomes.

Mr. Dubeau: That is a big question, so the answer is complex and probably multi-faceted. Different sectors and regions would have different capacities in terms of the various aspects of the four elements you brought up.

Mme Saint-Pierre : Il n'y a aucun programme collégial ou universitaire en communication à l'ouest d'Ottawa. La Cité collégiale et l'Université d'Ottawa; cela s'arrête ici.

Le sénateur Tardif : C'est intéressant.

Mme Saint-Pierre : Au Collège Saint-Boniface, je sais qu'il y a eu trois études de faisabilité, mais je ne sais pas pourquoi cela n'a pas abouti. Il faudrait que cela aboutisse à un moment donné.

Le sénateur Tardif : Et le fonds que vous avez mentionné, quel ministère offrait ce programme?

M. Dubeau : C'est une branche de Patrimoine canadien, si ma mémoire est bonne.

Le sénateur Tardif : Cela a été supprimé il y a quelques semaines?

M. Dubeau : Le fonds a été aboli. Un des impacts non anticipés que vous évoquiez tantôt, c'était entre autres l'abolition de ce fonds.

Mme Saint-Pierre : Au lieu d'être identifié comme l'abolition de ce fonds, cela a été dans les 46 millions qui ont été coupés dans tout le ministère, donc cela n'a pas été rendu public. C'était le suivi logique du Programme Franco communauté virtuelle d'Industrie Canada, qui n'était pas géré par Patrimoine canadien, mais qui avait fait des miracles, disons-le, pour développer notre infrastructure numérique. Je ne sais pas pourquoi ils ne l'ont pas repris à Industrie Canada. Maintenant, il n'y en a plus du tout, ni à Industrie Canada ni à Patrimoine canadien. Pourtant, le gouvernement Harper a développé une stratégie numérique l'année dernière ou celle d'avant, mais il n'appuie pas ceux qui veulent poursuivre.

Le sénateur Tardif : Est-ce que ce serait une recommandation que vous feriez à notre comité, c'est-à-dire qu'il serait important de voir à cela?

M. Dubeau : La disparition de ce mécanisme est une préoccupation importante à nos yeux. Si le comité peut intervenir sur ce plan, je vous encouragerais à le faire.

Le sénateur Tardif : Merci.

La présidente : Je veux revenir à l'utilisation des médias sociaux, des nouveaux médias. Premièrement, il faut avoir accès. Deuxièmement, cela prend de l'équipement. Troisièmement, on parle de la formation. Ensuite, il y a la question du contenu francophone disponible. Quand on regarde ces quatre points — et il y en a sûrement d'autres —, dans quelle situation se retrouve vraiment le secteur des arts et de la culture sur les plans de l'accès, de l'achat d'équipement, de la formation et du contenu en français? Cela prend le paquet si on veut vraiment que ce soit positif.

M. Dubeau : Grosse question, donc la réponse est complexe et probablement multiple. Différents secteurs, différentes régions auraient différentes capacités par rapport à différents aspects des quatre éléments que vous avez évoqués.

The Chair: If there is any additional information you cannot give us today, could you send it to the committee? It would be very useful if we could look at all the needs.

Mr. Dubeau: If you are interested, we could try to ask our members about capacity in terms of the four points and come back to you with an answer.

The Chair: That would be great.

Mr. Dubeau: I may add a fifth point, if that is okay.

The Chair: Yes, absolutely.

Mr. Dubeau: I think this is useful as an outline of a game plan and diagnosis. You brought up supply as the fourth element — in other words, what is already available or could be available. I would also add demand. There may be thousands of books on the Internet. It is always a matter of finding a way to inform francophone readers and francophiles that those books are out there, that there are some from Nova Scotia, Alberta, Ontario, and all over, and that they are all worth a look. I think that tackling the challenge in terms of information communication and dissemination would improve access for everyone.

The Chair: Thank you. If there are no further questions, ladies and gentlemen, I want to thank you very much on the committee's behalf for coming to meet with us. Thank you for your presentation and your very complete answers. Thank you and good luck.

The committee will now have an opportunity to learn more about a few educational institutions that use the Internet, new media and social media.

So it is with pleasure that we welcome Yvon Laberge, the Executive Director of the Collège Éducentre, in British Columbia, and Roberto Gauvin, Director of the Centre d'apprentissage du Haut-Madawaska, in New Brunswick. Thank you for accepting the invitation to appear before the committee. I now invite you to take the floor, and then the senators will ask their questions.

Yvon Laberge, Executive Director, Collège Éducentre: Honourable senators, my name is Yvon Laberge. I am appearing before you today as the Executive Director of the Collège Éducentre, the only francophone college in British Columbia.

The goal of my presentation is to provide you with my thoughts, as the administrator of an adult education in a French minority context, on opportunities and challenges social media contribute to French education for adults.

La présidente : Si vous aviez des informations additionnelles que vous ne pouvez pas nous donner aujourd'hui, pourriez-vous les faire parvenir au comité? Cela serait fort intéressant de pouvoir regarder l'ensemble des besoins.

M. Dubeau : Si cela vous intéresse, on pourrait tenter de recenser, parmi nos membres, la capacité sur ces quatre points et vous revenir avec une réponse.

La présidente : Ce serait parfait.

M. Dubeau : J'ajouterais peut-être un cinquième point, si vous me le permettez.

La présidente : Oui, absolument.

M. Dubeau : Je trouve cela intéressant comme squelette de plan de match et de diagnostic. Vous avez évoqué l'offre comme quatrième élément, c'est-à-dire ce qui est déjà disponible ou qui pourrait l'être. J'ajouterais aussi la demande. Il peut exister des milliers de livres sur Internet. Toujours est-il qu'il faut trouver une façon d'informer les lecteurs francophones et les francophiles qu'ils existent, qu'il y en a de la Nouvelle-Écosse, de l'Alberta, de l'Ontario, de partout, et qu'ils sont tous intéressants. Je pense que c'est là aussi tout un défi de communication et de diffusion d'informations qui favoriserait l'accès pour tous.

La présidente : Merci. S'il n'y a pas d'autres questions, mesdames et monsieur, je vous remercie beaucoup de la part du comité d'être venus nous rencontrer. Merci de votre présentation et de vos réponses très complètes. Merci et bon succès.

Le comité aura maintenant l'occasion d'en apprendre davantage au sujet de quelques institutions qui œuvrent dans le milieu de l'éducation et qui font l'utilisation d'Internet, des nouveaux médias et des médias sociaux.

C'est donc avec plaisir que nous accueillons M. Yvon Laberge, directeur général du Collège Éducentre, situé en Colombie-Britannique ainsi que M. Roberto Gauvin, directeur du Centre d'apprentissage du Haut-Madawaska, situé au Nouveau-Brunswick. Merci d'avoir accepté l'invitation de comparaître devant le comité. Je vous invite maintenant à prendre la parole et les sénateurs suivront par la suite avec des questions.

Yvon Laberge, directeur général, Collège Éducentre : Honorables sénateurs, je suis Yvon Laberge et c'est à titre de directeur général du Collège Éducentre, le seul collège francophone de la Colombie-Britannique, que je comparais devant vous aujourd'hui.

Le but de ma présentation est de vous offrir mes réflexions, à titre d'administrateur d'une institution de formation des adultes dans un contexte minoritaire francophone, sur les opportunités et les défis qu'apportent les médias sociaux dans l'apprentissage des adultes en français.

I wanted to begin with the definition of social media. Basically, social media consist of different communication techniques and applications made widely available through the Internet, and encourage the creation and sharing of various content so that Internet users can become actors and authors on the Web.

The Collège Éducacentre was incorporated as a non-profit organization in 1992. It is the only francophone college in British Columbia. The programs, courses and services available at our institution are divided into three areas. We have college education, with about 72 courses. We also have continuing and customized education, which includes education in French as a second language and English as a second language, French for Parents and many other types of training.

We also offer basic education, which includes literacy, and the development of high school diploma equivalencies and basic skills. The college has four campuses to reach a population spread out across a large area. The main campus is located in Vancouver. We have two others in Victoria and in Prince George. We also have a virtual campus. We use social media to promote our distance education courses, especially college courses and some French as a second language courses. We currently use social media more for our promotion and recruitment activities.

For instance, in 2011, we improved our website's structure and information classification. The need to create a new website stemmed from the realization that we were unable to easily make changes to our old website and that our structure did not make it easy for users to find us. The revised referencing helps us generate more traffic. Therefore, since the website's launch on September 1, 2011, we have noted a 20 per cent increase in the number of visits to our website compared with the same period last year, for a total of 49,000 visits. That data indicates that our services are more accessible. We hope that, as a result, our services will be used more and the number of registrations will increase.

I would like to talk a bit about social media's potential in adult education. I want to emphasize the fact that I will talk about the potential. We are not there yet.

At the Collège Éducacentre, we recognize the potential of social media and use all means available to benefit from it. Francophones from British Columbia are spread out over a large area. Most of our students are taking part-time courses while working. Distance education enables students to take courses at home at their leisure. Social media would help make learning environments more interactive and dynamic. Another thing we have noted in education is that the use of social media can lead to genuine lifelong learning because it involves formal and informal contexts. Some of our students take formal courses, develop interests in a specific area and use the Internet to continue their research informally. That leads to an increase in informal learning.

Je voulais commencer par une définition des médias sociaux. Grosso modo, les médias sociaux regroupent différentes techniques de communication et d'applications rendues hautement accessibles par le biais d'Internet et favorisent la création et le partage de différents contenus pour faire en sorte que l'internaute devienne acteur et auteur sur le Net.

Le Collège Éducacentre a été incorporé comme organisme sans but lucratif en 1992. Il est le seul collège francophone en Colombie-Britannique. Les programmes, cours et services qui y sont offerts sont regroupés dans trois grands domaines, soit la formation collégiale avec environ 72 cours; la formation continue et sur mesure, qui comprend la formation en français langue seconde et en anglais langue seconde, French for Parents et bien d'autres formations.

Il y a aussi la formation de base qui comprend l'alphabétisation, le développement des équivalences du diplôme secondaire et les compétences essentielles. Le collège a quatre campus pour rejoindre une population dispersée sur un grand territoire. Le campus principal est situé à Vancouver, nous en avons un à Victoria, un à Prince George et nous avons un campus virtuel. Nous utilisons les médias sociaux pour faire la promotion de nos cours à distance, surtout les cours collégiaux et certains cours de français langue seconde. Actuellement nous utilisons davantage les médias sociaux dans nos activités de promotion et de recrutement.

En 2011, par exemple, nous avons amélioré la structure et la classification de l'information de notre site Internet. Le besoin pour la création d'un nouveau site Internet émane du constat que nous ne pouvions pas facilement effectuer les changements sur notre ancien site et la structure que nous utilisions ne permettait pas aux utilisateurs de nous trouver facilement. Le référencement retravaillé nous permet de capter plus de trafic. Donc, depuis son lancement, le 1^{er} septembre 2011, nous constatons une augmentation de fréquentation de notre site de 20 p. 100 par rapport à la même période de l'année précédente, soit un total de 49 000 visites. Ces données supposent un plus grand accès à nos services, ce qui, nous le souhaitons, mènera à une plus grande utilisation de nos services et à une croissance dans nos inscriptions.

J'aimerais parler un peu du potentiel qu'offrent les médias sociaux dans le domaine de l'éducation aux adultes. Je souligne que je vais parler du potentiel. On n'est pas rendu là encore.

Au Collège Éducacentre, nous voyons le potentiel qu'offrent les médias sociaux et nous cherchons par tous les moyens possibles à en bénéficier. Les francophones de la Colombie-Britannique sont dispersés sur un grand territoire. La plupart de nos étudiants suivent des cours à temps partiel tout en travaillant. La formation à distance permet aux apprenants de suivre la formation dans leur foyer quand cela leur convient. Les médias sociaux permettraient de rendre les environnements d'apprentissage plus interactifs et plus dynamiques. Ce qu'on constate aussi dans les études, c'est que l'utilisation des médias sociaux peut mener à un véritable apprentissage tout au long de la vie parce qu'on travaille dans des contextes formels et informels. On a de nos étudiants qui suivent des cours formels, développent des intérêts dans un certain domaine

In a francophone minority context, the social media breakthrough also has the potential to increase the number of services and programs so as to achieve a level similar to the one at anglophone institutions. Later on, I will talk about how we can work on making that a reality.

We believe that this may lead to a democratization of training because it makes it possible to overcome obstacles related to time, space and location; it allows for a more interactive and dynamic learning environment; and, in a minority context, it makes access to a greater number of services and programs possible.

Take the example of one of our learners with motor skill difficulties, which make it hard for him to hold a pen. He has made tremendous progress since we have been using the iPad with an interactive application for reading and writing.

In small institutions like ours, there are often only one or two people who work on designing curricula and content. Social media enable them to create virtual exchange communities and help students and trainers broaden their horizons and collaborate beyond the limits created by geographic borders, linguistic barriers and institutional walls. Social media help connect learners with each other and with experts and instructors. That way, learners and trainers can learn from their peers and have access to very specific and targeted knowledge in various areas of interest. That makes it easier for learners and instructors to work together on topics of common interest. In addition, the pooling of expertise and resources is encouraged.

Access to a wide variety of training material in French at a modest price is more difficult in a minority context. Social media allow learners and trainers to access, often free of charge, a wide variety of content in French. Social media enable academic institutions to improve the quality and availability of their learning material.

We have a few success factors to point out. If we want to take full advantage of all the possibilities provided by social media, we must plan adding new roles within the institution. An expert is needed to manage and update the technical infrastructure. Then, we need content and curriculum design experts who can prepare courses and programs using mixed learning approaches. We also need tutors or mentors to provide learners with advice on anything related to using technology.

Using social media tools in educational environments requires a minimum Internet connection speed. This applies to individual users and institutions. That level may not be available in certain

spécifique et poursuivent leurs recherches utilisant Internet de façon informelle. Ensuite, on voit un agrandissement de la formation informelle de cette façon.

Dans un contexte minoritaire francophone, l'éclosion des médias sociaux offre aussi le potentiel d'augmenter la gamme de services et de programmes pour atteindre un niveau similaire à celui offert par les institutions anglophones. Je vais parler un peu plus tard sur comment on pourrait travailler à rendre cela concret.

Entre autres, nous sommes de l'avis que cela peut tendre à une démocratisation de la formation parce que cela permet de surmonter les barrières de temps, d'espace et de lieu; cela rend les environnements d'apprentissage plus interactifs et plus dynamiques et, dans un contexte minoritaire, cela offre le potentiel d'accès à une plus grande gamme de services et de programmes.

Je donne l'exemple d'un apprenant qui a des difficultés de motricité, qui font en sorte qu'il a de la difficulté à tenir un stylo. Il a fait des progrès remarquables depuis que nous employons le iPad avec une application interactive pour la lecture et l'écriture.

Dans de petites institutions comme la nôtre, il y a souvent seulement un ou deux intervenants qui travaillent sur le développement de curriculum et de contenu. Les médias sociaux permettent aux intervenants de se créer des communautés d'échange virtuel et permettent aux étudiants et aux formateurs d'élargir leurs horizons et de collaborer au-delà des frontières géographiques, des barrières linguistiques, même, et des murs institutionnels. Les médias sociaux permettent de connecter les apprenants les uns aux autres ainsi qu'à des experts et des formateurs. Ainsi, les apprenants et les formateurs peuvent puiser dans les connaissances de leurs pairs et avoir accès à des connaissances très spécifiques et ciblées dans des domaines d'intérêt donné. Il est plus facile pour les apprenants et enseignants de collaborer à des sujets d'intérêt commun et cela favorise la mise en commun des expertises et des ressources.

L'accès à une variété de matériel de formation en français à un prix modique est plus difficile dans un contexte minoritaire. Les médias sociaux permettent aux apprenants et aux formateurs d'accéder, souvent gratuitement, à une grande variété de contenu en français. Les médias sociaux permettent aux établissements d'enseignement d'améliorer la qualité et la disponibilité de leur matériel d'apprentissage.

En termes de facteurs de réussite, nous en identifions quelques-uns. Si nous voulons bien exploiter toutes les possibilités offertes par les médias sociaux, il est essentiel de prévoir l'ajout de nouvelles fonctions au sein de l'institution. Il faut d'abord un expert pour gérer et garder à jour l'infrastructure technologique, ensuite il faut des experts de contenu et de développement de curriculum capables de préparer des cours et des programmes utilisant des approches mixtes d'apprentissage. Il faut aussi des tuteurs ou mentors pour donner des conseils aux apprenants sur toute question liée à l'utilisation de la technologie.

L'utilisation des outils des médias sociaux dans les milieux éducatifs exige un niveau minimal de vitesse de connexion à Internet. Cela s'applique aux utilisateurs individuels et aux

rural regions, for instance, especially since not all learners have current technology available to them. Technical equipment quality directly affects the quality of the learning process and even the possibility of accessing training.

Equal access is an issue that should be looked into. A key factor in success is having sufficient financial resources to establish the technical infrastructure and maintain it. In addition, stable funding also makes it possible to hire skilled staff and invest in staff training.

The Chair: Mr. Laberge, time is passing. Could you speed up your presentation?

Mr. Laberge: Okay. Flexibility in terms of funding also applies to funding parties. I will come back to that later.

I think that we must recognize the needs of learners and acknowledge that their level of competency in using new technologies varies. Very often, the younger learners are better equipped than people of my age, for instance.

Teachers' digital and educational skills are important because a generation of people who know how to design curricula lack the skills to do so in social media. There is also a need to provide support for training teaching staff and curriculum designers in the use of social media.

I have a few conclusions — and I will not have time to come back to English, sorry — and thoughts for the future. Social media have great potential to provide more francophones in minority settings with greater access to more courses and programs in French. That also makes it possible to improve the learning process, promote innovation in that process and allow for lifelong learning by institutions and individuals in formal and informal contexts.

Overall, studies indicate that social media have significant potential for improving the learning process. Political decision-makers should support and encourage the use of social media in teaching and training. New technologies are conducive to the development of innovative approaches and learning that help prepare students for active participation in the knowledge society.

Very quickly, I have a few suggestions for the future. I believe that it is important to have a financial envelope with special projects to encourage the development of electronic infrastructures that support the integration of social media in adult education institutions. I also think it is important to encourage all ministries to ease financial criteria and to promote, as a priority, the development of electronic infrastructures and learning approaches in social media.

institutions. Il se peut que dans certaines régions rurales, par exemple, ce niveau ne soit pas disponible. D'autant plus que ce ne sont pas tous les apprenants qui ont tous les outils technologiques en main et à jour. La qualité de l'équipement technique affecte directement la qualité du processus d'apprentissage et même la possibilité d'accès à la formation.

Il faut se pencher sur la question de l'égalité d'accès. Un facteur pertinent de la réussite est la présence de fonds suffisants pour établir l'infrastructure en technologie et pour la maintenir. En plus, un financement stable permet aussi l'embauche de personnel qualifié et d'investir dans la formation du personnel.

La présidente : Monsieur Laberge, le temps passe, est-ce possible pour vous d'accélérer votre présentation?

M. Laberge : D'accord. La souplesse du niveau financier s'applique aussi aux bailleurs de fonds. Je vais y revenir tantôt.

Ensuite, je pense qu'il faut reconnaître les besoins des apprenants et reconnaître que leur niveau de compétence dans l'utilisation des nouvelles technologies n'est pas égal. Très souvent, les plus jeunes sont mieux équipés que des personnes de mon âge, par exemple.

Les compétences numériques et didactiques des enseignants sont importantes parce qu'une génération de personnes qui sont capables de développer du curriculum n'a pas les compétences pour le faire au niveau des nouveaux médias sociaux. Il faut prévoir aussi des appuis à la formation du personnel enseignant et des développeurs de curriculum dans l'utilisation des médias sociaux.

Quelques conclusions — et là, je n'aurai pas l'occasion de retourner en anglais, désolé — et réflexions pour l'avenir : les médias sociaux ont un potentiel considérable pour permettre à plus de francophones en milieu minoritaire d'accéder à plus de cours et de programmes en français. Cela permet aussi d'améliorer le processus d'apprentissage, de faire la promotion de l'innovation dans le processus d'apprentissage et permettre aux institutions et aux individus de réaliser un véritable apprentissage tout au long de la vie dans des contextes formel et informel.

Dans l'ensemble, les études montrent que les médias sociaux ont un potentiel considérable pour améliorer le processus d'apprentissage. Les décideurs politiques devraient appuyer et encourager l'utilisation des médias sociaux dans l'enseignement et la formation. Les nouvelles technologies favorisent le développement d'approches novatrices et d'apprentissages qui permettent de préparer les étudiants à participer activement à la société du savoir.

Quelques suggestions pour l'avenir, très rapidement : je crois qu'il est important d'avoir une enveloppe financière avec des projets spéciaux pour encourager le développement des infrastructures électroniques qui favorisent l'intégration des médias sociaux dans les institutions de formation des adultes. Aussi, je crois qu'il est important d'encourager tous les ministères à assouplir les paramètres de financement, voire même mettre le développement des infrastructures électroniques et les approches d'apprentissage utilisant les médias sociaux en priorité.

It is important to support the creation and the continuation of distance learning networks in French, more specifically, the development of the French distance education and learning network, the REFAD. Other networks could also be promoted.

It would be a good idea to use social media to support and encourage learning activities for trainers and curriculum designers concerning digital and teaching skills. It would also be good to encourage and foster the creation and the sharing of new college credit courses and programs using social media. Thank you.

The Chair: Thank you very much, Mr. Laberge. The senators have a copy of your presentation and can refer to it if they need to. We will now move on to Mr. Gauvin's presentation. Mr. Gauvin, you have a maximum of 15 minutes, like Mr. Laberge.

Roberto Gauvin, Director, Centre d'apprentissage du Haut-Madawaska: I am proud to be here this evening to represent a small rural school of about 220 students that serves the villages of Clair, Lake Baker, Baker Brook and St-Hilaire, in New Brunswick.

When I introduce this school, I often compare it to an amoeba, an animal cell seeking food and stimulus. When we find something we like, we absorb it, but when we do not like it that much, we reach out and look elsewhere. I also like the amoeba analogy because we are under a microscope.

Many of our school's actions are questioned. We have been organizing an international seminar for three years now. People come from France, Scotland and all over to see what is being done at our school.

We are asked to innovate, to do things in a different and better way. However, at the same time, the school and the students must always be kept in order, and we often feel torn between the two goals. Clearly, if we want to try to use new technology, we must take a risk. Often, that risk is not necessarily shared by all organizations.

Of course, some significant challenges must be met in education. For instance, students must be able to communicate effectively in written and oral form. We must meet that challenge with our students, be it in English or in French. I would say that our school struggles the most with this challenge.

As far as social media goes, we use blogs. At our school, some second-year students have blogs. Obviously, we are not talking about the kind of a blog a journalist may have. They will mostly write one or two sentences, but they still have a blog. When people know that what they write will be read by someone, they tend to prepare better.

Il est important d'appuyer la création et le maintien de réseaux de formation à distance en français, plus spécifiquement le développement du réseau d'éducation et de formation à distance, le REFAD. On pourrait aussi mettre de l'avant d'autres réseaux.

Il serait bon d'appuyer et d'encourager les activités de formation des formateurs et des experts en curriculum sur les compétences numériques et didactiques utilisant les médias sociaux. Il serait également bon d'encourager et de stimuler la création et le partage de nouveaux programmes collégiaux et cours crédités utilisant les médias sociaux. Je vous remercie.

La présidente : Merci beaucoup monsieur Laberge. Les sénateurs ont une copie de votre présentation et pourront s'y référer si le besoin est là. Passons maintenant à la présentation de M. Gauvin. Monsieur Gauvin, vous avez un maximum de 15 minutes, tout comme M. Laberge.

Roberto Gauvin, directeur, Centre d'apprentissage du Haut-Madawaska : Je suis fier d'être ici ce soir pour représenter une petite école rurale d'environ 220 élèves qui dessert les villages de Clair, Lac Baker, Baker Brook et St-Hilaire, au Nouveau-Brunswick.

Lorsque je présente cette école, je la présente souvent comme une amibe, une cellule animale à la recherche de nourriture et de stimulus. Lorsqu'on trouve quelque chose qu'on aime, on l'absorbe mais lorsqu'on aime moins, on tend les bras et on cherche autre chose ailleurs. J'aime aussi l'analogie de l'amibe parce qu'on est sous le microscope.

Notre école fait beaucoup de choses qui suscitent le questionnement. On est l'auteur d'un colloque international depuis maintenant trois ans. Il y a des gens qui viennent de France, d'Écosse et d'un peu partout pour voir les choses qui se font à notre école.

On nous demande d'innover, de faire différent, de faire mieux. Mais en même temps, il faut toujours tenir l'école et les élèves à l'ordre et souvent on se sent déchirés entre les deux. Évidemment, si on veut essayer des choses à l'aide de nouvelles technologies, il faut prendre un risque et souvent, ce risque n'est pas nécessairement partagé par toutes les organisations.

Évidemment, il y a des défis importants à relever en éducation. Par exemple, les élèves doivent pouvoir communiquer efficacement à l'écrit et à l'oral. Que ce soit en français ou en anglais, on doit relever ce défi avec nos élèves. Je vous dirais que c'est le défi et avec lequel l'école a le plus de difficulté.

Avec les médias sociaux, on utilise le blogue. À notre école, on a des élèves de deuxième année qui en ont un. Évidemment, ce n'est pas un blogue comme celui des journalistes. Ils vont plutôt écrire une ou deux phrases mais ils ont quand même un blogue. Et lorsqu'on sait qu'on doit écrire et que quelqu'un va nous lire, on a tendance à mieux se préparer.

This evening, knowing that I was coming here, I prepared differently than I would have for a meeting with staff members or with three people. We know that the Web's potential is huge. I could tell you about our blogs if you have any questions.

Parents can subscribe to their child's blog. So, when a child writes something, their grandfather, grandmother or uncle — maybe even in Florida — may receive an email saying that Pierre or Paul has written something and they can comment on it. So when we know that people are going to read what we have written, we tend to prepare better and be more careful. Think about the potential of a YouTube video. When we know that we will be posting something on YouTube and that the potential is through the roof, we tend to prepare better.

In addition, students must be able to solve complex problems, and not only in mathematics. Some problem-solving skills are acquired in school, and people use them later on in their lives.

Students must be able to find and analyze information; that is very important. They must be able to think and analyze their learning method, which we in education refer to as metacognition. We do not all learn in the same way, and when we know how we learn, we can obviously move forward much faster by taking advantage of those approaches.

Students must be able to use technologies at their disposal. At school, we provide students with various technologies. In their future workplace, they will have to adapt to new technologies, and that adaptability must be developed at a young age.

We must think about our educational practices. We must explain, demonstrate and practice. As a school director, I feel that a lot of explaining takes place in the classroom. There may even be a bit too much explanation. We must show and practice.

I have a tennis player analogy. If you want to become the best tennis player in the world, I can tell you about tennis, I can explain to you what a racquet is, how to hold it and how to serve, but I must also show you how to serve.

Where should we spend most of our time if we want to become world-class players? On the court. We must practice, practice and practice some more. At school, our blogs are the tennis courts of writing. That is where we want students to spend their time writing.

And yes, they will make spelling mistakes. Some people are saying that the children are not yet ready to write publically because they will make mistakes. If we wait for young people to be able to write perfectly before allowing them to write in a blog, they will never write. Therefore, if we want them to improve and receive constructive comments, I think the blog is an amazing platform for that.

Ce soir, en sachant que je venais ici, je me suis préparé de façon différente que si j'avais une réunion avec des membres du personnel ou avec trois personnes. On sait que le potentiel du Web est énorme. Par exemple, je peux vous parler des blogues que nous avons si vous avez des questions par rapport à ça.

Les parents peuvent s'abonner au blogue de leur enfant. Donc lorsqu'un enfant écrit un texte, le grand-papa, la grand-maman ou l'oncle, qui est en Floride, peut recevoir un courriel qui dit que Ti-Pierre ou Ti-Paul a écrit un billet et il est possible de laisser des commentaires. Donc lorsqu'on sait que ces gens vont nous lire, on a tendance à mieux se préparer et à faire plus attention. Imaginez le potentiel d'un vidéo sur YouTube. Lorsqu'on sait qu'on présentera quelque chose sur YouTube et qu'on sait que le potentiel est astronomique, on a tendance à mieux se préparer.

Aussi, les élèves doivent pouvoir résoudre des problèmes complexes, et pas seulement en mathématiques. Il y a des résolutions de problèmes qu'on débute à l'école et plus tard dans la vie, on utilise ces mêmes démarches.

Les élèves doivent être capables de trouver et d'analyser l'information, c'est très important. Ils doivent être capables de réfléchir, d'analyser leur façon d'apprendre, ce qu'on appelle en éducation la métacognition. On n'apprend pas tous de la même façon et lorsqu'on est conscient de la façon dont on apprend, on peut évidemment aller de l'avant beaucoup plus rapidement en mettant ces approches à profit.

Les élèves doivent pouvoir utiliser les technologies qui leur sont proposées. Nous à l'école, on propose différentes technologies aux élèves. Dans leur futur milieu de travail, ils auront à s'adapter à de nouvelles technologies et cette façon de s'adapter aux technologies doit s'apprendre dès le jeune âge.

On doit réfléchir à nos pratiques pédagogiques. On doit expliquer, démontrer et pratiquer. En tant que directeur d'école, j'ai l'impression qu'on explique beaucoup en classe. On explique même peut-être un peu trop. Il faut démontrer et il faut pratiquer.

Je donne l'analogie d'un joueur de tennis. Si vous voulez devenir le meilleur joueur de tennis au monde, je peux vous parler de tennis, je peux vous expliquer c'est quoi une raquette, comment la tenir et comment faire un service, mais je dois aussi vous montrer comment faire votre service.

Où doit-on passer la majeure partie de notre temps si on veut devenir un joueur de calibre international? C'est sur le terrain. On doit pratiquer, pratiquer et encore pratiquer. Nous à l'école, nos blogues ce sont les terrains de tennis de l'écriture. C'est là qu'on veut que les jeunes passent du temps à écrire.

Et oui, ils vont faire des fautes d'orthographe. Il y a des gens qui disent qu'ils ne sont pas encore prêts à écrire en public parce qu'ils vont faire des fautes. Si on attend que les jeunes sachent écrire parfaitement avant de les faire écrire sur un blogue, ils n'écriront jamais. Donc si on veut qu'ils s'améliorent et qu'ils reçoivent des commentaires constructifs, je crois que le blogue est une plateforme incroyable pour le faire.

Of course, they cannot write without following some rules. There are ways for them to correct their own work. There are tools we can use and develop with students. If we write knowing that people will read our work, we tend to prepare better, and doing that becomes encouraging and motivating.

When their grandfather congratulates them and tells them they have done good work, that makes their next post very worthwhile. We must admit that our education system is far from healthy. In New Brunswick, about 48 per cent of young people between the ages of 16 and 24 do not even achieve a level 3 in literacy. About 50 per cent of adults in the rest of Canada fail to achieve this level. I think there is work to be done in that area.

Another thing that bothered me about those statistics is that, according to projections, the situation will remain the same until 2031. So that is still far away. There is someone I like when it comes to new technology. I am talking about Mark Prenski, who says that an essential 21st century skill is knowing that, when faced with a problem, we must be able to find the best way to proceed.

Students must be able to do things with others through creative collaboration. They must also be able to improve. When I make presentations, I often talk about my grandmother, Thérèse, who could not believe that an ATM card worked. She could not believe that a card gives you money from the right account. Even worse, she could not believe that, when you deposit money into the machine, it goes to the right account.

However, the world did not wait for my grandmother to be ready to introduce ATM machines. ATM machines were still made. The world will not wait for teachers to be ready for Web 2.0. So Web 2.0 will be there anyways, and it will be up to teachers to adapt to it.

Technology has changed; you know that. Depending on your age, there may be some photos you recognize more easily than others. Things will change further. We do not know exactly where the world is headed, but we do know that it will change and that we will have to adapt.

If I show you this photograph, you will probably say it was taken a long time ago. In this photo, desks are lined up like ducks on a pond, and I must say that should have changed in the classroom. And it is true that there are some local initiatives, where some schools try different things. I could tell you that this photo was taken yesterday in a school somewhere in Canada, and many would believe me because, in many schools, things have not yet changed. Desks are lined up in the same way as in the past. What is worse, parents sometimes come to school and say that they are reminded of their school years. I do not want to hear that comment in my school. I want people to say that things are not like they used to be when they were in school, that things have changed.

Have our students changed? Aside from the way they dress, other things have clearly changed, and I am talking about the way they think, the way they search for information. That will

Bien sûr, on ne les laisse pas écrire sans suivre des règles. Il y a des façons pour eux de s'autocorriger. Il y a des outils qu'on peut utiliser et développer avec les jeunes. Et si on écrit en sachant que des gens vont nous lire, on a tendance à mieux nous préparer et cela devient encourageant et motivant de le faire.

Lorsqu'on reçoit un commentaire de grand-papa qui nous dit « Bravo, tu as fait un beau travail », ça rend le prochain travail drôlement intéressant. On doit admettre que notre système d'éducation est loin d'être en santé. Au Nouveau-Brunswick, environ 48 p. 100 des jeunes de 16 à 24 ans n'atteignent même pas un niveau 3 en littératie. Pour le reste du Canada, c'est environ 50 p. 100 des adultes. Je crois qu'il y a du travail à faire de ce côté.

Aussi, ce qui m'a chicoté dans ces statistiques, c'est qu'on prédit que la situation va demeurer telle quelle jusqu'en 2031. Donc c'est encore loin d'ici. Il y a quelqu'un que j'affectionne sur le plan des nouvelles technologies, il s'agit de M. Mark Prenski, qui dit que les compétences essentielles du XXI^e siècle, c'est de savoir que lorsqu'on est confronté à un problème, il faut pouvoir trouver quelle est la meilleure chose à faire.

Les élèves doivent pouvoir faire des choses avec les autres en collaborant de façon créative. Ils doivent aussi être capables de s'améliorer. Lorsque je fais des présentations, je parle souvent de feu ma grand-mère, Thérèse, qui ne pouvait pas croire qu'une carte de guichet automatique fonctionnait. Elle ne pouvait pas croire qu'une carte te donne de l'argent à partir du bon compte. Pire encore, elle ne pouvait pas croire que tu déposes de l'argent dans la machine et que le dépôt se fait dans le bon compte.

Mais le monde n'a pas attendu que ma grand-mère soit prête pour faire des guichets automatiques. Il y a quand même eu des guichets automatiques. Le monde ne va pas attendre que les enseignants soient prêts pour le Web 2.0. Donc il va quand même y avoir le Web 2.0 puis ce sera aux enseignants à s'adapter.

La technologie a changé, vous le savez. Dépendamment de votre âge, il y a peut-être des photos que vous reconnaissez plus facilement que d'autres. Ça va changer encore. On ne sait pas exactement où ça s'en va, mais on sait que ça va changer et on sait qu'on va devoir s'adapter.

Si je vous montre cette photo, évidemment, vous allez me dire que cela a été pris il y a longtemps. C'est une photo qui nous montre les pupitres en rang d'oignon, et je dois vous dire que ça devrait avoir changé dans les salles de classe. Et c'est vrai qu'il y a des initiatives locales, où certaines écoles essaient différentes choses. Je pourrais vous dire que cette photo a été prise hier dans une école quelque part au Canada, et plusieurs me croiraient parce que dans plusieurs écoles, ça n'a pas encore changé. Les rangs d'oignon, c'est comme avant. Pire, des parents viennent parfois à l'école et disent : « Cela me rappelle mon temps quand j'étais dans l'école. » Chez nous, je ne veux pas entendre ce commentaire-là. Je veux que les gens me disent : « C'est pas pareil comme quand j'étais à l'école, c'est différent, cela a changé. »

Nos élèves, est-ce qu'ils ont changé? À part les habits, il y a autre chose qui a changé évidemment, c'est la façon de réfléchir, la façon de penser, la façon de chercher l'information, et cela va continuer de

continue to change. Our students are different, and schools will have to adapt to them. We will have to change our teaching methods to ensure that students with different needs can learn various things. I would say that is a major challenge for schools. There is still a tendency to teach the same things, to explain in the same way to everyone. Therefore, we must ask ourselves the following question. What needs to be done?

As a school principal, I think we have to be involved in networking, which is even more important in minority situations. It is important for schools — in my case, we are talking about a francophone school — to establish connections with other francophone schools in minority situations. We must share information with other schools. Back home, we are lucky to have a project with CIDA and Mali. We are sharing information. Tomorrow, one of our classes will talk to young Malians. You are probably familiar with the current political context in Mali, so it is all very interesting. We cannot bring all the students to Mali, but we can bring Mali into our classroom thanks to Skype.

It is important to take the time to share what is working with other people. Internet access is necessary. It is not normal for it to be easier to connect to the Internet in a Tim Horton's than in a school. Therefore, schools must be able to connect. Often, people say that computers will have to be bought for all students. That is not necessary, as they already have a computer at home that is much better than what is available at school. If we give them Internet access, they will probably bring their computer to school and be able to connect and do their school work. That way, we will get around having to buy computers because students will bring the computers they like.

We must experiment and try things. Some things work better than others when it comes to organizational culture. Risks have to be taken, and there are certain areas where more risks can be taken. We must consider educational use. Parents often say that students play on the computer because that is usually what they do at home — they play on their computer. At school, of course, computers are used as work tools.

Therefore, educational integration is very important. We now use that as a reference. At our school, we are currently changing the library's reference documents. We no longer use the *Encyclopaedia Britannica* that was bought 20 years ago to find information. It is all on the Internet. When I say that, people ask about regular books. There is no doubt that books and children's literature have their place in schools. That will always be the case. The format may change, but it will be important to continue making those books available.

Often, when I talk to university students, I give them the choice between a carrot peeler and a new computer. I ask them which one they would pick if they had the choice. Everyone opts for the new computer. I tell them that they did not ask themselves the right question. What do they want to do with the tool? If they want to peel carrots, the peeler is a lot more useful. Therefore, we have to ask ourselves what we want to do with our computers.

changer. Nos élèves sont différents et les écoles vont devoir s'adapter aux élèves. On va devoir différencier nos apprentissages pour faire en sorte que des élèves avec des besoins différents peuvent apprendre différentes choses. Je vous dirais que c'est un défi majeur pour les écoles. On a encore tendance à enseigner la même chose, à expliquer de la même façon à tout le monde. Donc on doit se questionner. Qu'est-ce qui est à faire?

Comme directeur d'école, je pense qu'on doit se réseauter, et c'est encore plus important en contexte minoritaire. Il est important pour les écoles — dans mon cas c'est une école francophone — de se réseauter avec d'autres écoles francophones en milieu minoritaire. On doit échanger avec d'autres écoles. Chez nous, on a la chance d'avoir un projet avec l'ACDI et le Mali. On fait des échanges. Demain, on a justement une classe qui va parler avec des jeunes Maliens. Vous connaissez probablement le contexte politique présentement au Mali, donc c'est très intéressant. On ne peut pas emmener tous les élèves au Mali, mais on peut amener le Mali dans notre salle de classe avec Skype.

Il faut prendre le temps de partager ce qui fonctionne avec d'autres personnes. Il faut avoir accès au Web. Ce n'est pas normal que ce soit plus facile de se brancher sur Internet dans un Tim Horton's que dans une école. Donc il faut que les écoles soient capables de se brancher. Souvent, les gens disent : « Il va falloir qu'on achète des ordinateurs à tous les élèves. » Ce n'est pas nécessaire, ils ont déjà un ordinateur à la maison et ils sont pas mal meilleurs que les ordinateurs qu'on leur propose à l'école. Si on leur donne accès au Web, ils vont probablement apporter leur ordinateur à l'école et ils vont pouvoir se brancher et faire leur travail scolaire. On va donc éviter d'avoir à acheter des ordinateurs parce que les jeunes vont fournir l'ordinateur qu'ils aiment.

Il faut faire des expériences, il faut essayer des choses. Il y en a qui fonctionnent mieux que d'autres avec la culture organisationnelle. Il faut prendre des risques; il y a des endroits où on peut prendre plus de risques. Il faut voir l'utilisation pédagogique. Les parents disent souvent que les jeunes vont jouer sur l'ordinateur parce que c'est souvent ce qu'ils font à la maison; ils jouent à l'ordinateur. À l'école, évidemment, on l'utilise comme outil de travail.

Donc l'intégration pour la pédagogie est très importante. On l'utilise maintenant comme référence. Dans notre école, on est en train de changer la bibliothèque pour les documents de référence. On ne consulte plus l'*Encyclopédie Britannica* qu'on a achetée il y a 20 ans pour aller chercher de l'information. C'est sur le Web. Quand je dis ça, les gens disent : « Oui, mais les livres de lecture? » C'est sûr que les livres et la littérature jeunesse ont leur place dans les écoles. Cela va toujours être là. Peut-être que le format va changer, mais il va être important de continuer à faire ça.

Souvent, lorsque je parle à des étudiants d'université, je leur donne le choix entre un épluche-carottes et un ordinateur neuf. Je leur demande : « Vous avez le choix entre les deux, lequel vous aimeriez avoir? » Tout le monde me répond : « L'ordinateur neuf. » Je leur dis : « Vous ne vous êtes pas posé la bonne question. Qu'est-ce que vous voulez faire avec ça? Si vous voulez éplucher des carottes, ça, c'est pas mal plus utile. » Donc on doit

People often say that they want to go on the Internet. However, they do not ask themselves what their goal is. I think it is important to ask that question.

When we come upon something that works at our school, we try to become what we call a virus — in other words, we share, disseminate and exchange. If we are all alone in our corner doing whatever it is we do, I think that we become a bit like an abyss, somewhat invisible. Therefore, we must share what is being done.

Canadians with a Ph.D. degree account for 0.8 per cent of our population. I often feel like students are being taught as if we wanted them all to have a doctorate. Since 99 per cent of our young people will not become Ph.D. students, I think that our teaching methods must be changed or reconsidered.

Senator De Bané: It is more than 0.8 per cent here, as small as our group is.

Mr. Gauvin: Yes, but that is not the norm. I often find that, in a school setting, people who want to innovate are thought to be strange and out of place. People sometimes use sarcasm and jokes, but all of a sudden, when they see that things are working, what happens? Some people go along with the innovator and do as they do. With time, people start to ask questions, and more and more of them get involved. We realize that we are no longer seen as weirdoes, but as the norm.

I will conclude by saying that we must believe that the thin rope will hold us up. That is not always easy in day-to-day activities, but when we see the success of our students, when we see them develop and grow, it becomes much easier.

Thank you for your attention. I am now available to answer any questions.

The Chair: Thank you, Mr. Gauvin. The first question will come from Senator Fortin-Duplessis.

Senator Fortin-Duplessis: Thank you for coming to tell us about your institutions. Mr. Laberge, have you noticed any reluctance among your francophone teachers in minority schools when it comes to using new technologies in the classroom? You mentioned that your client base consists of adults. Were teachers reluctant?

Mr. Laberge: It was less a matter of reluctance than of a lack of knowledge about how to use media. I think that they are open to new technologies, but they do not know how to use them, and that is why it is important to provide training. University students must also be given access to training on how to use social media.

Senator Fortin-Duplessis: I would like to know what the success rate has been since you started using social media. Have you noted an increase, a higher success rate, or have things remained the same?

se demander ce qu'on veut faire avec nos ordinateurs. Souvent, les gens disent : « On veut aller sur le Web. » Mais on ne se pose pas la question à savoir ce qu'on veut faire avec ça. Je crois qu'il est important de le faire.

Lorsqu'on trouve quelque chose qui fonctionne dans notre école, on essaie de devenir ce qu'on appelle un virus, c'est-à-dire qu'on partage, on propage et on échange. Si on est tout seul dans notre coin à faire ce qu'on fait, je pense qu'on est un peu comme un abîme, un petit peu invisible. Donc il faut partager ce qu'on fait.

Si je vous montre ce chiffre, soit 0,8, c'est le nombre de Canadiens qui ont eu un doctorat. Souvent, j'ai l'impression qu'on enseigne aux élèves comme si on voulait tous qu'ils fassent un doctorat. Sachant que 99 p. 100 de nos jeunes n'iront pas vers des études doctorales, je crois qu'il faut modifier ou regarder la façon qu'on enseigne.

Le sénateur De Bané : C'est plus que 0,8 ici, le petit groupe qu'on est.

M. Gauvin : Oui, mais ce n'est pas la norme. Souvent, dans une école, je me sens un peu comme ça, on regarde la personne qui veut innover et on la trouve bizarre, on trouve qu'elle n'a pas sa place. On utilise parfois le sarcasme, on fait des blagues, mais tout d'un coup, quand on voit que ça marche, qu'est-ce qui arrive? Il y a des gens qui vont la rejoindre, qui font comme elle. Et avec le temps, les gens commencent à poser des questions, et il y a de plus en plus de personnes qui vont la rejoindre. On s'aperçoit qu'on n'est plus vu comme un être bizarre, mais comme étant la norme.

Je termine en disant qu'il faut avoir la conviction que la petite corde va nous tenir. Ce n'est pas toujours facile au jour le jour, mais lorsqu'on voit la réussite des élèves, lorsqu'on les voit s'épanouir, grandir, c'est beaucoup plus facile.

Je vous remercie de votre attention et je suis maintenant prêt à répondre à vos questions.

La présidente : Merci monsieur Gauvin. La première question sera posée par la sénatrice Fortin-Duplessis.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Merci d'être présents et d'être venus nous renseigner sur vos institutions. Monsieur Laberge, est-ce que vous avez vu des réticences chez vos enseignants francophones qui travaillent dans des écoles de la minorité en ce qui concerne l'utilisation des nouvelles technologies en salle de classe? Vous avez mentionné que votre clientèle est composée d'adultes. Est-ce que les enseignants avaient des réticences?

M. Laberge : Ce sont moins des réticences qu'un manque de connaissances sur l'utilisation et l'exploitation des médias. Je crois qu'ils sont ouverts aux nouvelles technologies, mais ils ne savent pas comment s'en servir, d'où l'importance d'offrir de la formation. Il faut aussi fournir l'accès à une formation utilisant les médias sociaux aux étudiants dans les universités.

Le sénateur Fortin-Duplessis : J'aimerais connaître le taux de réussite depuis que vous utilisez des médias sociaux. Est-ce que vous avez vu une augmentation, un plus grand taux de réussite, ou c'est resté comme c'était?

Mr. Laberge: As I said, we are talking about the potential of using social media. We are not yet using them extensively. We mainly provide distance education — at the collegiate level, for instance — and we are just beginning to integrate social media into programs. However, studies I have seen show that there is a better success rate in using social media to achieve educational objectives, but we also see some continuity in learning beyond the specific area of study.

Senator Fortin-Duplessis: Does the government provide you with financial assistance, or is it just the provincial government that supports your institutions when it comes to online French content?

Mr. Laberge: That is a complex question. At our college, the funding comes mostly from the federal government through bilateral education agreements. That way, we have something of an operating fund. Other sources of funding are students' registration fees and occasional projects we pick up where we can. That is why I have noticed that financial stability is a very important success factor.

Senator Fortin-Duplessis: That is why I asked you about it. My last question is the following. I noticed that the Collège Éducacentre had a Twitter presence. However, why have you not opened your account to the public? Earlier, you mentioned that, on your website — not on Twitter, on another website — you have had 49,000 visits. Why is your Twitter account not open to the public?

Mr. Laberge: That is a good question. We use it mostly to announce very selective courses. In terms of promotion and publicity, we previously used social media for very broad promotion. Since francophones are part of the global community, we were buying ads in anglophone newspapers and other kinds of publications. Social media have allowed us to really target francophones in our promotion. However, as you say, the Twitter link is a very good idea, and we will certainly add it.

Senator Fortin-Duplessis: It was surprising to see that. Perhaps students were potential clients who could use that, but the public had no access to it, and that was a bit surprising. Thank you very much, Mr. Laberge. I will now let others ask questions.

Senator Tardif: I want to thank both of you for your presentation. Congratulations on the work you have been doing for your learners.

My first question is for Mr. Gauvin. You identified learning challenges and the skills all learners in your school had to master in order to be successful. Of course, you said that they had to write well, be able to work well with others, communicate, solve problems. How does the fact that you are doing that in French and living in a francophone minority community make your situation particular?

M. Laberge : Comme j'ai dit, on parle de potentiel d'utilisation des médias sociaux. On ne les utilise pas encore beaucoup. On offre surtout de la formation à distance, au niveau collégial par exemple, et on commence tout juste à intégrer les médias sociaux dans les programmes. Cependant, les études que j'ai vues démontrent qu'il y a une meilleure réussite en utilisant les médias sociaux dans l'atteinte de l'objectif pédagogique, mais on voit aussi une continuité dans l'apprentissage au-delà du domaine spécifique étudié.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Est-ce que le gouvernement vous offre une aide financière ou c'est simplement le gouvernement provincial qui vous soutient dans vos institutions pour le contenu en ligne en français?

M. Laberge : C'est une question complexe à répondre. Notre financement, au collège, vient surtout du gouvernement fédéral par le biais des ententes bilatérales en éducation. Cela nous permet un certain fonds de fonctionnement. Les autres sources de financement, ce sont les inscriptions des étudiants et des projets ponctuels qu'on va chercher à gauche et à droite. C'est pourquoi j'ai noté que la stabilité du financement est un élément et un facteur de réussite très important.

Le sénateur Fortin-Duplessis : C'est pour cela que je vous ai questionné là-dessus. Ma dernière question est la suivante : j'ai remarqué que le collège Éducacentre assurait une présence sur Twitter; par contre, pourquoi n'ouvrez-vous pas votre compte au grand public? Tantôt, vous avez mentionné que sur votre site — pas sur Twitter, sur un autre site — vous avez eu 49 000 visites. Pourquoi ce n'est pas ouvert au grand public, sur Twitter?

M. Laberge : Bonne question. On s'en sert surtout pour annoncer des cours très ponctuels. Avec les médias sociaux, dans la promotion et dans la publicité, ce qu'on faisait auparavant c'était des promotions très larges. Vu que les francophones sont dans la communauté en général, on achetait des publicités dans des journaux anglophones et autres. Les médias sociaux nous ont permis de vraiment cibler notre promotion vers les francophones. Mais le lien Twitter, comme vous dites, c'est une très bonne idée, on va certainement le rajouter.

Le sénateur Fortin-Duplessis : C'était surprenant de voir ça; peut-être que les étudiants étaient les clients potentiels qui pouvaient l'utiliser, mais le grand public ne pouvait pas y aller et c'était un peu surprenant. Merci beaucoup, monsieur Laberge, je laisse maintenant aux autres la chance de poser des questions.

Le sénateur Tardif : Je vous remercie tous les deux pour votre présentation et je vous félicite du travail que vous faites pour vos apprenants.

Ma première question serait pour M. Gauvin. Vous avez identifié les défis d'apprentissage et les compétences que tous les apprenants dans votre école devraient maîtriser afin de bien réussir. Vous avez indiqué évidemment qu'il fallait bien écrire, savoir bien travailler avec les autres, bien communiquer, résoudre des problèmes. Qu'est-ce que il y a de particulier à tout cela du fait que vous faites cela en français et que vous vivez dans une situation de francophonie minoritaire?

Mr. Gauvin: I think that we are talking about a school level initiative when it comes to the use of new technology. We have results we refer to as transdisciplinary — in other words, we follow provincial study programs. In addition to that, we expect certain results in terms of what students get out of using new technologies. What happens in this case is that, when blogs or social media are used, two birds are killed with one stone. In addition to working on achieving our learning objectives, which are of a general nature, we also work on disciplinary objectives.

In addition, I want to say that we cannot predict the future. Our students need skills to solve complex problems whose nature we are uncertain of today. Most careers from 2050 have probably not been invented yet. We still do not know what kind of work those young people will be doing. They have to be able to adapt, to do things differently.

I had an opportunity to travel a bit with Microsoft and visit a Hong Kong university. A lot of material comes from Hong Kong and is Made in Hong Kong. They are trying to change this and move to Designed in Hong Kong. Doing that requires a completely different process; it is a matter of creating things. Our young people must adopt that mode, a creation mode.

Senator Tardif: I will try to ask my question again. I am not sure you have understood. The skills you have identified are skills where, regardless of whether we are in an anglophone or a francophone environment, an educator would aim for the same objectives you have identified. What are the particularities of the francophone situation you must deal with? What has changed? Is there anything in your way of doing things that is different because you are francophones and you live in a francophone minority environment?

Mr. Gauvin: What is interesting about social media is that it allows us to be in touch with the francophone community outside our province. Our home province, New Brunswick, is small. Social media enable our students to exchange with others. I was talking about Manitoba earlier, and that was also in French. I will give you an example that may be more specific. Each year, we participate in the Festival des vidéastes du Manitoba, Manitoba's videographer festival. That is an exchange we do with another Canadian province. Ours is the only New Brunswick school that participates in the festival. That festival provides our students with an opportunity to create a video and then share it with other young Canadians. It is about our New Brunswick identity. We use a different kind of speech and different expressions. When we see ourselves on video, on YouTube, in our work, that is when we often realize that we may not have used the right kind of vocabulary, the right word.

M. Gauvin : Je crois que c'est une initiative au niveau de l'école par rapport à l'utilisation des nouvelles technologies. Nous avons des résultats qu'on appelle transdisciplinaires, c'est-à-dire qu'on suit les programmes d'étude de la province. En plus de cela, il y a des résultats que l'on s'attend à ce que les élèves obtiennent pour ce qui est de l'utilisation des nouvelles technologies. Ce qui arrive ici c'est que, lorsqu'on utilise le blogue ou les médias sociaux, on fait d'une pierre deux coups. On va, en plus de travailler à l'atteinte de nos objectifs d'apprentissage, qui sont généraux, travailler à ceux qui sont disciplinaires.

Également, j'aimerais dire qu'on ne peut pas prédire ce qui s'en vient. Nos jeunes ont besoin de compétences pour pouvoir résoudre des problèmes complexes dont on ignore la nature à ce jour. La plupart des métiers de l'an 2050 ne sont probablement pas encore inventés. On ne sait pas encore quel va être le travail que ces jeunes vont faire. Il faut que les jeunes soient capables de s'adapter, de faire de façon différente.

J'ai eu la chance de me promener un peu avec Microsoft et d'aller visiter une université à Hong-Kong. Beaucoup de matériel vient de Hong-Kong et est *Made in Hong-Kong*. On veut changer ça et passer maintenant à *Designed in Hong-Kong*. Pour y arriver, c'est tout un processus totalement différent, il s'agit de créer des choses. Il faut mettre nos jeunes dans ce mode, un mode de création.

Le sénateur Tardif : Je vais essayer de reposer ma question; je ne suis pas certaine que vous m'avez comprise. Les compétences que vous avez identifiées sont des compétences pour lesquelles, peu importe qu'on soit dans un milieu anglophone ou francophone, un pédagogue ou un éducateur viseraient les mêmes objectifs que ceux vous avez identifiés. Quelles sont les particularités de la situation francophone avec lesquelles vous devez composer? Qu'est-ce qui change? Est-ce qu'il y a quelque chose dans votre façon de faire qui est différente parce que vous êtes francophone et que vous êtes dans un milieu minoritaire francophone?

M. Gauvin : Ce qui est intéressant avec les médias sociaux, c'est d'être capable d'être en contact la communauté francophone à l'extérieur de notre province. Chez nous, au Nouveau-Brunswick, nous sommes une petite province. Les médias sociaux font en sorte qu'on peut échanger avec d'autres jeunes. Je parlais du Manitoba tout à l'heure, cela se passe en français aussi. Je vais donner un exemple peut-être plus spécifique : nous participons chaque année au Festival des vidéastes du Manitoba. C'est un échange que nous faisons avec une autre province du Canada. Nous sommes la seule école du Nouveau-Brunswick qui participe à ce festival. Cela donne une chance à nos jeunes de créer une vidéo et ensuite d'échanger avec d'autres jeunes Canadiens, par rapport à notre identité, au Nouveau-Brunswick. Nous avons un parler différent, des expressions différentes, et lorsqu'on se voit sur vidéo, sur YouTube, par rapport à ce qu'on a fait comme travail, souvent c'est là qu'on va remarquer qu'on n'a peut-être pas utilisé le bon vocabulaire, le bon mot.

We also have podcasting, such as radio programs on which young people can express how they view their province, the place where they live, because the realities are different from place to place.

I had the opportunity to work in Manitoba for 10 years as a school vice-principal. Obviously, the reality of a young francophone in Manitoba is quite different from that of a young francophone in New Brunswick.

Senator Tardif: Is there adequate access to French content?

Mr. Gauvin: Certainly, it is limited. But the good thing about the Web is that we can create networks. The great thing about Twitter, for instance — all my teachers have Twitter accounts; even those who are not teachers have accounts — is that when you come across something positive, something that works well, you can share that information through Twitter. If I am a math teacher, I can access the best possible sites for math. If I use a network to talk to other math teachers anywhere in the world, but especially in French-speaking Canada since I teach in French, I can access a wealth of valuable information, and it does not cost a thing. We help each other by sharing the best possible information.

Senator Tardif: I have a question for Mr. Laberge. Good afternoon, Yvon, it is always a pleasure to see you. I know you have spent many years working on the whole issue of distance education.

As far as your partnerships with other institutions go, is there any financial benefit for you in all this, or is the benefit more in terms of sharing content and knowledge? We all know, and REFAD said it, that acquiring technological tools is quite expensive, so you have to rely more on building networks and working together. Going forward, how do you see Éducentre and its partnership building?

Mr. Laberge: Thank you for your question. I see acquiring infrastructure as one component and, as Senator Chaput said so articulately after the other presentation, there are four levels. Acquiring infrastructure is very important, but so is access to appropriate and varied teaching materials. We are in a position to be able to offer 72 different programs and classes through distance education. Building partnerships with organizations such as the Consortium national de développement de ressources pédagogiques en français au collégial gives us access to many other curriculum programs. We partner with 20 or so other institutions across Canada.

Without the Internet and without the ability to network, we would not be able to do what we are doing. So it does not generate any financial benefit directly but instead saves us time and effort in developing courses. So our goal of offering a wider

Également nous avons le *podcasting*, par exemple des émissions de radio dans lesquelles les jeunes peuvent s'exprimer sur la vision qu'ils ont de leur province, de l'endroit où ils habitent, car on a des réalités différentes d'un endroit à l'autre.

J'ai eu la chance de travailler au Manitoba pendant dix ans comme directeur adjoint d'une école; les réalités des jeunes francophones au Manitoba évidemment sont très différentes de celles au Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Tardif : Mais l'accès au contenu en français est-il suffisant?

M. Gauvin : C'est sûr que c'est limité. Sauf que, ce qui est bien avec le Web, c'est qu'on peut créer des réseaux. Avec Twitter justement — mes enseignants à l'école ont tous des comptes Twitter, même les non enseignants — ce qui est intéressant c'est que, lorsqu'on trouve quelque chose de bien, qui fonctionne bien, on partage cette information sur Twitter. Si je suis enseignant en mathématiques, je vais avoir accès aux meilleurs sites de mathématique possibles. Si je communique en réseau avec d'autres enseignants en mathématiques, peu importe où sur la planète, mais en particulier au Canada francophone puisque j'enseigne en français, à ce moment-là ce partage devient très riche et très intéressant, et c'est gratuit. On s'entraide en partageant la meilleure information possible.

Le sénateur Tardif : Je voudrais poser encore une question à M. Laberge. Bonjour Yvon, c'est toujours bon de te revoir; je sais que tu travailles depuis de nombreuses années sur la question de l'éducation à distance.

Pour ce qui concerne les partenariats que vous avez avec d'autres institutions, est-ce qu'il y a un gain financier pour vous dans tout cela, ou est-ce que ce serait surtout au niveau de partage de contenus et de compétences? Parce qu'on sait que, et le REFAD l'a dit, l'acquisition des outils technologiques est quelque chose de très dispendieux, et il faut davantage se former en réseaux et travailler ensemble. Comment voyez-vous l'avenir d'Éducentre et le développement de ses partenariats?

M. Laberge : Merci pour votre question. De fait, je vois l'acquisition d'infrastructures comme étant un élément, et, comme l'a très bien souligné le sénateur Chaput à la fin de l'autre présentation, il y a les quatre niveaux. L'acquisition d'infrastructure est très importante, mais aussi l'accès à du matériel pédagogique adéquat et varié. Nous sommes dans une situation où nous pouvons offrir 72 cours et programmes différents à distance. En créant des partenariats avec, entre autres, le consortium national du développement pédagogique en français au niveau collégial, cela nous permet d'accéder à plein d'autres curriculums. On le fait en partenariat avec une vingtaine d'autres institutions à travers le Canada.

Si nous n'avions pas Internet et si nous n'avions pas cette capacité de réseautage, nous ne pourrions pas le faire. Donc ce n'est pas un financement direct que cela nous apporte, c'est une économie dans le développement des cours. Donc, l'idée selon

range of programs is key. This is a tool that can help us make that happen.

Senator Segal: I have a teaching-related question for our two witnesses. I agree with the principle that education is a provincial responsibility. I am not trying to challenge that Canadian reality. I would, however, like your views on the difference between the content and the form.

My question may not seem all that obvious coming from someone who is 61 and who learned the classics, history, French, literature and other basic subjects that have nothing to do with a computer from Oblate fathers. Today, how do you strike a balance between the content, which is absolutely crucial, and the form?

Here is one of my concerns. Right now, we are creating a generation of young people who are very knowledgeable about all communication tools, computers, blogs and so forth; all those things play an integral part of their day-to-day lives. When it comes to content, however, reading and writing skills, they have problems, both in French and in English.

As an educator, you are responsible for teaching our children and preparing them for the reality of modern life and decision making. In my view, though, it is important to realize that without the content, the form would not be very useful.

I would like to hear your thoughts on that.

Mr. Gauvin: What has changed over time is that we now expect all children to succeed. Many years ago, students who were not doing well in school or who were having trouble simply dropped out to join the workforce. That reality has changed. Today, you have to have a high-school diploma at the very least in order to enter the job market.

Today, the reality for all teachers is that every student must succeed. When you consider the situation of students sitting in today's classrooms and the wide variety of strengths and challenges that entails, bear in mind that the teacher has to find ways to motivate those kids and make them interested in writing better.

When you are trying to write a well-written blog, the rules of grammar still apply, whether on paper or online. The teacher uses that as a teaching opportunity to help students learn grammar.

I have students who have written something and whose parents have commented that the text was full of mistakes, that the student should do it again. That would never happen on paper. And the reason is that when the work is done, the student usually puts the paper in their binder or even in the garbage. A blog, however, stays there.

This is interesting. People always tell you to start a sentence with a capital letter and to end it with a period. Kids often forget that rule when writing. When someone on the outside leaves a comment that the student forgot to use a capital letter, the student

laquelle nous voulons essayer d'offrir une plus grande variété de programmes est très importante. C'est un outil qui peut nous permettre de le faire.

Le sénateur Segal : Je veux poser à nos deux témoins une question pédagogique. J'accepte comme principe que l'éducation est une responsabilité du gouvernement provincial. Je ne cherche pas à contester cette réalité canadienne. Mais je veux avoir vos avis sur la différence entre les contenus et les contenants.

Ma question est peut-être quelque peu marquée, venant d'une personne de 61 ans, qui a été éduquée par les pères Oblats avec les classiques, l'histoire, la langue française, les belles lettres et d'autres choses fondamentales qui n'ont rien à voir avec un ordinateur; mais comment est-ce qu'on organise, aujourd'hui, l'équilibre entre le contenu, qui est absolument essentiel, et le contenant?

Voici une de mes craintes. On est en train de créer une génération de jeunes qui sont tout à fait compétents avec tous les outils de communication, les ordinateurs, les blogues, tout ceci fait partie intégrante de leur vie. Mais pour ce qui est du contenu, la capacité de lire, d'écrire, on a des problèmes, que ce soit en anglais ou en français.

En tant que pédagogue, vous avez la responsabilité d'éduquer nos enfants pour faire face à une vie moderne, les préparer à faire des choix. Mais, à mon avis, il faut comprendre que sans le contenu, le contenant ne sera pas d'une grande aide.

J'aimerais connaître votre pensée sur cette question.

M. Gauvin : Ce qui a changé avec le temps c'est que maintenant, on s'attend à la réussite de tous les élèves. Il y a longtemps, les élèves qui ne fonctionnaient pas bien à l'école ou qui avaient de la difficulté quittaient l'école pour aller sur le marché du travail. La réalité n'est plus la même. On a maintenant besoin au minimum d'un diplôme d'études secondaires pour pouvoir accéder au marché du travail.

Maintenant, la réalité des enseignants est que tous les élèves doivent réussir. Lorsqu'on prend des élèves dans une salle de classe, avec la diversité des forces et les défis que cela comprend, l'enseignant doit trouver des façons pour les motiver ou les intéresser à mieux écrire.

Lorsqu'on écrit un blogue, si on veut que ce soit bien écrit, les règles de grammaire s'appliquent, que ce soit sur une feuille de papier ou sur un blogue. L'enseignant saisit cette occasion pour enseigner et faire passer les règles.

J'ai des élèves qui ont écrit des textes et les parents sont venus laisser un commentaire pour dire que les textes étaient plein de fautes, que l'enfant devrait réécrire son texte. Ce ne serait jamais arrivé avec une feuille de papier. Parce que souvent le papier, lorsque le travail est fini, l'enfant va le mettre dans son cartable ou même le mettre à la poubelle alors que sur le blogue, ça reste.

Une chose est intéressante. Les gens vont dire de mettre une majuscule lorsqu'on commence une phrase et la terminer avec un point; souvent les jeunes vont écrire et vont oublier cette règle. Mais lorsque quelqu'un de l'extérieur laisse un commentaire pour

does not understand. They may even be told on a daily basis to use a capital letter at the beginning of a sentence; whether it is Grade 2 or Grade 8, you have to use a capital letter when starting a sentence. That is an experiential approach when it comes to the use of written French, in a context that is real.

That is the context with Web 2.0 tools. The problem lies in the fact that many adults are not comfortable with that. They are scared of the monitoring. A teacher will correct errors and say to him or herself that people are going to think he or she is a bad teacher because the students posted work with errors. The fact of the matter is that what is posted does not have anything to do with the teacher. It has more to do with the level the student is at. Our job is now to take the student at that level and to bring them to a higher level.

I give talks during which I show a text that has been written by a student, but I do not mention the student is in Grade 2 or Grade 3. Someone will say it is not hard to write a text. But when I say that a student in Grade 2 or Grade 3 wrote it, people's opinions change. The objective, then, is to bring the student to another level. Learning how to write.

As I said earlier, New Brunswick has the same curriculum, whether we are talking about Grade 2 or Grade 8, with different levels. That is one way for teachers to drive home the importance of learning grammar, for instance.

Senator Segal: At your school, do you teach children how to differentiate between the various sources of information found on the Web, showing them that certain sources are valid while others may be less credible and therefore lack any factual basis? Do you give them that kind of direction so they learn how to recognize those sources and to reject inaccurate information?

Mr. Gauvin: It is a process, one that is not that easy. Media education has to happen in the context of learning; we teach students about texts. There are certain websites, for example, that contain false information, that make no sense. Students may be encouraged to search such sites. I will tell you, however, that many adults are not comfortable with that kind of exercise because it was not used on them.

Earlier, I mentioned monitoring, risk taking. There are teachers who do not want to go there precisely because they are afraid of falling in a trap and seeing things that may be inappropriate for the classroom. You do not have to get yourself in trouble. There is still a long way to go with the adults.

Mr. Laberge: As far as adult education goes, at the college level and in our population, adults are usually the ones seeking training so they can find a job or a better job. They have a very practical objective in terms of what they want to do. And how we do things for them is one way of reaching that objective.

dire que l'étudiant a oublié de mettre une majuscule, ce dernier ne comprend pas. Même si à chaque jour, on leur dit de mettre des majuscules en début de phrase; que ce soit en deuxième ou en huitième année, il faut mettre une majuscule en début de phrase. C'est une approche expérientielle par rapport à l'utilisation du français écrit, dans un contexte qui est réel.

C'est le contexte des technologies 2.0. Le problème c'est qu'il y a beaucoup d'adultes qui ne sont pas confortables avec cela. Ils ont peur du contrôle. Un enseignant va corriger des fautes et se dira que les gens vont penser qu'il n'est pas un bon enseignant parce que ses élèves ont publié des fautes. Et pourtant, ce qui a été publié n'a pas rapport à l'enseignant. C'est plutôt le niveau auquel l'élève est rendu. Notre travail est maintenant de prendre l'élève au niveau qu'il est et de le mener à un niveau supérieur.

Je fais des conférences où je montre le texte d'un élève, sans mentionner que l'élève est en deuxième ou troisième année. Quelqu'un va dire que ce n'est pas difficile d'écrire un texte. Mais quand je dis que c'est un élève de deuxième année qui a écrit ce texte, les gens changent de perception. Il faut donc mener l'élève à un autre niveau. Apprendre à écrire.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, le programme d'études au Nouveau-Brunswick est le même, que ce soit en deuxième ou huitième année, avec des niveaux différents. C'est une façon, pour les enseignants, de marteler le fait de l'importance d'apprendre, par exemple, les règles de grammaire.

Le sénateur Segal : À votre école, préparez-vous les jeunes à être capables de faire des distinctions entre les différentes sources trouvées sur le Web en leur montrant que certaines sources sont valables et d'autres ne le sont peut-être pas autant et n'ont aucune base factuelle? Les guidez-vous afin qu'ils soient en mesure de saisir les nuances entre ces sources et éviter qu'ils ne se fassent bernés?

M. Gauvin : C'est un processus. Ce n'est pas aussi simple que cela. L'éducation média doit se faire dans un contexte d'apprentissage, on éduque les jeunes par rapport aux textes. Il y a, par exemple, certains sites Web qui contiennent des informations fictives, qui n'ont aucun sens. On peut amener les jeunes à faire une recherche vers ce site Web. Mais je vous dirais que beaucoup d'adultes ne sont pas confortables de faire cet exercice parce qu'on ne l'a pas fait avec eux.

Je vous parlais plus tôt de contrôle, de prendre le risque. Il y a des enseignants qui ne veulent pas se rendre là parce qu'ils ont justement peur de tomber dans un piège et de voir des choses qui ne sont pas appropriées pour des salles de classe. Il ne faut pas se mettre dans le trouble. Il y a beaucoup de travail à faire avec les adultes.

M. Laberge : Pour ce qui est du point de vue de l'éducation aux adultes, au niveau collégial et dans notre population, ce sont des adultes qui veulent le plus souvent se former pour se trouver un emploi ou un meilleur emploi. Ils ont un objectif très pratique par rapport à ce qu'ils veulent faire. Et la façon dont on le fait pour eux est un moyen pour atteindre cet objectif.

People have to have a certain level of knowledge depending on the type of training they want to take, and they will work to reach that level. We have those who started with literacy programs, they get their GEDs and then they register for college-level programs.

What we have noticed with the use of social media is that people write more. For example, the youth work experience program *Jeunes au travail* helps young people who are having trouble finding a job. They may not have had an easy life. Some did not write much. A Facebook page was created for this group, and now these young people access it regularly, sending one another messages such as “I found a job” or “Go here, you might be able to find one too.” Obviously, they are short sentences, not essays or anything, but these youth have been found to write more than they used to. That is a practical communication tool.

One thing that is surprising, at the other end of the spectrum, has to do with the applied research being done. A study has just been conducted, assessing the needs of immigrant women in terms of basic skills and family literacy. One of the main researchers on that study was Dr. Bassirou Diene. Looking at the end of the study, you notice that about 20 per cent of the references were paper-based, while the rest were Web-based.

Senator Segal: My hats off to both our witnesses for the tremendous job they are doing to help youth and adults. What would be the most useful recommendation our committee could make to the federal government, be it a change, an addition to a program or a reorganization of some sort that would help you in a practical way with your duties and activities? What would you say is the most important thing we could recommend to help you do your jobs in a positive way?

Mr. Laberge: The answer is always the same. Stable ongoing funding is key for us. Funding also needs to be flexible to take into account changes in learning methods. That would enable us to acquire the necessary infrastructure, develop curriculum and train people to teach it.

Even though this is an area of provincial responsibility, I believe the federal government should have some input. I also believe that is important when it comes to funding. In another presentation, someone mentioned the Department of Canadian Heritage program that was eliminated, the Canada Interactive Fund. We had actually applied for project funding under that program. We have an excellent family literacy program called *Chansons, contes et comptines*. We partnered with one of the country's largest video game makers, and they were willing to work with us, using our content to develop a sort of interactive game that would be accessible to everyone. We had submitted a project under that program, which was unfortunately cut. I believe this kind of creativity and flexibility is important. We must

Les gens doivent avoir un certain niveau de compétence selon le niveau de la formation qu'ils veulent suivre et ils vont travailler pour l'atteindre. On a des gens qui ont commencé par des programmes d'alphabétisation, ils sont passés par le certificat d'études générales et se sont inscrits dans des programmes de niveau collégial.

Mais ce qu'on remarque avec l'utilisation des médias sociaux, c'est que les gens écrivent davantage. Par exemple, il y a le programme *Jeunes au Travail*; ce sont des jeunes qui ont de la difficulté à se trouver un emploi. Ils ont peut-être eu des parcours un peu difficiles dans leur vie. Certains n'écrivaient pas beaucoup. On a développé une page Facebook pour ce groupe et on constate qu'ils la consultent régulièrement et s'envoient des messages les uns aux autres comme par exemple « j'ai trouvé un emploi, va voir à tel endroit, peut-être que tu peux en trouver un toi aussi ». C'est très court comme phrase, ce n'est pas une grande dissertation, mais on voit qu'ils écrivent plus qu'ils écrivaient. C'est un moyen pratique de communication.

Chose surprenante, de l'autre côté de la médaille, on fait de la recherche appliquée. On vient de compléter une analyse des besoins des femmes immigrantes en matière de compétences essentielles et d'alphabétisation familiale. Un des chercheurs principaux de cette analyse est le Dr Bassirou Diene. À la fin de l'étude, on remarque qu'environ 20 p. 100 des références sont des références papier. Le reste des références ont été prises sur Internet.

Le sénateur Segal : Je veux féliciter nos deux témoins pour le travail énorme qu'ils font pour les jeunes et les adultes. Quelle serait la recommandation la plus profitable que notre comité pourrait faire au gouvernement fédéral, que ce soit un changement, une addition à un programme, un remaniement de quelque chose qui vous aiderait d'une façon pragmatique dans vos devoirs et activités? À votre avis, quelle serait la chose primordiale que nous pourrions recommander d'une façon positive au niveau de votre travail?

M. Laberge : C'est toujours la même réponse. Je crois qu'il est important pour nous d'avoir un financement stable et continu. Il est important d'avoir un financement souple, qui reconnaît les changements dans les modalités d'apprentissage. Cela nous permettrait de nous procurer des infrastructures nécessaires et de développer les curriculums et de former des gens pour pouvoir les livrer.

Bien que ce soit une responsabilité provinciale, je crois que le gouvernement fédéral a un mot à dire. Je pense aussi que c'est important dans la même perspective en termes de financement. On a parlé lors d'une autre présentation d'un Fonds interactif du Patrimoine canadien qui a été coupé. Nous allions justement déposer un projet auprès du Fonds interactif. On a un excellent programme d'alphabétisation familiale qui s'appelle *Chansons, contes et comptines*. Nous avons fait un partenariat avec une des plus grandes compagnies de développement de jeux vidéo au Canada, et ils étaient prêts à travailler avec nous pour prendre notre contenu et développer un genre de jeu interactif accessible à tout le monde. On l'avait déposé au sein de ce programme qui a malheureusement été coupé. Je crois que ce type d'imagination et

think ahead. We do not know what the jobs will be like in 30 or 40 years' time, but we have to prepare ourselves with an eye to the future.

Mr. Gauvin: You have done things, you are doing things and you could do things. In 2003, our school received an award from Industry Canada for joining the department's network of innovative schools. We were the only French-language school in Eastern Canada to belong to that network. That provided us with significant financial resources, given that we are a small school.

On top of the money was recognition of what we were doing, recognition that we were on the right track and people were taking notice. In that respect, things are going well.

We have a partnership with National Research Council Canada. In 2004, we wanted to have a school blog. We have had a school blog for nearly 10 years now, but back then, no one did. I knew of a school in Quebec, but in order to access blog services, you had to develop them. I got in my car and I drove to the National Research Council in Moncton to meet with a friend of mine, Sébastien Paquet, with whom I developed a platform from a blank page. That partnership would not have been possible with my school district or my province because they did not have the infrastructure or the knowledge to make it happen.

What might encourage us further is really to recognize people for thinking outside the box. It is often the traditional thinkers who are recognized for their results.

In response to your second question about measurable results, I would say no, we do not have any measurable results that show using a book is a good thing. It is often something simple that determines that if we achieve results, we will receive money. Young people do a lot of things that are not measurable but that should not be disregarded. All of my Grade 7 and Grade 8 students have cell phones. That has not dramatically improved my math scores, but my students do accomplish things that are not measurable as well.

Senator Poirier: You are a small school in New Brunswick that goes from Grades 1 to 8. What makes your mission and your school different from my little elementary school in Saint-Louis-de-Kent, New Brunswick?

Mr. Gauvin: It is difficult to give you a clear explanation because I was not there when the idea for that school came about. I do know the people with the original idea for our school wanted to create a new institution similar to the learning centres they have in the United States. That is why our school is a learning centre. We wanted to provide educational services in a different way. Except, of course, it was a normal public school, and obviously, these big ideas were met with obstacles presented by the structures in place, the union, management and so forth. So it became just a school. We were able, however, to include a technological

de souplesse est important. On doit penser à l'avenir. On ne sait pas dans 30, 40 ans quels seront les types d'emplois qu'on aura, mais on doit se préparer en fonction de cela.

M. Gauvin : Vous avez fait des choses, vous faites des choses et vous pourriez faire des choses. En 2003, notre école a reçu un prix d'Industrie Canada pour joindre les rangs du réseau des écoles innovatrices avec Industrie Canada. On était la seule école francophone de l'Est du Canada à faire partie de ce réseau. Cela nous a donné des moyens financiers non négligeables pour une petite école.

Au-delà de l'argent, il y a la reconnaissance de ce qu'on fait, la reconnaissance qu'on était sur la bonne voie et que cela attirait l'attention. De ce côté, cela va bien.

On a un partenariat avec le Conseil national de recherche Canada. En 2004, on voulait faire du blogue scolaire. Cela fait presque dix ans qu'on a un blogue à l'école alors qu'à cette époque, cela n'existait pas. Je connaissais une école au Québec, mais pour avoir les services de blogue, il fallait le créer. J'ai pris ma voiture, je suis allé à Moncton au Conseil national de recherche rencontrer un ami, Sébastien Paquet, avec qui j'ai développé une plate-forme à partir d'une page blanche. Ce partenariat n'aurait pas été possible avec mon district scolaire ou ma province parce que ces gens n'avaient pas les infrastructures ou les connaissances.

Ce qui pourrait continuer à nous encourager, c'est vraiment de reconnaître les gens qui pensent en dehors de la boîte. Souvent, on récompense beaucoup les gens qui sont traditionnels et qui ont des résultats.

À la deuxième question posée au sujet des résultats mesurables, je répondrais non, on n'a pas de résultats mesurables qui démontrent qu'utiliser un livre est une bonne chose. C'est souvent une question facile qui fait que si on a des résultats, de l'argent sera donné en conséquence. Les jeunes font beaucoup de choses qui ne sont pas mesurables et qu'il ne faut pas négliger. Tous mes élèves de septième et huitième années ont des portables. Cela n'a pas augmenté les résultats mathématiques radicalement, mais mes jeunes font des choses qui ne sont pas mesurées aussi.

Le sénateur Poirier : Vous êtes une petite école du Nouveau-Brunswick de la première à la huitième année. Qui a-t-il de différent entre votre mission ou votre école et ma petite école à Saint-Louis-de-Kent au Nouveau-Brunswick de la première à la huitième année?

M. Gauvin : C'est difficile pour moi d'expliquer exactement parce que je n'étais pas là lorsqu'on a eu l'idée de cette école. Je sais que les gens à l'origine avaient l'idée d'avoir une école nouvelle avec ce qu'on appelait un peu tout ce qui vient des États-Unis, avec les *learning centers*. C'est la raison pour laquelle notre école est un centre d'apprentissage. On voulait avoir une façon différente d'offrir les services d'éducation. Sauf que c'est une école publique normale et évidemment, les grandes idées se sont buttées à des bâtons dans les roues dans les structures, le syndicat, le patronat, et cetera. C'est devenu tout simplement une école. Sauf qu'on a eu la

mandate in our mission. In our school, sports, while we do play them, are not the most important thing; the technological component is.

The members of our staff, our student body, our community, without knowing exactly where we were headed with all this — it is a bit like a journey — took on the mission of developing this technological component. So any school could do the same. Since we have taken on this mission, the nice thing is that when we approach potential partners, we can say that our school mission includes the promotion of technological methods and we ask them to help us. The mission, in my case, was the basis for everything.

Senator Poirier: If I understood correctly, you follow the curriculum of the New Brunswick Department of Education.

Mr. Gauvin: We have no choice.

Senator Poirier: Like all the other schools?

Mr. Gauvin: That is correct, yes.

Senator Poirier: And your teachers are a part of Department of Education personnel, just like all the other teachers in the province?

Mr. Gauvin: As in normal public schools, yes.

Senator Poirier: Were you chosen to be a pilot project?

Mr. Gauvin: Originally, yes. Originally, the idea was to create a different type of school. But what happened over time is that realities resurfaced. As for the teachers, and seniority, they had to hire teachers who had seniority at the district level and not only teachers who wanted to teach with technology.

My work as an administrator is to ensure that the people who work in the school have a personal growth plan with regard to technology. I accept that all my teachers will not be at the same level. There are new teachers who arrive from the university with different ideas, and others who have more experience and who try things. We tell them that no one can do everything, but everyone can do something. What is your project this year?

Senator Poirier: Was this pilot project set up by the province, the local school district, or by you?

Mr. Gauvin: I was not there at that time, so it is certainly was not me. I believe it was a local initiative at the school district level. They wanted to do something different and realized that the road to get there was a long one. It is not as simple as saying that tomorrow morning, we are going to buy computers for all of the students. If it were that simple, people would already be doing it.

chance de se doter d'une mission avec un volet technologique. Dans notre école, ce n'est pas les sports — on en fait quand même — mais c'est le volet technologique qui était important.

Les membres de notre personnel, nos élèves, notre communauté, sans trop savoir où on s'en allait avec cela — c'est un peu comme un voyage — se sont donnés pour mission de développer cette composante technologique. Donc toutes les écoles pourraient se donner une mission comme ça. Une fois qu'on s'est doté d'une mission, ce qui est plaisant, c'est que lorsqu'on approche des gens pour créer des partenariats, on peut dire que dans notre mission d'école, on veut promouvoir le volet technologie et on leur demande de nous aider. La mission a été, je parle pour moi, à la base de tout.

Le sénateur Poirier : Si j'ai bien compris, vous suivez les curriculums du ministère de l'Éducation du Nouveau-Brunswick.

M. Gauvin : On n'a pas le choix.

Le sénateur Poirier : Comme toutes les autres écoles?

M. Gauvin : C'est ça, oui.

Le sénateur Poirier : Et vos enseignants font partie du personnel du ministère de l'Éducation comme tous les autres enseignants de la province?

M. Gauvin : L'école publique normale, oui.

Le sénateur Poirier : Est-ce qu'on vous a ciblé pour être un projet pilote?

M. Gauvin : À l'origine, oui. À l'origine, c'était de faire une école différente. Mais ce qui est arrivé avec le temps, c'est que les réalités ont réapparu. Pour ce qui est des enseignants, de l'ancienneté, ils ont dû embaucher des enseignants qui avaient de l'ancienneté au niveau du district et pas seulement les enseignants qui voulaient faire de la technologie.

Mon travail de direction est de m'assurer que les gens qui travaillent dans l'école se dotent d'un plan de croissance personnel en technologie. J'accepte que tous mes enseignants ne soient pas au même niveau. Il y a de nouveaux enseignants qui arrivent de l'université avec des idées différentes et d'autres qui ont plus d'expérience et qui essaient des choses. Mais c'est vraiment la culture organisationnelle de l'école qui permet cette prise de risque. Dire aux enseignants qu'on ne peut pas tout faire, mais on peut tous faire quelque chose. C'est quoi votre projet cette année?

Le sénateur Poirier : Est-ce que ce projet pilote a été mis sur pied par la province ou par le district scolaire local ou par vous-même?

M. Gauvin : Je n'étais pas là à ce moment-là, ce n'est sûrement pas de moi. Je crois que c'est une initiative locale au niveau du district scolaire. On a voulu faire différent et on s'est rendu compte que la route pour s'y rendre était longue. Ce n'est pas aussi simple que de dire, demain matin, on va acheter des ordinateurs à tous les élèves. Si c'était si simple, on le ferait déjà.

Senator Poirier: According to what you say, the pilot project has been a success. When are they going to expand it to all of New Brunswick to start, and elsewhere after that? Are discussions being held to apply your ideas elsewhere, as well as your teaching methods?

Mr. Gauvin: There are two reactions to our school: a teacher comes out of there and tells himself or herself that he wants to try all kinds of things; and there can also be a fear reaction. I think that the methods used sometimes scare people. Some would not be ready to give students the freedom to go and do research on Google.

I often joke to students to whom I used to teach astronomy, sciences, that I found out that Venus was more than just a planet. On Google, you find out all kinds of things, but students have to be educated in its use. If we do not do that at school, students are going to go on Google anyway outside class hours and that may be when they run into trouble. We have to have this approach: learning to use the Internet is just as important as learning to cross the street, for instance. We teach our children that. We show them how to cross the street. With things like Facebook, sometimes we are angry or surprised that young people get into trouble, but did we really even take the time to show them how to avoid the pitfalls? We are going to have to do that, and as an adult, I know all kinds of people who say that they do not go on Facebook because they do not have time and they do not understand it. I agree, except that our young people do go there and we have to force ourselves to see what is going on there because they are going to use it, in any case.

Senator Poirier: You are the only school in the Atlantic Provinces that is part of Industry Canada. Can you tell me about that network? Why are you a part of it? Why are you the only school in the Atlantic Provinces to be a part of it?

Mr. Gauvin: It was Industry Canada's Network of Innovative Schools. The network no longer exists now. The funding came to an end in 2004, 2005. We are the only school to have obtained it because we are probably the only school to have applied. The selection process was very complicated.

The first year we applied, our application was denied. But we rolled up our sleeves and worked a lot harder, and the second year, our application was successful. Often, it is just the process that discourages many.

I must also say that francophones may be a bit behind in the use of new technologies, possibly because they are designed and conceived at the outset in English. We have some catching up to do there. However, there are some very good initiatives.

As I was saying earlier, I do not think we should reward people by giving prizes or money, but I think we need to highlight achievement. One of the reasons I agreed to come here today is that I believe that this sends out the message to our community that if Roberto goes to Ottawa to talk about what we are doing, we must be headed in the right direction. I never miss an opportunity to go out and speak highly of what we do, because I want to educate people about it and about what is new in our approach. We are

Le sénateur Poirier : À vous entendre, le projet pilote a été une réussite. À quel point vont-ils élargir le projet pilote à la grandeur du Nouveau-Brunswick pour commencer et ailleurs par la suite? Y a-t-il des pourparlers qui se font pour l'expansion de vos idées et de votre manière d'enseigner?

M. Gauvin : Venir à notre école fait deux choses : un enseignant va en ressortir et se dira qu'il veut essayer plein de choses et cela fait peur aussi. Je crois que les méthodes utilisées font parfois peur aux gens. Certains ne seraient pas prêts à donner la liberté aux élèves d'aller sur Google pour faire une recherche.

Je dis souvent à la blague à des élèves à qui j'enseignais l'astronomie, la science et je me suis aperçu que Vénus n'était pas seulement une planète. Sur Google, on voit plein de choses, sauf qu'il faut éduquer nos élèves. Si nous ne le faisons pas à l'école, les élèves vont quand même aller sur Google en dehors des heures de classe et c'est là qu'ils vont peut-être se mettre dans le trouble. Il faut avoir cette approche; aller sur Internet est aussi important qu'apprendre à traverser la rue par exemple. On le fait avec nos enfants. On leur montre comment traverser la rue. Avec des choses comme Facebook, des fois on est fâché ou surpris que les jeunes se mettent dans le trouble, mais est-ce qu'on a pris vraiment le temps de leur montrer comment éviter les pièges? On devra le faire et en tant qu'adulte, je connais plein de gens qui disent qu'ils ne vont pas sur Facebook parce qu'ils n'ont pas le temps et qu'ils ne comprennent pas. Je suis d'accord sauf que nos jeunes y vont et on doit se créer l'obligation de voir ce qui s'y passe parce qu'ils vont y aller de toute façon.

Le sénateur Poirier : Vous êtes la seule école des provinces de l'Atlantique qui fait partie d'Industrie Canada. Pouvez-vous me parler de ce réseau? Pourquoi en faites-vous partie? Pourquoi êtes-vous la seule école des provinces de l'Atlantique à en faire partie?

M. Gauvin : C'est le réseau des écoles innovatrices d'Industrie Canada. Ce réseau n'existe plus maintenant. Le financement a été arrêté depuis 2004, 2005. On est la seule école à l'avoir eu parce qu'on est probablement la seule école à avoir posé sa candidature. Le processus de sélection est très compliqué.

La première année nous avons fait une demande et on a été refusé. Mais on s'est retroussé les manches et on a travaillé beaucoup plus fort, et la deuxième année notre candidature a été retenue. C'est souvent juste le processus qui est décourageant pour plusieurs.

Je dois dire aussi que les francophones ont peut-être un retard au niveau de l'utilisation des nouvelles technologies, peut-être parce qu'elles sont pensées à la base en anglais. On a du rattrapage à faire à ce point de vue. Sauf qu'il y a de belles initiatives.

Tout à l'heure, je disais qu'il faut, je ne veux pas dire récompenser en donnant un prix ou de l'argent, mais je crois qu'il faut souligner. Une des raisons pour lesquelles j'ai accepté de venir ici aujourd'hui, c'est que je crois que cela donne le message aux gens dans notre communauté que si Roberto va à Ottawa parler de ce qu'on fait, on doit être sur la bonne voie. Je ne rate jamais une occasion pour venir parler en bien de ce qu'on fait parce que, justement, je veux éduquer les gens par rapport à ce

talking about change and often the comment is: I am not certain that I would like my students to do this. Teachers are scared that they will lose control over their students, they are afraid that students will play games during French class, for instance.

Senator Poirier: In conclusion, I would like to congratulate you for everything you do.

Mr. Gauvin: Thank you.

Senator De Bané: Mr. Laberge, if we look at the teaching corps you have for all of these courses, where would the line fall between teachers who have a talent for teaching with these new methods, and the others? I am assuming that young teachers are more open to these techniques, but there must be some older teachers who are more reluctant. Tell me about that.

Mr. Laberge: You are quite right. I am probably among the oldest, and I am not a master of technology. My social media consultant is my 18-year-old son. I think you are quite right, but we must not generalize, nevertheless.

What we have observed up till now is that we need support at several levels for the use of this teaching tool. Learners need support because they themselves do not master the technology, so that they can learn to use it properly, and when they start to feel comfortable, at that point, learning accelerates. The same thing applies to our educators, they need support. This can come in the form of training, but also through ad hoc support to help them to make friends with this new technology.

Senator De Bané: Mr. Gauvin, talk to me about the limits and pitfalls of this new way of teaching. Considering my age, when I did my studies, these things did not even exist, but if you ask me today, at my age, among all of the people I have met in my life, who was the person who influenced me the most, I would tell you that among all of the people I have met in my life, one of the most influential persons was a teacher I had when I was 14 years old. And so I find it hard to believe that in playing with computers, you are going to find an Internet site that will inspire you, that will lead you to exceed your limits, as a teacher you may have at some given point can do, a teacher who will look you straight in the eye and say: "You can do a whole lot better than that". What would you have to say about that? How can these technologies, in the final analysis, compare with the impetus a teacher or educator can give to a student?

Mr. Gauvin: Your question makes me think of a student in the school whose name is Keith; he is dyslexic. He is no longer in our school right now. He could not produce ordinary handwriting, but using the computer he could write fabulous, incredible stories. So you see the point is not to play with these new technologies but to use them in a constructive way, so that more young people are enabled to create content.

qu'on fait et ce qui est nouveau. Il s'agit de changements et souvent la question est : je ne suis pas certain que j'aimerais que mes élèves le fassent. On a peur de perdre le contrôle avec nos élèves, on a peur que les élèves jouent des jeux pendant notre classe de français par exemple.

Le sénateur Poirier : Pour terminer, j'aimerais vous féliciter pour tout ce que vous faites.

M. Gauvin : Merci.

Sénateur De Bané : Monsieur Laberge, si on regarde le corps professoral que vous avez pour tous ces cours, où est la ligne de démarcation entre les professeurs qui ont du talent pour enseigner avec ces nouvelles méthodes et les autres? Je présume que les jeunes professeurs s'ouvrent à ces techniques, mais il doit y avoir des professeurs plus âgés qui y sont plutôt réfractaires. Parlez-moi de cela.

M. Laberge : Vous avez tout à fait raison. Je suis probablement parmi les plus âgés qui ne maîtrisent pas la technologie. Mon consultant en médias sociaux, c'est mon fils de 18 ans. Je crois que vous avez entièrement raison, mais il ne faut pas généraliser quand même.

Ce qu'on a constaté jusqu'à maintenant, c'est qu'on a besoin d'un appui à plusieurs niveaux pour l'utilisation et l'exploitation de ce moyen d'apprentissage. Les apprenants ont besoin d'un appui parce qu'eux-mêmes ne maîtrisent pas la technologie, pour pouvoir bien l'utiliser, et quand ils se sentent à l'aise, à ce moment-là, l'apprentissage s'accélère. C'est la même chose avec nos formateurs et formatrices, ils ont besoin d'un appui. Cela peut passer par la formation, mais aussi par un appui ponctuel pour qu'ils approvoient cette nouvelle technologie.

Sénateur De Bané : Monsieur Gauvin, parlez-moi des limites et des dangers de cette nouvelle façon d'enseigner. Considérant mon âge, quand j'ai fait mes études, ces choses n'existaient pas, mais si vous me demandez aujourd'hui, à l'âge que j'ai, à travers tous les gens que j'ai rencontrés dans ma vie, quel est celui qui m'a le plus influencé, je vous dirais, de tous les gens que j'ai rencontrés dans ma vie, une des personnes capitales, c'est un professeur que j'ai eu quand j'avais 14 ans. J'ai donc peine à croire qu'en jouant avec l'informatique, on va trouver un site sur Internet qui va nous inspirer, nous amener à nous dépasser comme tel professeur qu'on a eu à un moment donné, puis qui nous a regardés dans les yeux et a dit : « Toi, tu peux faire beaucoup mieux que cela. » Qu'est-ce que vous pouvez me dire là-dessus? Dans quelle mesure finalement ces techniques peuvent-elles suppléer à l'élan qu'un professeur ou un éducateur peut donner à un élève?

M. Gauvin : En écoutant la question, il me revient l'image d'un élève de mon école qui s'appelle Keith, qui est dyslexique. Il n'est plus à notre école actuellement. Il ne pouvait pas écrire à la main, mais avec l'ordinateur, il nous produisait des histoires fabuleuses, incroyables. Donc, le mot n'est pas de jouer avec ces nouvelles technologies, le mot c'est d'utiliser les technologies de façon constructive pour justement amener plus de jeunes à pouvoir créer du contenu.

For instance, when a student's text is completely marked up in red after a professor has corrected it and he is asked to produce a clean copy and when the activity of writing is already complicated for that student, if he can then turn to the computer, correct his mistakes and print it out again, we see small miracles. What has changed is that we want all of our students to succeed. In our classes, in any case in New Brunswick, we have a school inclusion policy, and so we have all of the students. We have students who cannot handwrite their texts. Things are not necessarily the same for everyone. I am thinking of one teacher who gives students a project or a roadmap and then the student can choose the tool he prefers to do the work that he has to do.

Senator De Bané: In my province, in Quebec, in the 1970s and 1980s the big trend was: okay, so they cannot write, but let's let them express themselves. And I think that for about ten years students never cracked a grammar book. The catchphrase was that they had to be allowed to express themselves. And then at one point people suddenly realized that they had a serious situation on their hands. Young people have to learn conjugation and the rules of syntax.

To what extent will having these tools in class really allow all of these 30, 40 children to understand everything? If you have a teacher in front of a class with a uniform presentation, he sees in the eyes of his students when they have not understood what he has just explained, and starts over. But on the computer monitor, the text is there, and who knows to what extent the student has understood, and to what extent what is in front of him is comprehensible to that student?

I will give you a very simple example: I pay my phone bill on the Internet but every two or three months, the telephone company changes the site. They have the best designers on staff, but from time to time they realize that people are not understanding how they have organized information on their site and they start over. Why? Because they find out that things are not getting through. How can a distance course, as Mr. Laberge was saying, be as effective as a flesh-and-bone teacher who explains something, and if the student does not understand, can start over, explain it again and see on that student's face whether he has understood, and what he has not understood? Perhaps I am too old and I just cannot get it?

Mr. Gauvin: The method that you knew functions very well with homogeneous groups who have more or less the same skills, are perhaps at the same level and are guided to the next level. The reality in public school classes is that we now have such diverse, heterogeneous groups that we have to find ways of being able to get their attention. Since I do not want to say that we have to put on a show to get to them, I am going to say we need to find ways to meet their needs. In our classes, we have certain realities that mean that the students have different needs.

Par exemple, lorsque le texte d'un élève est complètement barbouillé de rouge après la correction du professeur et qu'on lui demande une copie au propre, que déjà l'activité d'écrire est compliquée pour lui, et qu'il peut juste aller sur l'ordinateur, corriger les erreurs et imprimer de nouveau, on voit de petits miracles. Ce qui a changé c'est qu'on veut la réussite de tous les élèves. Dans notre classe, en tout cas au Nouveau-Brunswick, on a l'inclusion scolaire, donc on a tous les élèves. Il y a des élèves qui ont des problèmes à écrire leurs textes à la main. Ce n'est pas la même chose pour tout le monde. Je pense à un enseignant qui donne un projet ou une feuille de route aux élèves et que l'élève peut choisir l'outil pour faire le travail demandé.

Sénateur De Bané : Dans ma province, au Québec, dans les années 1970 à 1980, la grande règle, c'était : ils ne savent pas écrire, d'accord, mais laissons-les s'exprimer. Et pendant une dizaine d'années, je crois qu'ils n'ont pas ouvert un livre de grammaire. On disait : il faut qu'ils s'expriment. On s'est rendu compte à un moment donné que c'était grave. Il faut que les jeunes apprennent les conjugaisons et les règles de syntaxe.

Dans quelle mesure le fait d'avoir ces outils va réellement permettre à chacun de ces 30, 40 enfants dans la classe de tout comprendre? Cette présentation est uniforme, univoque, le professeur qui est en avant d'une salle, quand les étudiants n'ont pas compris ce que le professeur vient d'expliquer, il le voit dans leurs yeux et il recommence. Tandis que sur le moniteur de l'ordinateur, le texte est là, dans quelle mesure l'étudiant a compris, dans quelle mesure ce qu'il y a là est compréhensible?

Je vous donne un exemple très simple : je paie ma facture de téléphone sur Internet, mais tous les deux ou trois mois, la compagnie de téléphone change le site. Ils ont les plus grands designers qui existent, mais ils se rendent compte que le monde n'arrive pas à comprendre la façon dont ils ont organisé leur site et ils recommencent. Pourquoi? Parce qu'ils se rendent compte que cela ne passe pas. Un cours donné, comme disait M. Laberge, par télédistance, ou je ne sais pas quoi, dans quelle mesure est-ce aussi efficace que le professeur en chair et en os qui explique quelque chose et, si l'élève ne comprend pas, il recommence et il voit sur son visage ce que l'élève n'a pas compris? Je suis peut-être trop vieux, de là ma difficulté à le comprendre?

M. Gauvin : La méthode dont vous avez bénéficié fonctionne très bien avec les groupes homogènes, qui ont à peu près les mêmes habiletés, qui sont à peu près au même niveau et qu'on accompagne à un autre niveau. La réalité dans les classes des écoles publiques, c'est qu'on a des groupes tellement diversifiés, tellement hétérogènes, cela fait en sorte qu'on doit être capable de capter l'attention. Puis je ne veux pas dire « donner un spectacle pour les garder occupés », je veux dire « répondre à leurs besoins ». Dans nos classes, on a des réalités qui font que les jeunes ont des besoins différents.

Earlier I was talking about a roadmap: it is a strategy to reach a larger number of students. For instance, I remember that when blogs were just appearing on the net, people said that this was going to isolate children in front of their screens, but the opposite is in fact what has happened.

The other day, I was walking around the school and I met a student who had been to Quebec the previous weekend and had visited the aquarium there, and I talked about that with him. I know what is going on in my students' lives, because I can go and read their blogs and leave my own comments. The blogs have brought about this kind of openness, this other dimension.

Senator Comeau: I will be brief. Mr. Gauvin mentioned the fact that young people are warned to not completely trust everything they read on some websites.

Mr. Laberge, do you warn your students about that? For instance, do you tell them that they cannot completely depend on Wikipedia as we could in the past depend on the content of documents that were fact-checked twice?

Now with Wikipedia, the information is a little more suspect. Journalists are creating texts that are not of the same calibre than those we were used to. Some people are even publishing articles and documents without even identifying the source. We are creating a society that is relying on information that has not necessarily been validated. Are you warning your students about that?

Mr. Laberge: That is a very good question, and there are two parts to my answer. First, as I was saying earlier, our students have very specific objectives and so very often their training is focused on some very specific skills they will need in their future occupation. We don't stray very far from that.

However, more generally, I share your concern. When I see my son using these information sources, I have the same questions as you do. I think that what we have to develop in people is the faculty of critical thinking about what they read.

And just like anyone who does a scientific analysis, they are going to go and check the information against other sources to see whether what they found is credible and if it is repeated elsewhere.

The Chair: Gentlemen, on behalf of committee members, I want to thank you most sincerely for having come to answer the many questions we had for you. Honourable senators, thank you for your cooperation. The meeting has been long, but we are working harder because we are getting to the end of June.

Next week our committee will be hearing just one group of witnesses, representatives from the Canadian Teachers' Federation and the Commission nationale des parents francophones.

Je parlais justement, plus tôt, d'une feuille de route; c'est une stratégie pour aller rejoindre plus d'élèves. Par exemple, je me souviens qu'au début de l'ère des blogues, les gens disaient que cela allait isoler les enfants devant leur écran, mais c'est complètement le contraire qui s'est produit.

L'autre jour, je me promenais dans l'école et j'ai croisé un élève qui était allé à Québec la fin de semaine précédente, visiter l'aquarium, et j'ai échangé sur ce sujet avec lui. Je sais ce qui se passe dans la vie de mes élèves, parce que je peux aller les lire et leur laisser des commentaires. Les blogues ont provoqué cette ouverture, cette autre dimension.

Le sénateur Comeau : Je serai bref. M. Gauvin a mentionné le fait qu'on mettait en garde les jeunes en leur disant de ne pas se fier complètement à ce qu'ils lisent sur certains sites Web.

Monsieur Laberge, faites-vous ce genre de mise en garde? Par exemple, leur dites-vous qu'ils ne peuvent pas complètement se fier à Wikipedia comme il était possible de le faire dans le passé, avec le contenu des documents qui étaient doublement vérifiés?

Maintenant avec Wikipedia, c'est un peu plus suspect. Les journalistes créent des journaux qui ne sont pas du même calibre que ceux auxquels nous sommes habitués. Il y a même des gens qui publient des articles et des documents sans même en identifier la source. On est en train de créer une société qui se fie sur de l'information qui n'est pas nécessairement validée. Est-ce que vous faites des mises en garde à vos étudiants à ce sujet?

M. Laberge : C'est une très bonne question. Il y a deux parties à la réponse. D'abord, comme je le disais tantôt, nos étudiants s'enlignent vers un objectif très spécifique. Donc très souvent, leur formation est rattachée à des compétences très spécifiques de leur futur métier ou quoi que ce soit. On ne dévie pas beaucoup de ces éléments.

Par contre, de façon plus générale, je partage votre souci par rapport à tout cela. Quand je vois mon fils qui utilise ces sources d'information, je me pose la même question. Je crois que ce qu'il faut développer chez les gens, c'est la réflexion critique par rapport à ce qu'ils lisent.

Et comme n'importe quelle personne qui fait une analyse scientifique, ils iront vérifier via d'autres sources pour voir si l'information qu'ils ont obtenue est crédible ou si elle est reproduite ailleurs.

La présidente : Messieurs, au nom des membres du comité, je vous remercie très sincèrement d'être venus répondre aux multiples questions qui vous ont été posées. Honorables sénateurs, je vous remercie de votre collaboration. La réunion a été longue mais nous prenons les bouchées doubles parce que nous arrivons à la fin juin.

La semaine prochaine le comité entendra un seul groupe de témoins, soit des représentants de la Fédération canadienne des enseignants et enseignantes et de la Commission nationale des parents francophones.

Thank you very much. The meeting is adjourned.
(The committee adjourned.)

Sur ce, merci beaucoup. La séance est levée.
(La séance est levée.)

OTTAWA, Monday, June 18, 2012

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 4:35 p.m. to study the use of the Internet, new media and social media and the respect for Canadians' language rights.

Senator Maria Chaput (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Honourable senators, welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on Official Languages. I am Senator Maria Chaput, from Manitoba, chair of the committee.

Before introducing the witness joining us today, I would like to invite the members of the committee to introduce themselves, starting to my left.

Senator Fortin-Duplessis: Suzanne Fortin-Duplessis, senator from Quebec.

Senator Nolin: Pierre Claude Nolin, also representing the Province of Quebec.

Senator Robichaud: Fernand Robichaud, Saint-Louis-de-Kent, New Brunswick.

Senator Poirier: Senator Rose-May Poirier, from New Brunswick.

[*English*]

The Chair: In early October the committee began its study on the use of Internet and social media and the respect for Canadians' language rights. It has heard from more than 45 organizations as part of this study. The committee is holding its last hearing today on this matter to commence a study in the fall.

It is a pleasure to welcome Ms. Erin O'Halloran, Information Specialist with CloudScout Information Services. This appearance will be an opportunity for the members of the committee to learn more on the research paper Ms. O'Halloran produced in April 2011, entitled *Legal Language Parameters & Social Media: A New Brunswick Case Study*.

Ms. O'Halloran, on behalf of the members of the committee, I thank you for appearing today and invite you to provide introductory remarks. The senators will follow with questions. The floor is yours.

Erin O'Halloran, Information Specialist, CloudScout Information Services: Thank you so much. I am very pleased to be here today. I am a librarian and entrepreneur, and my company is CloudScout

OTTAWA, le lundi 18 juin 2012

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 16 h 35, pour étudier l'utilisation d'Internet, des nouveaux médias, des médias sociaux et le respect des droits linguistiques des Canadiens.

Le sénateur Maria Chaput (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Honorables sénateurs, je vous souhaite la bienvenue à cette réunion du Comité sénatorial permanent des langues officielles. Je suis la sénatrice Maria Chaput, du Manitoba, présidente du comité.

Avant de présenter le témoin qui comparaît aujourd'hui, j'aimerais inviter les membres du comité à se présenter, en commençant à ma gauche.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Suzanne Fortin-Duplessis, sénatrice du Québec.

Le sénateur Nolin : Pierre Claude Nolin, je représente aussi la province de Québec.

Le sénateur Robichaud : Fernand Robichaud, Saint-Louis-de-Kent au Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Poirier : Sénatrice Rose-May Poirier, du Nouveau-Brunswick.

[*Traduction*]

La présidente : Au début d'octobre, le comité a entrepris son étude sur l'utilisation d'Internet et des médias sociaux, ainsi que sur le respect des droits linguistiques des Canadiens. Plus de 45 organismes ont comparu à ce jour. Le comité tient sa dernière audience aujourd'hui sur le sujet pour commencer une étude à l'automne.

Nous avons le plaisir d'accueillir aujourd'hui Mme Erin O'Halloran, spécialiste de l'information, à CloudScout Information Services. Sa comparution permettra aux membres du comité d'en savoir plus sur le rapport de recherche que Mme O'Halloran a publié en avril 2011 qui s'intitule *Volet juridique des paramètres linguistiques dans les médias sociaux : Étude de cas du Nouveau-Brunswick*.

Madame O'Halloran, au nom des membres du comité, je vous remercie de comparaître aujourd'hui et je vous invite à nous présenter votre déclaration liminaire. Les sénateurs vous poseront ensuite des questions. Allez-y.

Erin O'Halloran, spécialiste de l'information, CloudScout Information Services : Merci beaucoup. Je suis très heureuse d'être avec vous aujourd'hui. Je suis bibliothécaire et entrepreneure, et

Information Services, which focuses on research. We are here to speak today about the research I conducted as part of my master's degree program last year. The topic of social media in bilingual jurisdictions came to me through a casual conversation I was having with a communications professional in Fredericton.

My former career was a journalist with CTV news, so I know a very large network of communications professionals in the province and the region. The topic came up fairly organically as an issue that they were dealing with day to day. They knew that they wanted to comply with the Official Languages Act of New Brunswick, but they were finding it very difficult to do so because they had very decentralized social media communications in place at the time.

That started the research, and it took shape when I did a literature review, looked at the Official Languages Act here in New Brunswick in addition to doing two case studies, as well as interviewing a representative of the Office of the Official Languages Commissioner in New Brunswick.

Based on that research, I was able to come to a few conclusions, the first being in the area of social media in general or the culture of social media, you could say. The second is conclusions about the Official Languages Act and what communications came from the Office of the Official Languages Commissioner.

I came to some conclusions based on the case studies and the models that organizations are using. I have also heard a few ideas for solutions on how to use social media in a bilingual jurisdiction and comply with the legislation and regulations in place.

In the first area, social media in general, Canadians are very active social networkers. Forrester Research released a report in 2009 stating that Canadians were the most active social networkers in the industrialized world.

Research from the social media community also suggests that organizations use social media as a tool to provide support, avoid misinformation and obtain feedback. They also talk about how it has created a new type of participant in the communications realm and that they are empowered, aggressive, fearless and have different expectations on how they will participate in communications. They certainly have higher expectations of when information will be released and disclosure. They also have higher expectations of what will be disclosed based on their experiences in other social media realms.

Based on my review of the Official Languages Act here, there was no question that social media messages do fall under the Official Languages Act. They are communications because of the

mon entreprise, CloudScout Information Services, se spécialise dans la recherche. Nous sommes ici aujourd'hui pour vous parler de la recherche que j'ai effectuée l'an dernier dans le cadre de mes études de maîtrise. L'idée de faire porter ma recherche sur les médias sociaux dans un environnement bilingue m'est venue au cours d'une conversation informelle que j'ai eue avec un professionnel des communications à Fredericton.

Comme j'étais journaliste à CTV News auparavant, je connais beaucoup de professionnels des communications dans la province et dans la région. Le sujet s'est imposé tout naturellement puisqu'il faisait partie de leur quotidien. Ces professionnels voulaient respecter la Loi sur les langues officielles du Nouveau-Brunswick, mais il était très difficile pour eux de le faire, car les communications dans les médias sociaux étaient très décentralisées à ce moment.

C'est donc le point de départ de ma recherche qui a pris forme ensuite lorsque j'ai effectué un examen de la documentation et de la Loi sur les langues officielles du Nouveau-Brunswick. J'ai également réalisé deux études de cas et j'ai interviewé un représentant du Bureau du commissaire aux langues officielles de la province.

À la lumière de mes recherches, j'ai pu dégager quelques conclusions. Les premières portent sur les médias sociaux en général, ou si on peut dire, sur la culture des médias sociaux. Les deuxièmes portent sur la Loi sur les langues officielles et les communications provenant du Bureau du commissaire aux langues officielles.

Certaines de mes conclusions s'inspirent des études de cas et des modèles que les organismes utilisent. On m'a aussi proposé quelques pistes de solutions sur la façon d'utiliser les médias sociaux dans un environnement bilingue et de respecter les lois et les règlements en place.

Pour ce qui est du premier sujet, les médias sociaux en général, j'ai pu constater que les Canadiens utilisent beaucoup les réseaux sociaux. Selon un rapport publié en 2009 par Forrester Research, les Canadiens sont ceux qui utilisent le plus les réseaux sociaux dans le monde industrialisé.

Les recherches effectuées auprès de la communauté des réseaux sociaux indiquent également que les organismes se servent des médias sociaux comme outil pour fournir du soutien, éviter la désinformation et obtenir de la rétroaction. On mentionne également que les médias sociaux ont créé un nouveau type de participant dans le monde des communications, un participant qui est autonome, audacieux, fonceur, et qui a des attentes différentes au sujet de son rôle dans les communications. Il a assurément des attentes plus élevées en ce qui a trait au moment de la diffusion de l'information et de la divulgation. Il a également des attentes plus élevées en ce qui a trait au contenu de l'information qui sera divulguée, qu'il compare avec son expérience des autres médias sociaux.

À la lumière de mon examen de la Loi sur les langues officielles, il ne fait aucun doute que les messages diffusés dans les médias sociaux tombent sous le coup de cette loi. Il s'agit de

very clear definition in the act. It was very clear also, from my discussion with the Office of the Commissioner of Official Languages, that there are institutions and organizations here in New Brunswick that are non-compliant with the act. There have been no complaints lodged about this non-compliance, but I do not feel that is a reason to not act.

What was interesting was that the Office of the Commissioner of Official Languages has been receiving requests from communications professionals. They are looking for guidance on how to comply with the OLA and also how to effectively participate in the social media realm.

Based on the case studies conducted, we found a number of models in use in different institutions and organizations, and they include a variety of centralized and decentralized models. You can have one person tweeting on behalf of an organization or you can have dozens and dozens.

Another trend or model that people are using is institutions can have bilingual accounts on social media or they can have unilingual ones that are dedicated to one language and the same information is posted on each account.

I did find that the complexity of the organization often impacted the ability of that organization to comply with the OLA. The complexity impacted how easy or hard it was for them to comply.

Also from those case studies I found that people were adamant that social media communications do not fit easily into the existing communications model. I am sure you all know that the communications process involves a number of different steps: creating the message for a purpose, approving the message, having it translated and then eventually released.

Because there is a clearly defined culture around social media communications, many people were saying that it really did not fit within that model, and we need to figure out a way to comply with the OLA in addition to complying with the culture of social media and providing value to that community.

Some ideas that were tossed around as solutions to this problem that communications people are having is the consideration of translation periods, the possibility of pre-translation of frequently used messages and also transferring the responsibility of social media communications to bilingual staff members.

Another solution or possible solution that was brought up in the literature by human resources professionals was the idea of creating new positions that are in charge of social media communications. In the literature these positions are called community managers. In the New Brunswick context, or in the bilingual context, these people would be in charge of building a relationship and managing the communications, but also being aware of the implications of the legislation and regulations in place for official languages.

communications, un terme très clairement défini dans la loi. Il est apparu très clairement, en outre, dans les discussions que j'ai eues avec le représentant du Bureau du commissaire aux langues officielles, que certaines institutions et certains organismes au Nouveau-Brunswick ne respectent pas la loi. Aucune plainte n'a encore été déposée, mais cela n'est pas, à mon avis, une raison pour ne pas agir.

Fait intéressant toutefois, le Bureau du commissaire aux langues officielles a commencé à recevoir des demandes des spécialistes en communications. Ils veulent savoir ce qu'ils doivent faire pour respecter la loi, et aussi comment ils doivent s'y prendre pour jouer un rôle actif dans les médias sociaux.

Les études de cas nous ont permis de constater que divers modèles, tantôt centralisés, tantôt décentralisés, sont utilisés par les institutions et les organismes. Il peut n'y avoir qu'une seule personne qui diffuse des messages sur Twitter au nom de l'organisme, ou il peut y en avoir des dizaines.

Autre modèle ou tendance : certaines institutions utilisent des comptes bilingues, alors que d'autres utilisent des comptes unilingues séparés qui diffusent la même information.

J'ai été à même de constater, de plus, que la complexité d'un organisme influe sur sa capacité à respecter la loi. Sa tâche est plus facile ou plus difficile selon le niveau de complexité.

Par ailleurs, les études de cas m'ont permis d'apprendre — et les gens étaient catégoriques à cet égard — que les médias sociaux ne s'intègrent pas facilement dans le modèle de communications en place. Comme vous le savez sans aucun doute, les communications comportent différentes étapes : rédaction, approbation, traduction et, finalement, diffusion.

Les médias sociaux étant clairement empreints d'une culture bien définie, bien des gens sont d'avis que les communications dans ces médias ne cadrent pas du tout avec le modèle existant, et qu'il faut donc trouver une façon de respecter la Loi sur les langues officielles, en plus de respecter la culture des médias sociaux et de bien servir les utilisateurs.

Pour remédier à ce problème qui se pose aux responsables des communications, il a été proposé notamment d'avoir une période de temps allouée à la traduction, d'avoir des traductions déjà prêtes pour les messages fréquemment utilisés et de confier la responsabilité des communications dans les médias sociaux à du personnel bilingue.

Une autre solution proposée dans la documentation par les professionnels des ressources humaines était de créer des postes de responsables des communications dans les médias sociaux. Dans la documentation, on parle de postes de gestionnaire de communauté. Dans un environnement comme celui du Nouveau-Brunswick, ou dans tout environnement bilingue, ces gestionnaires auraient non seulement la responsabilité de créer des liens et de gérer les communications, mais aussi d'assurer le respect des lois et des règlements en matière de langues officielles.

Finally, the last conclusion I came to during my research last year is that the federal government literature that I did find was focused on respecting bilingualism and accessibility, which I think is paramount. However, I would like to see the research also focus on continuing to provide value to the social media community and taking into consideration the culture of social media. That is one remark that I would make.

I do not think it is a stretch to foresee a future where people younger than us would rely on social media primarily for their source of information, whether it is from their friends or their government. I believe that complying with the culture of social media and continuing to add value will be very important into the future.

That is the conclusion of the remarks I would like to make. Does anyone have any questions?

[*Translation*]

Senator Fortin-Duplessis: Thank you very much. First of all, welcome. We are pleased to hear from you.

My first question is simple; now that Facebook has become the most popular social media on the planet with approximately 800 million users, where will the French language fit in this new virtual universe?

Do we need to be wary of social media or, conversely, do we need to believe in their power to reach the whole world with just a few clicks?

[*English*]

Ms. O'Halloran: I believe there is the potential for excitement and concern for the French community. The excitement is that you will be able to reach so many people through these communications tools, and I believe they should be viewed as communications tools. They have a lot of potential.

However, because there is an expectation within the social media community for messages to be responded to immediately, it does require that there be someone on standby for translation or that messages be pre-translated if they are used often. I do think there needs to be a strategy around how we deliver communications to both French and English communities. The timelines and expectations of people who use social media are a real challenge to the existing communications process.

[*Translation*]

Senator Fortin-Duplessis: In April 2011, you submitted a paper for a lecture given at Dalhousie University; the paper was about legal language, library science, and social media platforms used in New Brunswick in compliance with the requirements of the Official Languages Act. You pointed out the various approaches that government bodies have taken to deal with social media.

Enfin, dernière trouvaille dans le cadre de ma recherche l'année dernière : la documentation du gouvernement fédéral sur la question est centrée sur le respect du bilinguisme et sur l'accessibilité, qui sont, à mon avis, les éléments les plus importants. Il faudrait toutefois également que la documentation traite de la façon de continuer à bien servir la communauté des médias sociaux et de tenir compte de la culture propre à ces derniers. C'est un point que j'aimerais souligner.

Il est tout à fait plausible de penser que les médias sociaux seront pour ceux qui nous suivront la source principale d'information, que celle-ci vienne de leurs amis ou du gouvernement. Il sera donc très important de respecter la culture des médias sociaux et de continuer à améliorer le service qui est offert à cette communauté.

C'est ce qui conclut ma déclaration. Avez-vous des questions?

[*Français*]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Merci beaucoup. En tout premier lieu, bienvenue. Cela nous fait plaisir de vous entendre.

Ma première question sera simple : à l'heure où Facebook est devenu le média social le plus populaire de la planète avec environ 800 millions d'utilisateurs, on peut se demander quelle place prendra la langue française dans ce nouvel univers virtuel.

Doit-on se méfier des nouveaux médias où, au contraire, doit-on croire en leur potentiel de rejoindre le monde entier en quelques clics?

[*Traduction*]

Mme O'Halloran : Je crois que la communauté francophone doit à la fois se réjouir et se méfier. Il faut se réjouir du fait que ces outils de communication — je crois qu'il faut les voir comme tels — permettent de joindre une foule de gens. Ce sont des outils qui ont un énorme potentiel.

Toutefois, comme la communauté des médias sociaux s'attend à l'instantanéité, il faut qu'il y ait quelqu'un prêt à faire la traduction ou qu'on ait accès à des messages déjà traduits dans le cas des questions qui reviennent fréquemment. À mon avis, il faut qu'il y ait une stratégie de communication pour les deux communautés, la francophone et l'anglophone. Les délais de réponse et les attentes des utilisateurs des médias sociaux posent tout un défi pour le modèle de communications existant.

[*Français*]

Le sénateur Fortin-Duplessis : En avril 2011, vous avez soumis un texte pour une classe donnée à l'Université de Dalhousie; le texte portait sur la littérature légale et la bibliothéconomie, plate-formes de médias sociaux utilisées au Nouveau-Brunswick et qui respectaient les exigences de la Loi sur les langues officielles. Vous avez souligné les différentes approches adoptées par les organismes gouvernementaux en ce qui a trait aux médias sociaux.

Are you familiar with any ongoing research on finding the best approach to delivering bilingual services?

[English]

Ms. O'Halloran: I am not aware of any ongoing research into the best practices of offering bilingual communications via social media. I believe there are practices out there, and institutions and organizations are looking for any kind of guidance that they can receive in this area. However, I do not feel that there are defined best practices based on well-done research. I feel that people are looking to their neighbours and colleagues and asking how they are doing this and if it is working for them. They are trying to adopt those same strategies based on what their neighbours are doing.

I feel that is acceptable for now but I believe we should look into best practices because in the future we will be relying on social media more often. I think that involves talking to citizens about how they prefer to receive communications.

For instance, right now many organizations are calling the unilingual account structure or method a best practice. I am not sure if I agree with that, mostly because social media is meant to be focused on relationships. It is not just the relationship between the government and the citizen; it is also based on the relationship between citizens, so we want to be communicating on all different levels.

Let us say I receive information from the government on the English Facebook account. I then ask a question and a representative from the government will answer that question on that same Facebook account. The French account would not see my question and would not see the answer to my question. That means that there is a barrier in the relationship between myself and the other account.

I feel we should be looking into the relationship aspect of social media and determining best practices based on that research.

Senator Poirier: Thank you for being here. It is nice to hear from a fellow New Brunswicker.

From your comments and what I have read, the Moncton Public Library has a provincial identity under the Official Languages Act and is excelling in the ability of using social media to fulfill its legal obligations. You also stated that they had recently changed the way that they were using it. Could you explain to me, if you know, what prompted the Moncton Public Library to switch from using a bilingual social media account to a separate account for both official languages? Do you believe that a separate social media account is a more effective communication tool?

Ms. O'Halloran: When I spoke about the bilingual and unilingual accounts, I was thinking of the Moncton library. They had a bilingual account and they had some followers, albeit not a

Êtes-vous au courant des recherches en cours actuellement pour déterminer le meilleur modèle à adopter en matière de prestation de services bilingues?

[Traduction]

Mme O'Halloran : À ma connaissance, il n'y a pas de recherche en cours sur les pratiques exemplaires pour la prestation des communications bilingues dans les médias sociaux. Je crois qu'il existe certaines pratiques, et que les institutions et les organismes tentent d'obtenir des conseils à ce sujet. Je ne crois pas, toutefois, qu'on ait réussi à cerner des pratiques exemplaires en s'appuyant sur des recherches solides. Les gens s'informent plutôt à leurs voisins ou à leurs collègues pour savoir comment ils procèdent et si cela fonctionne bien. Ils s'en remettent aux stratégies utilisées par leurs voisins.

C'est bien pour l'instant, mais il faudrait examiner les pratiques exemplaires, à mon avis, car les médias sociaux sont appelés à occuper une place grandissante. Il faut notamment savoir quel mode de communication les citoyens préfèrent.

À l'heure actuelle, par exemple, bon nombre d'organismes considèrent le compte unilingue comme une pratique exemplaire. Je ne suis pas convaincue de la chose, notamment parce que les médias sociaux sont basés sur les relations. Il ne s'agit pas seulement des relations entre le gouvernement et le citoyen, mais aussi des relations entre les citoyens; il faut donc être en mesure de communiquer dans tous les sens.

Disons, par exemple, que je reçois un message du gouvernement sur le compte Facebook en anglais. Je pose une question et le représentant du gouvernement répond à la question sur le même compte Facebook. Les utilisateurs du compte en français ne verront pas ma question, ni la réponse. Il y a donc une barrière dans la relation entre moi et l'autre compte.

Je crois qu'il faut explorer l'aspect relationnel des médias sociaux et établir les pratiques exemplaires à partir de ce que la recherche nous révélera.

Le sénateur Poirier : Je vous remercie de votre présence. C'est toujours agréable d'entendre le point de vue d'une compatriote du Nouveau-Brunswick.

Si j'ai bien compris ce que vous avez dit et ce que j'ai lu, la Bibliothèque publique de Moncton possède une identité provinciale en vertu de la Loi sur les langues officielles, et elle excelle dans sa façon d'utiliser les médias sociaux en respectant ses obligations légales. Vous avez également dit que les responsables de la bibliothèque ont changé leur façon d'utiliser les médias sociaux. Savez-vous ce qui a incité les responsables de la Bibliothèque publique de Moncton à passer d'un compte bilingue à des comptes séparés pour les deux langues officielles? À votre avis, des comptes séparés sont-ils un meilleur outil de communication?

Mme O'Halloran : C'est précisément la Bibliothèque de Moncton que j'avais en tête lorsque je vous ai parlé des comptes unilingues et bilingues. La bibliothèque avait un compte bilingue et

large following. It was a Twitter account, and I think they had less than 100 followers. That is not very many for a large area like the Moncton-Dieppe-Riverview region. They looked to other libraries to find out whether they should continue the bilingual approach or go the unilingual route. Based on what their neighbours were doing, they made the change. They consider that a growing pain. The unilingual approach is working for them.

I did ask Chantale Bellemare at the Moncton library whether she felt that having unilingual accounts was isolating the communities from each other in the relationship-building aspect. She said it was absolutely not because most people who follow the English account also follow the French account.

[*Editor's Note: Technical difficulties with video conference.*]

(The committee continued in camera.)

(The committee resumed in public.)

The Chair: Welcome back to the committee.

Senator Poirier: We were in the middle of a question and answer when we lost contact. We were discussing the changes at the Moncton Public Library. I asked whether you felt it was more effective for them to go separately than to stay with a single identity as they were before.

Ms. O'Halloran: When I was responding to the previous question about people looking to their neighbours in order to determine best practice, this is what I was referring to. The Moncton library did have a bilingual Twitter account. They had less than 100 followers and they started looking to other libraries and other organizations within their professional realm to see what they should be doing, because there really is not a best practice out there. They decided to go with the two unilingual accounts, based on what their colleagues were doing in other institutions.

I asked Chantale Bellemare if she felt that separating the accounts was impeding the different communities from creating a relationship. She said no, that people who want to see both accounts follow both accounts. She did not see it as impeding relationships between members of the community whatsoever.

Senator Poirier: My other question concerns the Commissioner of Official Languages from New Brunswick. Were the recommendations he gave you significant? Do you have additional recommendations?

Ms. O'Halloran: Certainly. When I was speaking to the Office of the Official Languages Commissioner last year, I felt that looking to the federal government for guidance was a good idea. However, at the time there was no published material to go on.

quelques abonnés, mais pas un large auditoire. Il s'agissait d'un compte Twitter, qui comptait moins de 100 abonnés, si je ne m'abuse. Ce n'est pas beaucoup pour une vaste région comme celle de Moncton-Dieppe-Riverview. Les responsables ont consulté d'autres bibliothèques pour savoir si elles avaient opté pour l'approche bilingue ou unilingue, et c'est ce qui les a amenés à changer leur approche. C'était de plus en plus compliqué pour eux. L'approche unilingue fonctionne bien dans leur cas.

En fait, j'ai demandé à une employée de la bibliothèque, Chantale Bellemare, si, selon elle, les comptes unilingues éloignaient les communautés l'une de l'autre du point de vue relationnel. Elle m'a répondu que ce n'était absolument pas le cas, car la plupart des abonnés consultaient les deux comptes.

[*Note de la rédaction : difficultés techniques — transmission vidéo*]

(La séance se poursuit à huis clos.)

(La séance publique reprend.)

La présidente : Bienvenue de nouveau au comité.

Le sénateur Poirier : Nous avons perdu la connexion au beau milieu d'une réponse. Nous étions en train de discuter des changements à la Bibliothèque publique de Moncton. Je vous ai demandé si, selon vous, les comptes séparés étaient plus efficaces pour eux que le compte unique qu'ils utilisaient au début.

Mme O'Halloran : Lorsque j'ai parlé à la question précédente des gens qui s'intéressaient à ce que font leurs voisins, c'est ce à quoi je faisais référence. La Bibliothèque de Moncton avait un compte Twitter bilingue auparavant. Elle avait moins de 100 abonnés sur ce compte, et c'est alors que les responsables se sont informés auprès d'autres bibliothèques et d'autres organismes dans leur secteur professionnel pour savoir ce qu'il était préférable de faire, car il n'y a pas vraiment de pratiques exemplaires. Ils ont opté pour des comptes unilingues à la lumière de ce que leur ont dit leurs collègues des autres institutions.

J'ai demandé à Chantale Bellemare si, selon elle, le fait d'avoir des comptes séparés empêchait les communautés de tisser des liens, et elle m'a répondu que non, car ceux qui veulent consulter les deux comptes s'abonnent aux deux. Selon elle, cela n'empêche aucunement les deux communautés de créer des liens.

Le sénateur Poirier : Mon autre question concerne le commissaire aux langues officielles du Nouveau-Brunswick. Vous a-t-il fait des recommandations substantielles? En avez-vous d'autres à faire?

Mme O'Halloran : Certainement. En discutant avec le représentant du Bureau du commissaire aux langues officielles l'an dernier, je me suis dit que ce serait une bonne idée d'avoir des lignes directrices du gouvernement fédéral. À l'époque, toutefois, il n'y avait pas de documentation pour y donner suite.

Therefore, the fall annual report recommended having a regulation to guide people in the public service on how to use social media communications. It is very difficult to say whether that will happen.

Also, I would not want that regulation to come into place without a study on best practices being done first. I feel that creating a regulation is not the solution. We really should be looking into what citizens would like to see and how they want to participate in the social media realm with the government. Since citizens are empowered and fearless in the social media realm, they really should be consulted before we make a regulation that we have to live with.

Senator Poirier: Do you have examples of any government departments, either federally or at the provincial level, that you feel have excelled at using social media, and could you share those with us?

Ms. O'Halloran: You can excel at the use of social media, but doing it in a bilingual jurisdiction is more difficult. For instance, the Moncton Public Library is doing a good job. However, the complexity of their organization does not make it very difficult for them to do a good job to communicate via social media in a bilingual jurisdiction.

The other case study I looked at was the City of Fredericton. They are fairly detailed, and have a large following on their Twitter accounts. For instance, the parks and recreation is a big part of life in Fredericton. The people who groom the trails in the winter for snowshoeing and cross-country skiing actually tweet updates about what has been groomed, what pools are open and what skating rinks have been updated or are ready to roll.

They actually do a wonderful job of providing value to citizens through social media. However, the kicker is that they are not doing it in both official languages because it is so decentralized. The people who are grooming those trails and the people who are opening the pools may not be bilingual. Therefore, the decentralized format is giving people pertinent information in a timely manner, but it is not speaking to both communities, and that is a big problem.

I would say they are doing a good job, but they are not complying with the OLA.

Senator Poirier: Thank you for sharing that.

[*Translation*]

Senator Robichaud: Talking about bilingualism or unilingualism in New Brunswick brings out strong emotions. When you talk about a unilingual account, does that mean that a francophone would answer one call and an anglophone would answer a call in the other language? Or is it a bilingual person who answers in either language?

C'est pourquoi dans le rapport annuel publié à l'automne, on recommandait d'adopter un règlement pour guider les employés de la fonction publique dans l'utilisation des médias sociaux. On ne peut pas vraiment savoir si cela se produira.

Toutefois, il faudrait qu'il y ait une étude sur les pratiques exemplaires avant de mettre en place un règlement. La création d'un règlement n'est pas la solution, à mon avis. Il faut d'abord savoir ce que les citoyens veulent et savoir comment ils veulent interagir avec le gouvernement dans les médias sociaux. Les citoyens qui utilisent les médias sociaux sont autonomes et fonceurs, et il faut absolument les consulter avant de mettre en place un règlement avec lequel il nous faudra vivre ensuite.

Le sénateur Poirier : Pouvez-vous nous donner des exemples de ministère, soit au fédéral ou au provincial, qui, selon vous, excellent dans la façon d'utiliser les médias sociaux?

Mme O'Halloran : On peut exceller dans la façon d'utiliser les médias sociaux, mais il est plus difficile d'y arriver dans un environnement bilingue. La Bibliothèque publique de Moncton, par exemple, y parvient très bien. Il faut dire, toutefois, qu'il s'agit d'un organisme très peu complexe et que cela lui facilite la tâche.

Mon autre étude de cas portait sur la ville de Fredericton. C'est une organisation assez complexe qui compte de très nombreux abonnés sur ses comptes Twitter. Les parcs et les loisirs sont au cœur de la vie des résidents. Les responsables de l'entretien des pistes de raquette et de ski de fond en hiver envoient des mises à jour sur le fil Twitter pour informer les gens des pistes qui ont été damées, des piscines qui sont ouvertes, des patinoires qui sont prêtes.

En fait, ils offrent par le biais des médias sociaux un service remarquable aux citoyens; le problème est qu'ils ne l'offrent pas dans les deux langues officielles à cause de la forte décentralisation du format. Il se peut que les personnes qui entretiennent ces sites et ceux qui ouvrent les espaces de stockage ne soient pas bilingues. Par conséquent, le format décentralisé permet de communiquer rapidement des informations pertinentes, mais pas aux deux communautés linguistiques, et c'est le grand problème.

Je dirais qu'ils font du bon travail, mais qu'ils ne respectent pas la Loi sur les langues officielles.

Le sénateur Poirier : Merci pour ces informations.

[*Français*]

Le sénateur Robichaud : Lorsqu'on parle de bilinguisme ou d'unilinguisme au Nouveau-Brunswick, cela suscite de vives passions. Quand vous parlez d'un compte unilingue, est-ce que c'est un francophone qui répond à l'appel et l'autre, l'unilingue, c'est un anglophone qui répond à l'appel? Ou encore, est-ce que c'est une personne bilingue qui répond dans une langue ou dans l'autre?

[English]

Ms. O'Halloran: In the instance of the Moncton Public Library, it is a bilingual staff person; it is one person who is responding to both accounts. They are essentially posting messages. However, there is not a large amount of conversation on that account, so this person is essentially just delivering messages instead of interacting in conversations.

Regardless, yes, it is one bilingual staff member in that instance.

[Translation]

Senator Robichaud: You live in New Brunswick. You know that, when they are dealing with government departments and when someone answers with an English accent, most francophones will speak in English, unfortunately, and that is what I am worried about. The person taking the call is not to blame. They often speak in English because they are afraid of offending people or they want the conversation to move forward quickly. That is why I think it is important for a francophone to respond in French and an anglophone in English.

[English]

Ms. O'Halloran: I understand what you mean, and I do know the instance you described. I think that happens very frequently. There is a situation where you could have a francophone answering questions for the French feed and an anglophone for the English feed. I think it will be a tough sell, staff resource-wise, to have two people dedicated to separate accounts.

Also, we would want the same information shared to both communities. I feel that whatever is posted on one feed should be posted on the other feed. I think it is important to provide some equality in the information that is being shared.

Senator Robichaud: I have no problem with sharing the information; it is just the communication to establish with the person at the other end of the line in that he feels that he is being served in his language. In New Brunswick, that is very important.

Ms. O'Halloran: Absolutely. I agree with you.

[Translation]

The Chair: If an organization wants to serve official language minority communities properly, what main criteria do you think they should use?

[English]

Ms. O'Halloran: Right now, I believe that the Official Languages Commissioner has been giving some informal guidance to institutions and organizations, saying that the initial message being released via social media must be released

[Traduction]

Mme O'Halloran : Par exemple, à la bibliothèque municipale de Moncton, il y a un membre du personnel qui est bilingue et qui répond aux messages dans les deux comptes. Il s'agit essentiellement d'affichage de messages. Il n'y a pas beaucoup de discussions dans ce compte et plutôt que de participer aux conversations cette personne ne fait pratiquement que livrer des messages.

Quoi qu'il en soit, oui, dans ce cas particulier, un membre du personnel est bilingue.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Vous vivez au Nouveau-Brunswick. Vous savez que lorsqu'ils font affaire avec les ministères et qu'une personne leur répond avec un accent anglophone, la plupart des francophones, malheureusement, vont s'exprimer en anglais et c'est là ma crainte. Ce n'est pas la faute de la personne qui répond. Par peur de froisser les gens et pour expédier la conversation, souvent on s'exprime en anglais. C'est pourquoi j'estime important que ce soit un francophone qui réponde en français et un anglophone qui réponde en anglais.

[Traduction]

Mme O'Halloran : Je comprends et je connais le genre de situation que vous avez décrite. Je crois que c'est très courant. Il arrive que ce soit un francophone qui réponde à des questions dans le fil de discussion en français et un anglophone qui le fasse dans le fil de discussion en anglais. Pour des raisons de ressources en personnel, il serait difficile d'avoir deux employés, soit une personne pour chaque compte.

Autre chose, nous souhaiterions que les mêmes informations soient communiquées aux deux communautés. J'estime que tout ce qui est affiché dans un fil de discussion devrait l'être également dans l'autre fil de discussion. Je crois qu'il est important d'instaurer une certaine équité au niveau du partage de l'information.

Le sénateur Robichaud : Le partage de l'information ne me pose pas problème, mais il faudrait que la personne avec laquelle on communique ait le sentiment qu'on lui offre le service dans sa langue; ce qui est très important au Nouveau-Brunswick.

Mme O'Halloran : Absolument. Je suis d'accord.

[Français]

La présidente : Si une institution veut bien performer à l'égard des communautés de langue officielle en milieu minoritaire, selon vous quels seraient les principaux critères à respecter?

[Traduction]

Mme O'Halloran : Je crois que le commissaire aux langues officielles a officiellement dit aux institutions et organisations de publier dans les médias sociaux le message initial dans les deux langues officielles. Toutefois, en cas de question ou de

in both official languages. However, if there is a question or comment on social media regarding that initial message, the response only has to be in the language in which the question or comment was delivered.

I do see a problem with that, though, because it does impede the relationship-building that could occur in the social media realm and that I would like to see occur in the social media realm. Therefore, I think that issuing the initial message in both official languages and responding to questions and comments in both official languages would be necessary to be successful in that area.

I think another factor of success would be timeliness. Turnaround is certainly a big issue. It is important to be able to answer questions quickly and efficiently and to disclose and provide non-sensitive information as a real service. Those are needed for success.

[*Translation*]

The Chair: Is this a big challenge at both provincial and federal levels? Would it be more or less the same challenge? Also, is it realistic to think that we can take on this challenge?

[*English*]

Ms. O'Halloran: It certainly depends on the approach that you want to take. If you want to have a centralized model where one person is tweeting or posting Facebook messages on behalf of an organization, I believe that it is less of a challenge; it is a more controlled environment. However, you may lose some value, because the social media culture is built around decentralizing communications and having everyone participate. It will depend on the model that is established in the federal government or in the provincial government.

[*Translation*]

The Chair: If you had a recommendation to make to the committee, what would it be?

[*English*]

Ms. O'Halloran: My recommendation would be to take into consideration the social media culture, which has been created by the people who participate in social media. To do that would require further study and consultation with the members of those communities.

Senator Mockler: I am from New Brunswick. I was looking at some of your sites, and you have one called askmeanything.ca.

Ms. O'Halloran: Yes.

Senator Mockler: You said at the beginning that there will be excitement and concern about the application of social media. You were also talking about New Brunswick as possibly leading

commentaire se rapportant au message initial, la réponse doit être dans la même langue que celle utilisée dans la question ou le commentaire.

Mais je trouve que cela cause un problème puisqu'on empêche les relations qui pourraient se développer dans les médias sociaux; des relations que je souhaiterais voir s'établir. Par conséquent, je pense que pour que ça fonctionne, le message initial ainsi que les questions et les commentaires s'y rapportant devraient être publiés dans les deux langues officielles.

Le court délai de réponse est un autre facteur de réussite et certainement un enjeu de taille. Pour offrir un véritable service, il est important de pouvoir répondre rapidement et efficacement aux questions et de divulguer des renseignements non sensibles. Voilà ce qu'il faut faire pour réussir.

[*Français*]

La présidente : Est-ce que ce grand défi se compare autant au niveau provincial qu'au niveau fédéral? Est-ce que ce serait à peu près le même défi? Aussi, est-ce qu'il est réaliste de penser qu'on peut s'attaquer à ce défi?

[*Traduction*]

Mme O'Halloran : Ça dépend vraiment de l'approche adoptée. Si vous optez pour un modèle centralisé dans lequel une seule personne s'occupe du gazouillage et de l'affichage des messages sur Facebook pour le compte d'une organisation, ce serait, à mon avis, plus facile car cela permettrait d'avoir un meilleur contrôle. Cependant, le service pourrait être moins bon étant donné que la culture des médias sociaux est fondée sur les principes de la décentralisation des communications et de la participation de tout le monde. Tout dépendra du modèle adopté par le gouvernement fédéral ou le gouvernement provincial.

[*Français*]

La présidente : Si vous aviez une recommandation à faire au comité, quelle serait-elle?

[*Traduction*]

Mme O'Halloran : Je recommanderais de tenir compte de la culture des médias sociaux qui a été créée par les gens qui les utilisent. Il faudra pour cela davantage d'études et de consultations avec ces utilisateurs.

Le sénateur Mockler : Je suis du Nouveau-Brunswick. J'ai consulté la liste de vos sites, vous en avez un qui s'appelle askmeanything.ca.

Mme O'Halloran : Effectivement.

Le sénateur Mockler : Vous avez mentionné, au commencement, que l'application des médias sociaux suscite de l'enthousiasme et de l'inquiétude. Vous avez aussi dit que le Nouveau-Brunswick

the way when we look at the Official Languages Act. In one of your articles — basically the article that came to the *Telegraph Journal* — you say:

There is confusion at present about how government agencies can best use social media while complying with the OLA and adhering to the culture of the social media realm.

Could you explain that? Where would be the excitement and the concern in that?

Ms. O'Halloran: I believe that communications people are excited at any new opportunity to reach the community they want to communicate with. Social media can be a really creative space, and so that is the exciting part.

You can also reach a vast number of people. In some instances, it would be even more than what the media could reach. It also takes fewer resources if you do it, strategize it and plan it correctly. The concern is that in some jurisdictions they do not have bilingual staff members in charge of communication via social media. There is a concern that in order to communicate in both official languages, you need to pull the communications power away from people who are not bilingual. Sometimes that means you will lose some of the value that is created by social media.

My example would be the people who perhaps groom the trails in Fredericton; they provide good information, but they may not be able to provide it in both official languages. That is why I suggest some strategies, like pre-translation of common messages. That might be a way to get around certain instances where the decentralized model is not working or complying with the OLA.

Senator Mockler: Would you walk me through or give me a dry run, for example — you have touched a bit on it — in terms of grooming the trails? Within the administration service, if we take a department, how could we have better services for our people?

I am reminded of Services Nouveau Brunswick when it was started by previous governments. As following governments improved it, we saw an agreement with the federal government, and they now use Service Canada. Basically, the program comes from New Brunswick.

Can you walk me through a service that Service New Brunswick, the Department of Natural Resources or the Department of the Environment could provide to increase the quality of life of our people in better communicating the object we want to attain?

Ms. O'Halloran: Absolutely. Social media is more frequently being used as a customer service tool as well, and this was not touched on in the paper, but I have done research regarding social media as a customer service tool with the company Eastlink, a telecommunications company in Nova Scotia.

pourrait montrer la voie en ce qui concerne la Loi sur les langues officielles. Vous écrivez dans l'un de vos articles, celui paru dans le *Telegraph Journal* :

Il y a confusion aujourd'hui à propos de la meilleure façon dont les organismes gouvernementaux peuvent utiliser les médias sociaux tout en se conformant à la Loi sur les langues officielles et en adhérant à la culture des médias sociaux.

Que voulez-vous dire par là? Où se situent l'enthousiasme et l'inquiétude par rapport à ce propos?

Mme O'Halloran : Je crois que les gens qui travaillent dans les communications sont enthousiasmés par toute nouvelle possibilité de communication avec une collectivité avec laquelle ils veulent communiquer. Les médias sociaux peuvent être un véritable espace de créativité et c'est ça qui est excitant.

Il est aussi possible de rejoindre un très vaste public qui peut, parfois, dépasser en nombre celui visé par les médias, et ce, avec moins de ressources si on s'y prend bien au plan de la stratégie et de la planification. Le problème est que dans certaines provinces, les agents chargés de la communication dans les médias sociaux ne sont pas bilingues. Ce qui est inquiétant, c'est que les personnes unilingues ne pourront pas communiquer aussi bien dans les deux langues officielles et donc le service offert par les médias sociaux en souffrira.

Par exemple, les personnes qui entretiennent les sites à Fredericton fournissent de bons renseignements, mais ne sont peut-être pas capables de le faire dans les deux langues officielles. C'est la raison pour laquelle je propose quelques stratégies, notamment la traduction préalable des messages fréquents. Cela permettrait d'éviter les situations où le modèle décentralisé ne fonctionne pas ou ne respecte pas la Loi sur les langues officielles.

Le sénateur Mockler : Pouvez-vous m'expliquer ou répéter, par exemple, ce que vous entendez par entretenir les sites? Vous avez dit un mot à ce sujet. Comment pourrait-on dans un service de l'administration, prenons un ministère, améliorer les services offerts au public?

Je me souviens du lancement de Services Nouveau-Brunswick par des gouvernements précédents. Puis durant son amélioration faite par les gouvernements suivants, un accord a été conclu avec le gouvernement fédéral et ils utilisent maintenant Service Canada. En fait, le programme provient du Nouveau-Brunswick.

Pouvez-vous me citer un service que Services Nouveau-Brunswick, le ministère des Ressources naturelles ou celui de l'Environnement pourraient offrir pour atteindre le niveau de communication que nous ciblons et rehausser la qualité de vie de nos citoyens?

Mme O'Halloran : Absolument. Les médias sociaux sont utilisés plus fréquemment comme un outil de service à la clientèle, un aspect qui n'est pas mentionné dans le document, mais j'ai fait des recherches à ce sujet avec Eastlink, une compagnie de télécommunications basée en Nouvelle-Écosse.

For an information service, social media can be a tremendous tool to provide information services, and you can essentially have the social media account be a supplement to a 1-800 number, let us say.

In the instance of Service New Brunswick, you probably have many people looking for information, and the three avenues to receive information would be to go to an office, to call a 1-800 number or to go to a “frequently asked questions” page on their website.

Social media can certainly be a big part of that strategy for customer service and for providing information, and what it would entail is to have people standing by to answer questions or direct people to other information in both official languages.

The model in other companies is that you have a call centre, but in the future you will have social media centres, where people are on standby, waiting to receive a Twitter message and then they respond.

Senator Mockler: I like what you just said about social media centres that will connect with Service New Brunswick. I will just give you a little example, one of which I shared a few weeks ago with the chair of our committee.

I was called to go to an activity. It involved a house that burned down in Grand Falls, New Brunswick. It involved a young couple, in their mid-twenties. In the span of approximately two and a half hours, they had collected, through social media with their friends and even some people from Moncton who donated \$5 or \$10, a little over \$1,500 in two and a half hours, plus they got all kinds of clothing and furniture, you name it.

I was in Grand Falls. I asked them, when they communicated in their social media, as I am a member and our chair watches us closely, I asked, “How did you communicate?” Everything was done in English, and the majority of them, I would say nine out of ten, were francophones.

Ms. O’Halloran: That is a trend we do see in social media. I think there is a perception that the language of social media is English, mostly because the founders of these companies and these sites all started mainly in corporate America, in the Silicon Valley. I think there is a perception out there that English is the language of social media. I feel that is unfortunate; however, it is a perception that exists out there in reality.

[*Translation*]

Senator Robichaud: I understand that, when people communicate with each other, they use the language of their choice and the level of language they want. That is not the problem. In New Brunswick, all departmental communications have to be in both languages, and we are talking about media in real time, with everything happening right away, instantly. So to

Les médias sociaux peuvent être un formidable outil de service d’information et pourraient compléter un numéro 800, par exemple.

Services Nouveau-Brunswick reçoit des demandes de renseignements de probablement beaucoup de personnes auxquelles sont offertes trois possibilités d’obtenir de l’information : se rendre dans un bureau; composer un numéro 800 ou consulter la page de la « foire aux questions » dans le site Web de ce service.

Les médias sociaux peuvent certainement jouer un grand rôle dans la stratégie de service à la clientèle et pour fournir de l’information; ce qui impliquerait un personnel qui répondrait aux questions ou guiderait les gens vers d’autres informations publiées dans les deux langues officielles.

D’autres compagnies ont un centre d’appels, mais à l’avenir il y aura des centres de médias sociaux où des employés attendraient de recevoir des messages Twitter et y répondraient.

Le sénateur Mockler : Je trouve intéressant ce que vous venez de dire sur les centres de médias sociaux qui communiqueraient avec Services Nouveau-Brunswick. Je vais vous donner un petit exemple que j’ai mentionné à la présidente du comité il y a quelques semaines.

On a demandé ma participation à une activité. Il s’agissait d’une maison qui avait pris feu à Grand Falls, au Nouveau-Brunswick et qui appartenait à un jeune couple dans la mi-vingtaine. En près de deux heures et demie, ils avaient collecté un peu plus de 1 500 \$, et ce, par le biais des médias sociaux, de leurs amis et même d’habitants de Moncton qui ont donné 5 ou 10 \$ chacun. Ils ont aussi reçu toutes sortes de vêtements, de meubles, et cetera.

J’étais à Grand Falls. Je leur ai demandé quand ils avaient envoyé un message dans les médias sociaux — car je suis député et notre présidente nous surveille de très près. Je leur ai demandé comment ils s’y étaient pris pour communiquer. Tout a été fait en anglais, alors que la majorité d’entre eux, je dirais 9 sur 10 étaient des francophones.

Mme O’Halloran : Il se développe une perception selon laquelle l’anglais est la langue qui doit être utilisée dans les médias sociaux, surtout parce les fondateurs de ces compagnies et de ces sites les ont généralement créés dans un milieu d’affaires américain, dans la Silicon Valley. Je pense que les gens pensent que l’anglais est la langue des médias sociaux. C’est regrettable, mais c’est la perception qu’ont les gens.

[*Français*]

Le sénateur Robichaud : Je comprends que, lorsque les gens communiquent entre eux, ils se servent de la langue de leur choix et de la qualité dans laquelle ils veulent s’exprimer. Là n’est pas le problème. Au Nouveau-Brunswick, toutes les communications faites par les ministères doivent être dans les deux langues, et les médias dont on parle sont en temps réel; ça se fait tout de suite, à

have a message in both official languages, I think we have a great deal of work to do, because both versions have to be of the same quality. Have you thought about that? Have you looked at that issue?

[English]

Ms. O'Halloran: I think you hit on an interesting point because translation services are currently external to governments in most instances, so we hire private companies in order to translate messages for us.

An example would be that a municipality has an English or an anglophone communications person, they write a message, have it approved and then they send it to an external corporation or an external business to have it translated. That model will absolutely not work for social media because the time to translate a message can take a few hours or a couple of days, and that takes the immediacy out of the message and extracts the value out of using social media.

It really means that we would need to put translation back into our government organizations and institutions in order to participate in real-time. It means having people on standby to do these translations or to communicate in both languages.

Senator De Bané: Have you had the opportunity to study how that challenge is dealt with in the European Union where they have a dozen languages? With respect to social media issued by the European Commission in Brussels, how do they deal with 27 countries with about 12 official languages? Have you had an opportunity to study how they deal with that situation?

Ms. O'Halloran: I actually looked into other countries that have multiple official languages, and I did not see any publications that were specific enough to that. Also, even in the legislation, in the law, I do not think there was anything similar or comparable to the Official Languages Act we have here in New Brunswick.

However, I would wager that they are communicating via social media in English, unfortunately, and they are probably linking to versions of different languages on their websites.

Senator De Bané: Maybe that is it. I know that they have managed up until now to broadcast EuroNews, which broadcasts in 11 languages every day. EuroNews is more watched in Europe than CNN and BBC. It is interesting that by using the national broadcasters in each of the countries, they have a system whereby they cover the news in those countries. Is your gut feeling that their social media is only in English?

Ms. O'Halloran: Without knowing for sure, certainly I can tell you that broadcasting in 11 different languages takes planning and structure. In order to do that daily and to have an audience

l'instant. Alors pour avoir un message qui se communique dans les deux langues officielles, je pense qu'on a énormément de travail à faire, parce que les deux doivent être transmis avec une qualité égale dans chaque langue. Est-ce que vous avez envisagé et regardé cette situation?

[Traduction]

Mme O'Halloran : Je crois que vous avez soulevé un point intéressant car, dans la plupart des cas, les gouvernements n'offrent pas maintenant des services de traduction, nous faisons donc traduire des messages par des cabinets de traduction privés.

Par exemple, une municipalité emploie un agent de communication anglais ou anglophone qui rédige un message, le fait approuver puis l'envoie à un cabinet de traduction externe pour le faire traduire. Ce processus ne fonctionnera pas du tout pour les médias sociaux étant donné qu'il faut attendre quelques heures ou quelques jours pour recevoir la traduction du message. Donc, le message perd de son instantanéité et il n'est donc pas aussi important d'utiliser les médias sociaux.

C'est-à-dire que les institutions et organisations gouvernementales devraient se remettre à faire des traductions afin que la participation aux médias sociaux se déroule en temps réel. Cela voudrait dire que des gens soient sur place pour faire ces traductions et communiquer dans les deux langues.

Le sénateur De Bané : Avez-vous eu la possibilité d'étudier la façon dont l'Union européenne, où l'on parle une douzaine de langues, aborde ce problème? Quelle approche la Commission européenne à Bruxelles a-t-elle adoptée à l'égard des médias sociaux considérant le fait qu'il y a 27 pays et environ 12 langues officielles? Avez-vous eu l'occasion d'étudier la façon dont ils s'y prennent?

Mme O'Halloran : Je me suis effectivement penchée sur la situation dans d'autres pays qui ont plusieurs langues officielles et je n'ai trouvé aucune publication qui traitait précisément de ce sujet. Même au plan de la législation, de la loi, je ne pense pas qu'il y ait quelque chose de similaire ou de comparable à la Loi sur les langues officielles que nous avons ici au Nouveau-Brunswick.

Toutefois, je parie qu'ils communiquent en anglais dans les médias sociaux, malheureusement, et que leurs sites Web affichent des liens vers des versions dans des langues différentes.

Le sénateur De Bané : C'est peut-être le cas. Je sais qu'ils ont réussi jusqu'à présent à diffuser quotidiennement des émissions dans 11 langues sur EuroNews qui a, en Europe, une plus grande audience que CNN et la BBC. Ce qui est intéressant, c'est que l'utilisation des diffuseurs nationaux de chaque pays leur permet de rapporter les nouvelles dans ces pays. Êtes-vous convaincue que leurs médias sociaux n'utilisent que l'anglais?

Mme O'Halloran : Sans l'être vraiment, je peux certainement vous dire que la diffusion d'émissions dans 11 langues exige une planification et une structure. Pour le faire chaque jour et susciter

find value in it, I would presume that they have a very important structure they must follow in order to achieve that. I feel it is important in any kind of communication strategy, including social media.

If they are communicating via social media in 11 different languages as well, it likely means that their social media use is also very structured and centralized. If that is the case, I would say that it is the method or the model they decided to go with. That is likely how they would do it if they were doing it in multiple languages.

Senator De Bané: As you know, in Canada I am able to access the websites in English or French of large institutions like the chartered banks and government institutions. Have you or your firm studied whether we can induce, incite or encourage the private sector to do that, so that the language choice is not restricted to some federal or regulated private businesses like banks? In our daily lives, we deal more often with the private sector than we deal with the government.

Ms. O'Halloran: Currently there is no legislation in place to do that. However, there is an opportunity to encourage private organizations to publish in both English and French. I believe it would require a culture change in general to enjoy communicating in both official languages and to respect both official languages. For instance, I had an experience after I finished my master's degree last year. I went to Quebec for five weeks and fell in love with speaking French. In my company, I sent out a media release about my presentation this evening in English and French. For me, it is worth paying the money to have the message translated.

I personally do not have the chops in order to translate the message myself, but I feel that a culture and an attitude change are required, not necessarily legislation. Things like that seem to spread. I feel like there is some work to do there. I have no idea how to do it, but the experience that I had in Quebec learning French was what did it for me.

Senator De Bané: Personally, I find it sad that we have not yet found a way to take advantage of the fact that the two official languages of our country are two of the most important languages in the Western world. That should be a big asset to all of us. Thank you so much.

Ms. O'Halloran: Thank you.

The Chair: Honourable senators, this is our last hearing, so this is our last witness. I am sure you would agree with me when I say that Ms. O'Halloran was a great witness and a very interesting one.

On behalf of the committee, I thank you very much for taking the time to answer our questions and for the work that you have done.

Ms. O'Halloran: It was my pleasure, thank you.

l'intérêt d'une audience, je suppose qu'ils disposent d'une structure considérable. À mon avis, il est important d'inclure les médias sociaux dans toute stratégie de communication.

S'ils utilisent aussi 11 langues pour communiquer dans les médias sociaux, c'est probablement parce que leur utilisation des médias sociaux est également très structurée et très centralisée. Et dans ce cas, je dirais que c'est la méthode et le modèle qu'ils ont choisis. C'est probablement ainsi qu'ils procéderont pour pouvoir utiliser plusieurs langues.

Le sénateur De Bané : Comme vous le savez, au Canada je peux accéder aux sites Web en anglais ou en français de grandes institutions comme les banques à charte et les institutions gouvernementales. Avez-vous étudié, vous ou votre compagnie, la possibilité d'inciter le secteur privé à faire cela afin que le choix de la langue ne soit pas limité aux institutions gouvernementales ou à des entreprises privées réglementées comme les banques? Chaque jour, nous faisons plus affaire avec le secteur privé qu'avec le gouvernement.

Mme O'Halloran : Il n'y a pas actuellement de législation à cet effet. Cependant, il est possible d'encourager les organisations du secteur privé à publier leur documentation en anglais et en français. Il faudrait un changement de culture général pour apprécier la communication dans les deux langues et les respecter. Après avoir obtenu ma maîtrise l'année dernière, j'ai passé cinq semaines au Québec et j'ai adoré parler français. Dans ma compagnie, j'ai distribué un communiqué en anglais et en français sur l'exposé que je vous présente ce soir. Pour moi, traduire le message mérite qu'on en paye le prix.

Personnellement, je n'ai pas les connaissances suffisantes pour faire moi-même la traduction, mais j'estime qu'il faut un changement d'attitude et de culture, mais pas nécessairement une modification législative. Ce genre de changement se répandra. Il faut faire des efforts dans ce domaine et je n'ai aucune idée comment s'y prendre. En ce qui me concerne, c'est mon apprentissage du français au Québec qui m'a sensibilisée.

Le sénateur De Bané : Je trouve regrettable que nous n'ayons pas encore trouvé le moyen de tirer avantage du fait que les deux langues officielles de notre pays comptent parmi les plus importantes langues du monde occidental. C'est un formidable atout pour nous tous. Merci beaucoup.

Mme O'Halloran : Merci.

La présidente : Honorables sénateurs, c'est notre dernière séance et notre dernier témoin. Je suis sûre que vous êtes d'accord avec moi pour dire que le témoignage de Mme O'Halloran était excellent et très intéressant.

Au nom du comité, merci infiniment pour le travail que vous avez accompli et pour avoir pris le temps de répondre à nos questions.

Mme O'Halloran : Je vous en prie, merci.

[*Translation*]

The Chair: Honourable senators, we have the draft plan; when we come back in September, we are going to look at the draft plan. If you have any suggestions, please forward them to Ms. Hudon. Thank you very much

(The committee adjourned.)

[*Français*]

La présidente : Honorables sénateurs, nous avons l'ébauche du plan; dès notre retour au mois de septembre, nous allons nous pencher sur l'ébauche du rapport. Si vous avez des suggestions, veuillez les faire parvenir à Mme Hudon. Merci beaucoup.

(La séance est levée.)

WITNESSES

Monday, May 28, 2012

Hudson St. Lazare Gazette:

Jim Duff, Editor;

Louise Craig, Publisher.

Quebec English School Boards Association:

Frank Verrillo, Vice-President;

David Birnbaum, Executive Director.

LEARN Quebec:

Michael Canuel, Chief Executive Officer;

Suzanne Longpré, Director, Communications and Public Relations.

Monday, June 4, 2012

Fédération culturelle canadienne-française:

Marie-Claude Doucet, President;

Éric Dubeau, Executive Director;

Simone Saint-Pierre, Chief of Communications.

Collège Éducacentre:

Yvon Laberge, Executive Director.

Centre d'apprentissage du Haut-Madawaska:

Roberto Gauvin, Director.

Monday, June 18, 2012

CloudScout Information Services:

Erin O'Halloran, Information Specialist.

TÉMOINS

Le lundi 28 mai 2012

Hudson St. Lazare Gazette :

Jim Duff, rédacteur en chef;

Louise Craig, éditrice.

Association des commissions scolaires anglophones du Québec :

Frank Verrillo, vice président;

David Birnbaum, directeur exécutif.

LEARN Quebec :

Michael Canuel, président-directeur général;

Suzanne Longpré, directrice, Communications et Relations publiques.

Le lundi 4 juin 2012

Fédération culturelle canadienne-française :

Marie-Claude Doucet, présidente;

Éric Dubeau, directeur général;

Simone Saint-Pierre, chef des communications.

Collège Éducacentre :

Yvon Laberge, directeur général.

Centre d'apprentissage du Haut-Madawaska :

Roberto Gauvin, directeur.

Le lundi 18 juin 2012

CloudScout Information Services :

Erin O'Halloran, spécialiste de l'information.